



TOME 1

OZAN

ELLE EST CÉLÈBRE , MAIS SEULE.
IL EST SOLITAIRE, MAIS LÉGENDAIRE.

SYLVIE DE LAFORÊT

Ozan

Sylvie De Laforêt

Prologue

Paris 18ème arrondissement

Mince, ce fichu réveil n'a pas sonné.

Pourtant, j'avais bien mis 6h30, je ne comprends pas.

De plus, pour me réveiller en douceur, j'avais coché "chants d'oiseaux" sur mon smartphone.

Erreur fatale.

Rien ne vaut un hurlement strident pour me sortir de ce sommeil profond.

La prochaine fois, j'aviserais en mettant "Nothing Else Matters" de Metallica.

Bon, je suis à la bourre sur mon planning. Je ne pourrai jamais rattraper ce temps perdu, à part si je zappe deux ou trois choses de mon quotidien.

Comme ce laborieux brushing sur mes cheveux indomptables ou alors abréger mon petit-déjeuner en évitant de surfer sur

"Ventes privilégiées". Ce site qui me rend dingue, je suis accro aux bonnes affaires, que voulez-vous...

Certes, je suis en retard, mais je vais prendre le temps de me présenter.

Alors, voilà... Je suis Léna Berthaud, artiste-peintre à Paname.

Pour faire court, je suis née le 21 octobre 1982 dans une petite maternité du 11^{ème} arrondissement. J'ai un frère cadet, Stéphane, mais aussi un père, Roland, dorénavant breton. Pendant des années, il a tenu avec passion un laboratoire photo dans le quartier de l'Opéra.

Si je ne vous ai pas encore parlé de ma mère, c'est que... je suis toujours affectée par son décès.

Il y a dix-neuf ans, Maria, ma maman, a été emportée subitement d'un cancer du sein. Elle était couturière ou plutôt "petite main" dans une célèbre maison de couture. Pendant toute sa carrière, elle a rêvé de porter l'une de ces magnifiques tenues, qu'elle brodait de fils d'or et de dentelles.

Mais la maladie que l'on nomme si joliment en latin "crabe", en a décidé autrement, en emportant avec lui ma maman et le bonheur de notre famille.

Ce drame a façonné un épais brouillard, enveloppant chacun de nous de son voile de tristesse.

Mon père ne s'est jamais remis de sa disparition. À sa retraite, il est parti vivre dans la ville de Pornic. Prférant se reconstruire, sous la douceur des embruns maritimes.

Quant à mon frangin et moi-même, nous sommes restés sur la capitale, soudés à jamais.

Enfin c'était vrai, il y a encore quelques semaines, car aujourd'hui je déménage.

Mes cartons sont faits, mes rares souvenirs sont enfermés dans une malle en osier que j'ai confiée à mon père. Quant au reste des meubles, je les ai tous donnés à mon petit frère et à sa nouvelle copine, Amélie.

Oui... Je remets le compteur à zéro et je me dépouille de tout.

Là où je vais, je n'ai plus besoin de rien, car j'ai déjà l'essentiel.

À présent, je me sens libre et légère.

Je laisse derrière moi Paris, mes incertitudes et Paul.

Paul...

Tout le monde aimait Paul. Mon père, ma famille, mes amis,

les voisins et même les chiens. Mais moi ? Oui, je l'ai aimé, mais aujourd'hui c'est fini.

Depuis plus d'un an, il était devenu distant et taciturne. On ne partageait plus rien à part le dîner du soir, quand nos programmes respectifs nous le permettaient. Lui, le regard tourné sur l'écran de télévision, moi le dévisageant dans le silence.

Dès le repas terminé, il quittait la table en effectuant sa traditionnelle bise suivie de son conventionnel "Bonne nuit", car Paul passait ses soirées connectées sur le Web, loin de nous... Loin de moi.

Pourtant, il était le gendre idéal (version de la famille), le mari parfait (version des copines) l'amant impétueux (version de ladite maîtresse Alexandra). Mais je commence seulement à comprendre où notre histoire s'est arrêtée...

Chapitre 1 : Léna

Paul Morreli

J'ai connu Paul Morreli en août 2005, alors que j'étais conviée à un barbecue entre copains.

Il était l'ami d'enfance de Guillaume, un ami de fac qui l'avait traîné avec lui à cette soirée.

Je me souviens qu'il était un peu déboussolé, errant et badaudant entre la table aux merguez et la fontaine à sangria.

À cette époque, il ne connaissait pas grand monde. Sa mutation à Paris était récente et il restait nostalgique en pensant à Nice.

Tout de suite, j'ai été attirée par lui. Son charme naturel, son fort accent du sud-est, sa bouille hâlée, ses cheveux bruns ébouriffés et son humour collégien m'avaient fait succomber. Je l'avais trouvé exotique à sa façon et il m'avait apporté un peu de chaleur dans mon train-train parisien. Il venait d'avoir 30 ans, alors que j'étais à l'aube de mes 23.

Paul était tout le contraire de ma personne.

Après avoir flirté quelques semaines, il fut évident que nos sentiments étaient assez forts pour que nous tentions la vie à deux. Pour lui, j'avais quitté mon minuscule studio place Clichy et lui, sa colocation qu'il partageait avec trois autres gars. Sans nous soucier du lendemain, nous avons emménagé ensemble dans un T3, rue Delambre. Paul travaillait comme ingénieur en informatique dans une boîte privée anglo-saxonne "Medle-Entreprise" alors que moi, j'enchaînais des C.D.D. de serveuse sur Paname.

J'étais très amoureuse. Il avait été mon premier amant et m'avait appris les choses de l'amour. En retour, je lui avais donné ma virginité et mon cœur trop romanesque. À cette époque, j'exposais timidement mes toiles dans les foires artisanales de banlieue ou M.J.C. de quartier. Rien de très prometteur.

Paul avait su me donner une sécurité financière, un atout certes non-négligeable, pour une jeune peintre sans nom comme moi. Il s'était montré très conciliant à mes débuts. Il m'encourageait et grâce à son tempérament lénifiant, il m'avait donné l'envie "de voir plus loin" que l'affichage discret de mes tableaux, sur ces murs délavés des salles polyvalentes.

Peindre a toujours été une passion, surtout après le décès de maman. Pour atténuer ma peine, j'avais trouvé le dessin comme thérapie. Mes premiers essais étaient timorés, quelques aquarelles maritimes peintes sur du papier format A4.

Alors qu'aujourd'hui, je m'exprime sur des toiles de jute immenses, en les recouvrant de mille couleurs. Mélange de lumières, d'ombres et de textures. Des paysages vierges, sauvages en terre inconnue.

En 2009, lors d'une exposition organisée par l'association "Peintres en herbe" à Marseille, j'ai eu la chance de rencontrer monsieur Delcroix. Un vieux monsieur de 78 ans, amateur d'art et propriétaire d'une galerie de peinture à Lourmarin. Fortement intéressé par mon style naïf et coloré, il me proposa d'exposer sur ses murs deux de mes plus beaux tableaux. Je fus touchée par son enthousiasme, mais aussi nerveuse à l'idée de présenter mon travail auprès d'artistes de renom. Mais le challenge en valait la peine, personne ne m'avait donné ma chance et j'avais envie de connaître l'opinion d'amateurs de peinture.

Le vernissage eut lieu en juin de la même année. Beaucoup de connaisseurs et touristes de passage étaient surtout venus admirer les nouvelles toiles d'Edivaldo (peintre brésilien réputé), mais ils se trouvèrent agréablement surpris par mes créations nuancées. Mes deux paysages furent achetés dans la même journée, l'un par un couple belge, propriétaire d'un pub à Liège et l'autre par un jeune homme très B.C.B.G.

Monsieur Delcroix, en fin expert, avait estimé mes toiles sans m'en dire un mot. Lorsqu'il m'annonça le montant des transactions, j'en fus bouche bée ! D'ailleurs, je le suis encore aujourd'hui. J'étais loin d'imaginer que quelques touches de peinture savamment déposées

sur un fond blanc gouaché pouvaient me créditer d'une somme aussi rondelette. Bizarrement, je me souviens avoir pensé à la tête de mon banquier. Au moins, j'étais rassurée sur un point, je n'aurais pas d'excuses douteuses à lui donner ce mois-ci, pour m'excuser de mon pitoyable découvert.

Grâce à la galerie "Delcroix et compagnie" ma carrière démarra sur les chapeaux de roue.

Chaque toile exposée partait aussi vite qu'elle était accrochée. Mon mentor n'en revenait pas lui-même, bien qu'il n'ait jamais douté de mon potentiel artistique.

Sous sa tutelle protectrice et professionnelle, il me guida intelligemment sur le marché de l'art, m'entraînant dans les plus beaux lieux d'expositions de France et d'Europe. J'étais dans une période de créativité intense. Mes toiles étaient toutes uniques, mais toutes semblables dans le même esprit. Toujours cette fragilité et cette nature à vous couper le souffle. Un voyage pour l'âme, comme le disait si bien Joseph.

En tout juste cinq ans, j'étais devenue une artiste accomplie et très sollicitée. Ce vent de célébrité et cette bourrasque de baraka me propulsèrent au sommet de ma carrière.

Exaltée par mon nouveau métier, je n'avais pas pris conscience que mon compagnon Paul avait disparu de mes pensées. Mes contraintes de travail, mes nombreux rendez-vous, mes déplacements,

mes vernissages, mes soirées mondaines, avaient fini par le lasser. Pourtant, il avait été présent à mes côtés les premières années et avec une certaine fierté, il s'était même amusé de la situation.

Paul avait aimé côtoyer le milieu de la haute-société, profitant des avantages liés à mon statut, tels que de dîner dans les plus grands restaurants ou de dormir dans les plus beaux hôtels.

J'étais devenue en quelque sorte la star du couple. Parallèlement, il avait grimpé les échelons de son entreprise, en devenant responsable de son secteur. Cette promotion, l'obligeant à se déplacer régulièrement, augmenta considérablement ses heures de boulot. Nos vies professionnelles avaient été bousculées en bien par la destinée, mais malheureusement, elle faucha aussi l'équilibre de notre couple.

Drôles de retrouvailles

Paris - 7 décembre.

De retour de Florence, après deux semaines de mise en place pour ma nouvelle exposition, j'envoie un texto à Paul afin de lui annoncer mon arrivée à Paris. Après tous ces mois en stand-by, j'ai entrepris de redonner un souffle nouveau à notre histoire. Paul me manque terriblement et je culpabilise surtout de l'avoir oublié au détriment de ma passion.

— Hello, mon cœur, ta dulcinée est de retour ! Veux-tu que nous fêtions cela au resto de Cyril ? Déborah m'a dit qu'il avait changé sa carte. J'ai une faim de loup ! ;-).

— Bonjour Léna. Eh bien, je suis à Savigny. Le temps de rentrer, je pense que je peux être à la maison vers 18 heures.

— Cool ! Trop hâte de te retrouver. Si jamais je suis sous la douche, lorsque tu rentreras de ton travail exténuant, n'hésite pas à me rejoindre... Si tu vois ce que je veux dire ! Lol.

— On verra.

Je suis trop excitée à l'idée de retrouver mon chéri, j'ai l'impression que cela fait une éternité que je ne l'ai pas embrassé.

J'espère ne pas en faire trop, étant d'une nature réservée, je ne voudrais pas lui faire peur en étant excessive.

Je veux juste qu'il sache que je l'aime énormément et que me blottir simplement contre lui me ferait un bien immense.

Ces dernières années, je pense avoir perdu le fil de ma vie, même si cette vie-là, je l'ai choisie.

L'effervescence de ma notoriété m'a déviée du chemin que j'avais tracé avec Paul.

Il y a bien longtemps, nous avons parlé de mariage, de lune de miel en Corse, d'enfants aux joues roses et de maison au jardin fleuri...

Arrête de rêvasser.

J'ai juste assez de temps pour effectuer mon traitement de choc. Mon visage est terne et mes cheveux sont plats. C'est, en tous les cas, ce que me reflète le miroir de notre nouvel appartement.

Le loyer de celui-ci est exorbitant, mais nos deux revenus cumulés nous permettent aujourd'hui de nous offrir ce luxe. C'est reposant de rentrer chez soi et de retrouver l'atmosphère de son intérieur. Paul a décoré notre loft dans un style vintage. Nostalgique de cette période et fan de musique rock, il nous a dénichés aux puces des tas de trucs rappelant les années soixante.

Des vinyles, dont certains sont accrochés aux murs, un vieux juke-box, des bibelots aux motifs géométriques, un téléphone orange, des affiches de cinéma, un tapis vert anis, un canapé rétro

(peu confortable), une table basse en forme de haricot, un vieux poste de télévision avec seulement trois chaînes et monté sur des roulettes.

Heureusement, un peu de modernité rend notre quotidien plus fonctionnel. Comme cet écran plat HD installé dans notre salon, notre ordi Mac Sensoriel 17 pouces et ma dernière acquisition, mon "Thermo-mix" robot ménager qui me permet de devenir un cordon-bleu (alors qu'en fait, je ne suis qu'une piètre cuisinière).

La seule pièce qui ne soit pas relookée "version 1960" est notre chambre d'amis qui se trouve au rez-de-chaussée.

Récemment, j'y ai installé mon atelier de peinture. J'ai craqué tout de suite sur cette pièce lorsque nous avons visité l'appartement. Les grandes baies vitrées donnant sur le Sacré-Cœur étaient un argument de choix.

C'est encore un peu le fouillis à l'intérieur. J'avoue ne pas être très douée pour l'organisation, mais ce n'est pas bien grave. Je retrouve mes tubes de peinture, c'est le principal, non ?

Prestement, je file dans la salle de bain et je choisis dans mes placards tous les produits qui feront de moi une pin-up.

C'est décidé, ce soir, je sors le grand jeu, mais soyons méthodique.

Une bonne douche chaude, un masque jojoba sur les cheveux, un masque à l'argile verte sur le visage, une crème exfoliante

pour le corps, une épilation méticuleuse, une crème adoucissante parfumée à la vanille, un brossage des dents, un brushing, un maquillage de soirée (Aïe, je crois que j'ai un peu forcé sur le rouge à lèvres) et pour finir, quelques gouttes de mon parfum favori "Habit Rouge" de Guerlain. C'est un parfum d'homme, mais je m'en fiche, je le trouve très sensuel.

J'enfile une petite robe en dentelle noire que j'agrémente d'un collier de perles nacrées. Je relève mes cheveux pour en faire un chignon sophistiqué et pour finir, je mets un collant en soie brun et des chaussures à talons hauts (qui vont me faire un mal de chien).

Je n'en reviens pas, en seulement trente minutes, je me suis transformée en une autre. J'avoue que je me sens légèrement grotesque. Jamais je ne me fagote ainsi, préférant porter des jeans et des bottes.

Mais finalement, à bien me regarder dans la glace, je me trouve assez mignonne. Mes longs cheveux blonds sont devenus dociles et mes yeux noisette brillent sous l'éclairage des LED.

La seule ombre au tableau, ce sont mes formes voluptueuses et mes seins beaucoup trop gros. Deux poires confinées dans un 90 D.

Avant que ne rentre mon homme, je passe un coup de téléphone à Cyril. Étant devenus des amis proches, j'espère qu'il pourra nous dégouter une place dans son restaurant.

Après cinq sonneries dans le vide, j'entends enfin la voix chaleureuse de mon ami.

— Hey ! Comment vas-tu, Léna ?

— Bonsoir Cyril, je vais bien et toi ? J'ai entendu dire que ta nouvelle carte était un vrai bonheur.

Un rire se répand dans le combiné.

— On dirait bien, dit-il, un peu gêné. Mais je suis à bloc en ce moment. Entre le resto, les interviews, mes projets de salons de thé à Québec et les émissions de télé, je n'ai plus un moment à moi.

— Je ne te dérange pas au moins ?

— Mais non, ma belle, au contraire. Raconte-moi ton expo italienne ?

— Eh bien, j'arrive tout juste de Florence et mon expo démarre le 17 décembre. Je suis heureuse, car c'est un endroit merveilleux. La salle est immense et lumineuse, mes tableaux seront mis en valeur là-bas.

— Mais tes tableaux sont beaux n'importe où, quelle idée ? D'ailleurs, celui que tu m'as offert et que j'ai accroché au bar fait son effet, tu sais ? Bon, on se voit bientôt ? Ça va, Paul ?

— Oui, il va bien ! Justement... Penses-tu avoir une petite table disponible pour nous deux, ce soir à ton restaurant ?

— Euh, écoute, je ne sais pas trop. Je suis à Lyon actuellement. Attends. Je vais téléphoner à Rachel, elle va me renseigner. Tu ne quittes pas ?

Rachel est son bras droit.

— Non, je ne quitte pas, merci Cyril.

J'ai rencontré Cyril Lignac par hasard, il y a trois ans.

J'avais été invitée à un brunch dans les jardins privés, d'un hôtel particulier du 8^{ème} arrondissement. Un riche industriel ayant fait fortune dans l'exportation de vin français avait souhaité ma présence ainsi que celle de monsieur Delcroix. Cet homme désirait acquérir un diptyque pour la déco de ses locaux à Bordeaux.

J'étais une artiste en vogue et avoir en sa possession un tableau signé Berthaud était devenu fun !

Je me souviens du projet, il était complètement fou. Les toiles devaient faire 4 mètres sur 4 et le thème devait tourner autour des vignes et de l'océan. J'avais accepté sans problème. Cette réalisation me plaisait et la rémunération était plutôt attrayante.

Cyril avait été choisi pour la préparation du repas extérieur. Dans mes souvenirs, il était actif et organisé tout en restant souriant. Nous avons échangé quelques mots en fin du repas, en grignotant de succulents toasts, cakes salés et verrines en tous genres.

Ce grand chef était simple et accessible.

Je pense que c'est l'une des raisons pour lesquelles nous sommes toujours amis aujourd'hui. J'aime les gens vrais.

Et puis, il a gardé cet accent magique venant du Sud. J'ai toujours aimé cette mélodie qui réchauffe si bien le cœur. C'est comme si par enchantement, il y avait autour de moi le chant des cigales, l'odeur de la lavande et la ferveur du soleil.

Mais l'accent de mon Paul... Où est-il ? Je crois que ces années passées à Paris l'ont privé de cette vertu. Soudainement, je suis peinée pour lui.

Cyril me reprend au téléphone.

— Ok miss ! C'est bon, tout est arrangé avec Rachel, elle vous prépare une jolie table.

— Oh ! Merci Cyril, tu es un ange ! Je t'adore !

— Ne me fais pas rire ! Bon, miss, je te laisse, on m'attend. On se tient au jus ?

— Oui ! Bonne soirée et merci encore !

— Ne t'inquiète pas, belle soirée à vous deux. Ah, au fait, l'invitation est pour moi, Rachel est prévenue.

— Pardon ? Tu plaisantes ? Il n'en est pas question !

— On ne discute pas avec un chef étoilé ! Ok ?

J'abdique.

— Bon, alors on fait un deal, le prochain repas est pour nous, ça marche ?

— Adjugé. À plus, Bella !

— Je t'embrasse, Cyril.

Au loin, quelques pas résonnent dans le couloir de l'immeuble et j'entends la clé dans la serrure de l'entrée.

C'est Paul.

Comme à son habitude, il accroche sa veste sur le porte-manteau, jette son trousseau dans la coupelle du petit guéridon et son parfum parvient jusqu'à moi. Une odeur de musc ambré, mais ce soir, un autre effluve est mélangé au sien, que je n'arrive pas à définir.

— Bonsoir Léna ! Tu as fait un bon voyage ? dit-il en s'approchant de moi.

Je suis si heureuse de le retrouver. Sans plus attendre, je me précipite pour l'embrasser, quand soudainement il me stoppe dans mon élan.

— Qu'il y a-t-il ? dis-je, étonnée et frustrée.

— Tu as mis trop de rouge à lèvres, ma chérie et je n'ai pas l'intention d'être peinturé comme un guerrier Apache ! rétorque-t-il d'un ton moqueur, en m'embrassant timidement sur le front.

Je suis terriblement vexée, mais surtout éplorée. Je m'attendais à d'autres retrouvailles.

Malgré tout, je me force à sourire pour ne pas lui montrer ma blessure.

Nonchalant, il se dirige vers le réfrigérateur, se sert un verre de rosé et me demande si j'en désire un. Je décline.

— Je vais prendre ma douche... Ah Léna, au fait, j'ai conclu le contrat "Actions liberty" cet après-midi. Théoriquement, je devrais recevoir un appel de monsieur Richmond. Nous devons fixer une date pour la signature. Ne m'en veux pas si je garde le portable allumé.

— Euh... Pourquoi veux-tu que je t'en veuille ?

Je lui dis cela, mais au fond j'aurais préféré que nous laissions nos portables à la maison.

Mais comme son travail est aussi important et primordial que le mien, je m'abstiens.

Pour cette fin de journée, j'ai le souhait de passer une soirée romantique sous les étoiles de Paris.

L'envie de sentir sa main dans la mienne, sentir ses lèvres charnues effleurer la courbure de mon cou et respirer son odeur au creux de son épaule.

Pouvoir papoter de tout et de rien, planifier de nouveaux voyages loufoques, comme celui que nous avons effectué en Argentine à dos de cheval (mes fesses s'en souviennent encore).

Et maintenant que notre situation financière est au beau fixe, pourquoi ne pas reparler du projet de notre maison ?

Oui... Mais mon esprit s'assombrit. Je suis chagrinée par son comportement.

Absente depuis une quinzaine de jours, j'ai l'impression que mon retour n'est pas forcément attendu.

D'ailleurs, lors de mon séjour en Italie, j'avais trouvé Paul un peu froid au téléphone. J'avais mis cela sur le compte de la fatigue, mais aujourd'hui je suis perplexe.

Je deviens peut-être parano.

Allez Léna, reprends-toi, arrête de cogiter !

Il faut que je me concentre sur le bienfait de cette soirée. On va se retrouver tous les deux comme avant et c'est le plus important.

À l'étage, l'eau de la douche s'écoule doucement. En se lavant, Paul sifflote gaiement un air de musique, il me semble reconnaître une vieille chanson d'Elvis "His latest flame".

En attendant qu'il ait fini de se rincer, je m'assois sur le canapé et décide d'ouvrir quelques courriers laissés à l'abandon, lorsque son portable se met à vibrer.

Je suis un peu étonnée, car il devait le laisser allumé pour ne pas rater l'appel de son client.

Il a dû oublier et le laisser sur le mode vibreur.

Et si c'était monsieur Richmond ? Flûte, bon, pas d'hésitation, je cours jusqu'au porte-manteau et récupère le téléphone dans la poche. Trop tard, l'appel est terminé.

Avec un peu de chance, il laissera un message. En attendant, je garde précieusement le smartphone entre les mains. Puis, au bout de quelques secondes, une petite musique retentit m'annonçant l'arrivée d'un SMS. L'écran devant les yeux, je vois défiler une partie du message.

SMS : Bonsoir monsieur Morreli, je serai disponible le...

C'est bien monsieur Richmond. Je suis heureuse qu'il ait reçu ce SMS avant que nous ne partions au restaurant. Comme cela, il ne sera pas obligé de garder son téléphone. Chouette !

Au premier, Paul farfouille dans les placards du living-room.

— Paul ? Tu as reçu un message ! Tu veux que je t'apporte ton portable, mon chéri ? dis-je en parlant haut et fort.

— De quoi ? Pourquoi as-tu pris mon téléphone ? questionne-t-il d'un ton sec.

— Eh bien... Il a sonné dans ta poche et il m'a semblé normal de le récupérer p...

Pas le temps de finir ma phrase que Paul me rejoint, furieux.

Encore mouillé, vêtu d'une serviette cachant à peine son anatomie, il s'avance vers moi d'un pas décidé puis m'arrache le téléphone des mains.

— Ne touche pas à mon tel, d'accord ?

— Mais qu'est-ce qui te prend ? Je n'ai rien fait de mal.

— Je ne touche pas à ton iPhone, me semble-t-il ? Alors fais-en autant.

— Oh, tu vas te calmer, Paul MORELLI ! Tu es devenu fou de me hurler ainsi pour une histoire si grotesque !

Moi aussi, je peux CRIER.

Il est vraiment bizarre, je ne le reconnais pas. Il est tendu, irritable, lui qui en général est d'une nature enjouée, je le trouve vraiment désobligeant avec moi.

Agacé, il s'éloigne en téléphonant.

— Monsieur Richmond ? Bonsoir. Merci de m'avoir recontacté. Pas de problèmes, je suis disponible le 12 à 10 heures... D'accord... Bien sûr... Voulez-vous que monsieur Armand se joigne à nous ? Très bien... Merci, à vous aussi. Bonne soirée !

Puis, il trafique son smartphone nerveusement et se retourne vers moi.

— Excuse-moi, Léna, je suis un peu claqué en ce moment. Ce coup de fil était important, je me suis emporté, je suis désolé...

Avec son air sincèrement confus, je le dévisage sans dire un mot. Je suis effondrée par notre dispute.

Paul, langoureux, s'approche de moi et me dégage une petite mèche de mes cheveux. En retour, je le foudroie d'un regard noir.

En mordillant sa lèvre, il me dit :

— Tu es splendide, ce soir, ma Léna. J'adore ta robe. Je te trouve très sexy.

Alors là, je n'y comprends rien.

Il y a moins d'une minute, il était si désagréable que je l'aurais giflé et maintenant, il se la joue "séducteur", c'est déconcertant.

Lentement, ses lèvres s'approchent des miennes et m'embrassent délicatement.

Cela me saisit.

Sa langue qui explore ma bouche diffuse malgré elle une odeur de citron.

Je reste insensible, je suis toujours fâchée contre lui.

Rancunière, j'ai envie de le rejeter comme il m'a rejetée tout à l'heure, mais son baiser devient insistant et viril.

Ses mains sur mes hanches, il me serre contre lui. Tandis que son sexe en érection se trémousse sous son pagne en éponge, une vague de frissons me parcourt. C'est vertigineux... Je me sens fragile et petite dans ses bras.

Délicatement, sa bouche descend le long de mon cou. Une chaleur m'envahit. Il connaît si bien mes points faibles.

Avec l'aide de ses mains, il relève sèchement le bas de ma robe et fait glisser mon collant. Celui-ci se retrouve en accordéon sur mes escarpins. Puis, sans retenue, il me pousse sur le canapé et s'allonge sur mon ventre.

Son souffle de mâle m'excite.

Ses doigts se faufilent ingénieusement sous ma culotte, je tressaille.

Ses caresses sont subtiles, la tête me tourne un peu, je ferme les yeux.

Paul, incontrôlable, déchire mon string et se débarrasse de sa serviette.

Son corps moite de plaisir se frotte entre mes cuisses. Impatient, son pénis essaie de se frayer un chemin, mais ma robe étroitement serrée lui interdit l'accès.

Tout en m'embrassant passionnément, il soulève mes fesses du canapé et remonte ma robe en écartant mes jambes. Son sexe chaud et humide arrive enfin à se glisser en moi.

— Je vais te prendre ici, Léna ! m'annonce-t-il d'une voix rauque.

Comment ? Pourquoi me dit-il ça ?

Il ne m'a jamais parlé aussi cru. Je suis surprise. Parfois, il est un peu rustre, je l'avoue, surtout quand il est avec sa bande de copains devant un match de foot.

Mais jamais avec moi.

Son va-et-vient dans ma chair me déboussole. Cela fait plus d'un mois que nous n'avons pas fait l'amour. Son incitation provocante me déconcerte, mais ce n'est pas déplaisant.

Il me mord le lobe de l'oreille, je pousse un cri.

D'une seule main, il défait mon chignon et mes cheveux si bien coiffés s'affalent brusquement sur mes épaules. Paul en attrape une poignée et les tire, m'obligeant à pencher la tête de son côté.

Il me fait mal.

Sa pénétration est violente, sans aucun ménagement.

Pire qu'un robot mécanique, il tape en moi en transpirant comme une bête sauvage.

Qu'est-ce qui nous arrive ? Ce n'est pas de l'amour.

Cet amour-là, je n'en veux pas, ce n'est pas le mien.

La douleur et la crainte s'emparent de moi. J'étouffe, je veux qu'il se retire.

— ARRÊTE, PAUL !

— Boucle-la !

— S'il te plaît...

J'essaye de me dégager, mais je suis bloquée sous son torse. Je me débats de toutes mes forces, mais il s'en moque.

Il continue à jouer avec mon corps, prenant encore plus de plaisir sous mes demandes incessantes.

Je lui enfonce mes ongles dans le dos, mais rien n'y fait.

— Attends, Bordel ! Je vais jouir !

Dans un dernier juron, il se cambre et se vide. Ses soubresauts dans ma chair me dégoûtent.

Je suis engourdie et meurtrie. Je ne comprends pas ce qui s'est passé, je ne reconnais pas l'homme qui gît sur moi, le visage dégoulinant de sueur.

Son parfum de musc s'est évaporé sous l'effort, ne laissant que cette odeur entêtante.

Une odeur florale qui ne nous appartient pas.

Paul dépose un baiser sur mon front et se dégage enfin.

— T'as aimé ? Putain, c'était bon.

Je ne sais pas quoi lui dire.

Il parle comme un sale macho. Comment peut-il me demander si c'était "bon" alors que je l'ai supplié d'arrêter ? Comment peut-il être heureux alors que j'ai souffert physiquement ?

— Paul, je voudrais te dire que...

— Quoi ? demande-il en me fixant, le visage fermé.

— Non rien...

Je n'ai pas le courage de l'affronter encore une fois. Il avait peut-être besoin d'assouvir un fantasme. Je dois rester positive.

Paul s'avance vers le tiroir du secrétaire et en sort un paquet de cigarettes. Après avoir revêtu sa serviette, il ouvre la fenêtre et se met à fumer.

Dehors, la température est glaciale. Le petit vent qui vient à moi me frigorifie. J'attrape le plaid du sofa et me recouvre jusqu'au cou.

— Tu t'es remis à fumer ? remarqué-je.

— Ouais... répond-il en remontant les sourcils.

Depuis quand s'est-il remis à fumer ? Je ne supporte pas la cigarette.

Après avoir fini sa clope et bu un demi-litre d'eau, Paul remonte à l'étage, le portable à la main.

Je suis seule, recroquevillée et enfouie sous ma couverture.

Dans la vitre du bahut, j'aperçois mon image. Mon chignon n'est plus qu'une mascarade et mon maquillage a coulé. J'ai une sensation désagréable qui me passe en tête, la sensation d'avoir été un objet de plaisir, une simple prostituée.

Paul a toujours été un gentleman, romantique et attentionné, il m'a toujours respectée. Les mots qu'il me souffle pendant l'acte sexuel sont des phrases douces avec des "je t'aime".

Je ne comprends pas.

Péniblement, je me revêts, mais sans ma culotte, il l'a déchirée.

J'ai le moral au plus bas. Je n'ai qu'une envie, me débarrasser de cette robe outrageuse.

Affectée, je remonte à l'étage, alors que Paul se rase dans la salle de bain.

Debout dans le living-room, je reste perplexe devant l'étagère de mes vêtements.

Je suis tellement attristée par ce qui vient de se passer.

Pour ne plus aller au restaurant, je suis prête à mentir. Quitte à prétexter une migraine effrénée.

— Tu es prête ma puce ? résonne sa voix au loin.

— Oui... Presque... indiqué-je, complètement déboussolée.

Machinalement, je choisis un pantalon noir, une petite blouse transparente et des bottines en cuir.

J'essaye de me recoiffer en me regardant dans le miroir de la penderie, quand

la sonnerie de son téléphone retentit.

Je m'aperçois à ce moment-là qu'il l'a oublié sur le pouf du living.

Je m'approche discrètement de l'appareil maudit quand un SMS se déclenche sous mes yeux :

SMS : Merci pour cette après-midi crapuleuse, tu es....

Quoi ?

APRÈS-MIDI CRAPULEUSE ?

C'est quoi ce message ?

Je ne comprends pas, cela doit être une erreur.

Un peu gênée par ce que je viens de lire, je m'en retourne devant mon tiroir à accessoires. Mais j'ai perdu ma concentration. Le mot "crapuleux" au féminin m'a percutée trop violemment.

Et si c'était un faux SMS ? Un message envoyé par un site accrocheur porno, j'en ai déjà reçu un, il y a quelques mois.

Je ne sais pas quoi faire. En fait, je suis en état de choc.

Paul est toujours en train de s'apprêter et heureux apparemment, alors que mon pouls s'est accéléré et je me sens de nouveau mal.

Je ne peux pas rester ainsi, j'hésite, mais il faut que je lise intégralement ce SMS pour en avoir le fin mot.

Un vertige me surprend et ma vue se trouble, sûrement trop d'émotions, trop de questions.

Je ne l'ai jamais espionné parce que j'ai toujours eu confiance en lui. Je ne peux imaginer un seul instant qu'il ait...

Non, je ne veux pas. Lui et moi, c'est pour la vie.

Mais, je n'ai pas le choix. Je dois soulager cette curiosité malsaine. Je dois savoir.

Doucement, je referme la porte du dressing en jetant un œil sur la porte de la salle de bain, puis je m'approche du fauteuil.

Je saisis le Samsung Galaxy et clique dessus. Une veine pour moi, il n'est pas verrouillé. Mon doigt glisse fébrilement sur l'icône SMS.

Le message non lu apparaît.

SMS : Merci pour cette après-midi crapuleuse, tu es mon impétueux baiseur ! Je sais que tu ne veux pas que je te téléphone, mais tu me manques déjà. Je suis en manque de toi. Reviens vite, mon Bad Paul ;-) Alexandra.

C'est quoi cette histoire ? Je deviens folle ?

Paul ne ferait pas ça. Non, non, non !

Ce n'est pas un impétueux baiseur, je le connais depuis des années.

Il m'aime à la folie, c'est lui qui me l'a dit.

On doit se marier et en plus... Il y a les plans de la maison, la Corse.

Cela doit être une mauvaise blague, c'est ça, c'est une blague de Daniel !

Je suis en panique totale, je n'arrive pas à contrôler mes pensées, elles fusent dans tous les sens.

Soudainement, la porte du dressing s'ouvre, Paul m'observe, anxieux. J'ai toujours son téléphone en main et là, curieusement, je comprends tout. Il n'y a plus de pressentiment possible.

Il a le visage d'un malhonnête, d'un sournois, d'un fourbe, d'un hypocrite, d'un lâche...Le masque vient de tomber.

À cet instant, je comprends qu'il me trompe, qu'il me ment, qu'il me salit... Il vient de balayer en un seul SMS 14 ans de complicité, de bonheur et de rires. Tout cela pour une autre qui s'appelle Alexandra...

La vérité est une grande claque qui vous réveille d'un long sommeil.

Une révélation cruelle et brutale.

Sur ces mots, je laisse tomber le téléphone au sol qui se disloque en trois parties. La batterie a voltigé je ne sais où... Et je suis comme lui, brisée en mille morceaux.

Sans équivoque

Je suis là, seule, dans cet appartement vidé de la moitié de ses meubles.

Je n'ai plus goût à rien.

Je suis comme un zombie errant entre quatre murs, la tête lourde et les yeux rouges.

L'heure n'a plus d'importance, je sais juste que j'ai froid.

Je traîne péniblement de mon lit à cet horrible canapé.

Mon portable sonne souvent, mais je m'en fiche, je ne réponds pas.

Le temps s'est arrêté. Je ne sais plus si j'ai mangé... ni quand.

Il y a pourtant un reste de céréales dans un bol posé sur le bord du comptoir et un paquet de chips écrasé sur le tapis.

Souvent je regarde par la fenêtre, mais le va-et-vient incessant des voitures m'embrouille l'esprit.

Je cherche une réponse que je ne trouve pas.

Je ne sais plus si je suis écœurée parce que Paul m'a trompée ou si je suis furieuse contre moi de n'avoir rien vu arriver.

Cela fait dix jours que je n'ai pas réouvert la porte de mon atelier de peinture.

J'ai essayé l'autre jour, mais l'émanation de la bouteille de white-spirit m'a donné la nausée.

Mon expo à Florence a débuté sans moi. Joseph doit être furieux.

Je suis dans un état second. Je crois que mon corps n'a plus de larmes à verser et je manque cruellement de sommeil.

J'évite de croiser mon regard dans le miroir, car j'ai peur de ce fantôme que je suis devenue.

Le samedi 7 décembre 2019, à 19h30, j'ai rompu avec le seul et unique homme que j'ai aimé.

Paul n'a pas essayé de nier sa relation avec Alexandra Perrin. J'aurais tant aimé qu'il me dise le contraire, qu'il me rassure. Mais non, il est parti ce soir-là en bafouillant des excuses comme un enfant qui aurait fait une bêtise.

Je le revois partir la tête basse et les yeux déloyaux.

Je te déteste, Paul.

Les jours qui ont suivi, j'ai cherché à savoir qui était cette Alexandra Perrin.

Mon enquête a très vite abouti.

Elle est hôtesse d'accueil depuis 16 mois chez Mendle-entreprise.

Devenue collègue de Paul, des liens forts se sont tissés entre eux jusqu'à ce qu'elle devienne sa maîtresse.

Une femme qui doit avoir 28 ans, une grande brune aux yeux bleus, roulée comme une bimbo toute droite, sortie d'un clip de rappeurs en rut.

Je te hais, Alexandra.

Le samedi suivant notre dispute, il est venu récupérer ses affaires. Éreintée par mes nuits sans sommeil, je me suis mise à hurler.

— Reprends toutes tes merdes poussiéreuses ! Je suis bien heureuse de me débarrasser d'un sale connard comme toi ! Je vais pouvoir enfin me taper des mecs virils qui auront des couilles, eux !

Je ne me reconnais pas.

Je n'ai jamais maugréé ainsi et les gros mots ont toujours étaient inexistantes dans mon langage.

Je suis à bout de nerfs.

Le voir déambuler avec ses cartons et faire son petit marché entre nos murs me rend folle.

J'ai envie de le frapper, de lui arracher les yeux.

Au lieu de ça, je l'observe, les bras ballants, impuissante devant son dédain.

Dès qu'il eut fini, il s'en est allé en fermant la porte tranquillement, sans même un regard, sans même une explication.

Je l'ai vu par la fenêtre s'engouffrer dans un trafic rouge, accompagné de sa pétasse au parfum floral. J'ai trouvé cette image outrageante, insoutenable.

Je me suis effondrée le long de la baie vitrée et depuis... je suis dans un gouffre sans fond.

Deux verres de Bourbon

Ma rue s'est parée de guirlandes scintillantes et de sapins décorés. Les vitrines des magasins sont garnies de petits bonhommes de neige et de cadeaux en papiers brillants.

La nuit, dans ma chambre, le plafond s'illumine de petits ronds colorés comme des bonbons acidulés.

Je les regarde, léthargique, allongée sur mon lit. Avant, par déformation professionnelle, j'aurais analysé chaque nuance en me disant : ça, c'est un rouge vermillon légèrement orangé et ce vert tire plutôt sur le jaune.

Maintenant, je ne détaille plus rien. Si je regarde clignoter mes murs, c'est juste parce que je n'arrive pas à dormir, c'est tout.

Nous sommes le 23 décembre et dans deux jours, ce sera Noël.

Cet après-midi, j'ai eu le courage de rappeler quelques proches comme Roland, mon père, Stéphane, Cyril et Déborah, mes meilleurs amis. Un bref appel, juste pour les rassurer.

Cette année, je n'irai pas au réveillon qu'organise papa en Bretagne. Je ne désire pas être la pauvre bernée de la soirée, même si je sais que ma famille est affligée par le comportement de Paul.

Depuis des jours, je ne sors plus de chez moi.

La plupart du temps, je suis habillée d'un vieux jogging en coton douillet et ma maison est dans un immense désordre.

Mon pantalon tombe sans arrêt sur mes hanches. Les kilos que j'ai perdus ne m'ont pas épargnée.

C'est la fin de l'après-midi, il pleut sur la capitale.

Je suis assise sur l'un des fauteuils que Paul a oubliés et j'écoute dans mon casque audio une chanson mélancolique de Jason Mraz "I won't give up".

Les larmes me viennent de nouveau aux yeux.

Je me demande à ce moment-là où vit Paul ? Si sa relation avec Alexandra va durer ? S'il va se lasser d'elle et en prendre une autre, encore plus jeune.

Mes questions sont interrompues brutalement par un tambourinement déterminé à ma porte. Malgré mon casque sur les oreilles, le bruit est si fort qu'il me fait sursauter. J'arrête le son, pose l'appareil au sol et me dirige sans bruit vers l'entrée. Je me demande bien qui peut frapper ainsi à mon domicile. Doucement, je m'approche de l'œilleton, quand bêtement je me prends le pied dans le guéridon.

Celui-ci bascule, entraînant dans sa chute les bricoles qui y trônaient fièrement. Un fracas retentissant me démasque aussitôt.

— **Eh merde** ! crié-je un peu fort.

Bon. Pour passer inaperçue, c'est mort.

— Léna ! Ouvre-moi !

Cette voix, je la reconnais, c'est celle de monsieur Delcroix. À son intonation, je peux déjà vous dire qu'il est furieux et il y a de quoi. Je n'ai pas donné de mes nouvelles depuis plus de quinze jours et j'ai boycotté mon expo à Florence. Il a dû m'envoyer une cinquantaine de SMS et une vingtaine de coups de fil, sans que je n'y réponde. Je me sens honteuse d'un coup, il a dû se faire du souci, le pauvre.

— Léna, ouvre tout de suite, sinon j'explose ta porte !

Cette phrase me fait un peu sourire, j'imagine mal ce gentil bonhomme de 60 kilos défoncer ma porte blindée avec son petit poing !

Résignée, je lui ouvre.

Mon agent artistique est planté devant moi, le regard noir, trempé des pieds à la tête.

Confuse, je lui fais signe d'entrer.

— Bonjour Joseph, dis-je, penaude.

— Léna, je suis en colère contre toi ! Comment as-tu pu me laisser sans nouvelles ?

Son visage est rouge, mais je perçois surtout sa souffrance. Il est inquiet pour moi, ça ne fait aucun doute. Je regrette à présent mon comportement.

— Je suis désolée, Joseph... C'est que... Paul... est parti.

J'éclate en sanglots.

Joseph s'approche de moi et me prend dans ses bras en me serrant très fort. Je suis à bout émotionnellement.

— Ne t'inquiète pas, je suis là.

À ces mots, je pleure de plus belle. L'intensité de ma tristesse est telle que je suis prise de spasmes incontrôlables.

— Je.. je.. ne sais pas ce que je vais devenir, bégayé-je, le nez dans son manteau.

Calmement, il me caresse les cheveux.

— Léna, écoute-moi. Ce n'est qu'un moment à dépasser. Tu vas devenir forte, garder ta dignité et sublimer ta vie.

Laisse le temps s'écouler... Le temps fait souvent des miracles. Je suis certain qu'il y a de belles choses qui t'attendent.

On passe tous par des hauts et des bas et je sais de quoi je parle ! assure-t-il, en prenant mon visage entre ses mains et en me forçant à le regarder.

— Léna, regarde-moi ! Moi, je crois en toi, en la personne que tu es. Ne doute jamais de ta personne, tu m'entends ? Paul est un con et toi, tu es libre de ce con. Alors, prends ton envol. Vis. La vie, c'est la seule chose pour laquelle il faut se battre.

Sa présence me rassure, mais je le trouve très amaigri. Ses yeux sont cernés et le teint de sa peau un peu cireux.

— Et vous, vous allez bien ? demandé-je, soucieuse.

— Bien sûr, ma petite Léna, ne t'inquiète pas. J'ai juste un peu froid. J'ai pris une sacrée rincée avec cette averse ! répond-il, amusé.

Toujours enlacés, nous nous dirigeons vers le salon. Mon vieil ami est tellement imbibé d'eau que ses chaussures clapotent à chaque pas. Pour lui venir en aide, je retire sa parka ruisselante et je m'empresse d'aller lui chercher une serviette-éponge.

Quand je suis de retour, celui-ci, tremblotant, se frictionne les cheveux et me remercie.

— Joseph, puis-je vous offrir un café pour vous réchauffer ?

— Je préférerais un bon Whisky sans glace, si cela ne t'ennuie pas.

— Non, pas de soucis. Je vais voir ce qui me reste.

Un peu étonnée par sa demande, je farfouille sous la table en forme d'haricot. En effet, en plus d'être moche, elle est aussi une tanière à Pastis. Les designers de l'époque (ceux qui nous ont pondu toutes ces laideurs telles que cette table) étaient soit des visionnaires, soit des consommateurs de substances psychoactives.

En basculant, soulevant et repoussant les quelques bouteilles que Paul a laissées, je découvre une carafe sur la quelle est gravée le nom "BLANTON'S Single Barrel". Je suis perplexe, car je ne suis pas certaine que ce soit du Whisky.

— Montre-moi ? ordonne Joseph, en remontant ses lunettes sur le nez.

Sans hésiter, je lui tends ce liquide un peu doré et attends son verdict.

Il faut avouer que je n'y connais pas grand-chose ; à part les mixtures servis au "Blue Cocktail", ma culture sur le sujet s'arrête là.

— C'est du Bourbon, mais comme il est excellent, j'en veux bien un verre. Non. Deux ! s'exclame-t-il avec un large sourire.

Je suis pantoise de chez pantoise, car à ma connaissance, Joseph ne buvait pas une goutte d'alcool.

Après avoir pris place dans le salon avec nos verres, il m'exprime son inquiétude avec une vive émotion.

En effet, n'ayant pas reçu de nouvelles de ma part, il a pris contact avec mon frère qui lui a retracé les faits en détail : le SMS, Alexandra et ma séparation. Anxieux, il a décidé de prendre le premier train au départ d'Avignon pour me rejoindre sur la capitale, en m'avouant avoir eu peur que je ne commette l'irréparable.

Touchée par ces mots, je lui propose de rester avec moi ce soir. Sa petite mine fait peine à voir et je lui dois bien cela.

— Joseph, j'aimerais que vous restiez dormir à la maison. Je vous laisserai ma chambre et moi, je dormirai sur le canapé. Cela m'apaise de vous savoir à mes côtés.

— C'est gentil à toi. De toute façon, je n'avais pas l'intention de partir, j'ai des choses très importantes à te soumettre.

— Ah oui ?

— Mais avant, si nous commandions une bonne pizza, je meurs de faim !
réplique-t-il en se frottant le ventre.

— Euh oui, si vous voulez.

Composant le numéro de "Speed-pizza", je repense, intriguée, à ces choses importantes dont Joseph veut me parler.

Peut-être a-t-il fait une diversion pour que je puisse oublier un instant ma détresse ?

Dès les pizzas livrées, une quatre fromages et une mozza-chorizo, nous passons à table.

Je jette un rapide coup d'œil dans la pièce où nous sommes installés.

Honteuse, je découvre qu'un capharnaüm géant a élu domicile dans mon appartement. Confuse, je m'excuse auprès de mon ami qui n'a pas l'air de m'en vouloir pour autant.

Pendant le repas, nos discussions éclectiques deviennent soudainement plus intimes. Je lui parle de mon enfance, de la maladie de ma mère et du vide qu'elle a laissé. Joseph me raconte le départ prémédité de sa femme Elizabeth avec son amant Marc (un ancien associé). Nous parlons de peinture, d'exposition, mais surtout pas de Paul, je n'en ai pas la force.

Après le Bourbon, nous dégustons quelques verres d'un Bordeaux supérieur que mon ex a acheté chez "Meilleurs vins de France".

— Il avait au moins le mérite de choisir de bons crus, cet enfoiré ! crié-je fortement, un peu pompette.

Étonné par mon langage vulgaire, mon ami confirme mes dits, en s'étouffant avec une bouchée de pizza. Ce qui déclenche en moi un fou rire communicatif.

Cela fait du bien de rire, même si je sais que je suis loin d'être guérie de cette trahison et que le voyage sera long pour me reconstruire.

Puis, monsieur Delcroix me dévisage tristement. Ce qui me sort immédiatement de mes pensées maussades.

— Désolée, Joseph...

— Ne sois pas désolée, ma petite Léna. Si tu veux, on peut se changer les idées en regardant un film, qu'en penses-tu ?

— Oui, c'est une bonne idée. Justement, j'ai un film que j'ai beaucoup aimé "Big Eye". Une histoire véritable qui relate l'escroquerie qu'a subie une artiste-peintre, cela vous tente ?

— Je te fais confiance sur le choix. Tu sais, le cinéma et moi, cela fait deux !

Installés sur le maudit canapé, nous commençons à visionner le DVD, quand Joseph se tourne vers moi et me raconte.

— Léna ? Te souviens-tu de la galerie de peinture dans la ville de Québec ?

— Oui, celle que vous trouviez fantastiqueeeeeee dans un lieu uniqueeeeeee et magiqueeeeeee ? dis-je, allègre.

Je m'en souviens très bien. Il en était tombé amoureux et m'en avait fait l'éloge pendant des semaines.

— Pourquoi pensez-vous à cet endroit ?

— Eh bien... Je viens de l'acquérir.

— Ah oui ? dis-je, médusée.

— Tu sais, j'ai toujours souhaité m'exiler au Canada, mais la vie vient d'en décider autrement. Je ne regrette pas mon parcours, car il a été riche d'expériences et de rencontres merveilleuses, comme avec toi, Léna, expose-t-il, les larmes aux yeux.

— Merci Joseph... Moi aussi, je suis heureuse de vous avoir à mes côtés.

Quelque chose ne tourne pas rond. Ce soir, je découvre en lui une facette que je ne connaissais pas et je n'aime pas ce ressenti.

— C'est un beau projet, je suis heureuse pour vous. Vous partez quand ? Vous avez déjà fixé une date ? Je pourrais peut-être me glisser dans vos bagages ? proposé-je en souriant.

— Je ne partirai pas, Léna... Enfin, pas de la manière dont tu l'entends, rétorque-t-il durement.

— Pardon ?

— C'était un rêve, mais aujourd'hui avec mes 83 ans, ce serait une folie douce de tout quitter pour refaire ma vie là-bas.

— Je ne comprends pas ? Pourquoi avoir acheté cette galerie si vous ne souhaitez pas vous y rendre ? Là, je suis d'accord sur la folie, mais ça n'a rien à voir avec vos 83 ans !

En me prenant les deux mains, il me confie :

— Je veux que tu en sois la gérante.

— Pardon ?

— Je sais que c'est ton rêve, Léna. Tu m'en as parlé si souvent.

— Oui, c'est vrai, j'ai parlé de galerie, de nouveaux artistes à découvrir, mais pas de partir m'installer à des milliers de kilomètres.

—Tu as tort, le Canada est un pays remarquable. C'est un vrai eldorado pour les jeunes de talent dont tu fais partie. Je suis certain que tu réussirais là-bas. Sais-tu pourquoi j'ai choisi cette galerie et pas une autre ?

Je dodeline de la tête.

— Celle-ci est placée dans un quartier culturel, la vue y est splendide et devant, tu trouves un parc avec des arbres centenaires. L'automne, ils s'endimanchent de couleurs orangées. C'est un vrai plaisir pour les yeux, ma petite Léna.

De plus, les écureuils bruns sautent d'arbres en arbres pour la joie des enfants et des grands, comme nous. La galerie a de larges baies vitrées, des hauts plafonds, un parquet en chêne et dans l'arrière-boutique, il y a un atelier d'artiste donnant sur un petit jardin privé. Tu seras bien pour peindre là-bas...

— Eh bien... En effet ça a l'air d'être un petit paradis, mais je ne sais pas si ...

— Léna, écoute-moi. Je sais que la décision t'appartient et je ne veux pas te bousculer. Je sais que tu dois réfléchir à ma proposition. Prends ton temps... J'ai encore pas mal de procédures et de travaux à effectuer. Je pense qu'il faudra encore quelques semaines, avant que la galerie ne réouvre ses portes. Si tu le souhaites, je te propose un partenariat. Sache que je serai très heureux si tu acceptes mon offre.

— Merci monsieur Delcroix, je vais y songer.

Instinctivement, je le prends dans mes bras. Ce projet m'enchanté, mais j'ai tout de même la peur au ventre de laisser derrière moi les gens et Paris que j'affectionne tant. Quitter ma vie pour une autre ?

Mais ma vie n'est plus la même, depuis que Paul est parti. Elle a laissé place à une vie de tristesse, de rancœur et d'amertume. Je ne perdrais pas grand-chose à m'enfuir de ce quotidien sinistre ou l'avenir n'existe plus.

Mon père et mon frère pourraient venir me voir et puis je pourrais toujours peindre, que ce soit ici ou ailleurs, les pinceaux et la peinture seront toujours les mêmes.

— Léna, tu m'écoutes ?

Mince, j'étais perdue dans mes pensées.

— Excusez-moi Joseph, je n'ai pas vraiment dormi ces derniers temps.

— Léna, je vais changer de sujet sans te mettre la pression, mais te souviens-tu que nous avons une exposition de prévue pour le mois de juin à Lisbonne ?

— Oui, je pensais réexpédier les tableaux de Florence, qu'en pensez-vous ?

— Oui, seulement il y a un problème.

— Lequel ?

— La moitié de tes toiles ont été vendues. Et nous avons signé un contrat de vingt tableaux à Lisbonne. Il nous en manque une dizaine. En as-tu en cours actuellement ?

Je suis embêtée. Je n'ai peint aucune toile depuis 6 mois.

— Ne vous inquiétez pas, je ferai le nécessaire.

Lui mentir sans conviction est mon échappatoire. Je vais avoir du mal à honorer mon contrat, car je n'ai plus d'idées, plus d'imagination, plus de créativité. Mon ressenti est mort et je me sens vide intérieurement.

Comment peindre des toiles colorées, alors que mon cœur est dans la tourmente ?

Je n'ai plus envie de peindre. Je n'arrive plus à peindre...

Mais je m'abstiens d'en parler à Joseph, je ne veux pas qu'il se fasse du mauvais sang. Il a pris des engagements pour moi et je ne dois pas le décevoir.

Nous passons le reste de la soirée devant le film. Par moments, Joseph pique du nez avec sa tasse de chocolat à la main.

Puis, pacifiée par la tendresse de ce vieux monsieur, je m'endors également sur le canapé.

Un rayon de soleil m'éblouit, j'ouvre difficilement les yeux. Je suis dans les vapes et j'ai oublié que je m'étais endormie sur le sofa de l'autre c..... Ma montre indique qu'il est déjà dix heures. Lentement, j'étire mes bras et mes jambes courbatus. L'appartement est très silencieux et ce n'est pas normal. Où est Joseph ? Aussitôt, je me lève et aperçois sur le comptoir du bar un mot écrit par sa main.*Ma Chère Léna,*

Je retourne à Avignon, car je suis attendu pour le réveillon de Noël. Merci pour cette soirée.

J'ai été heureux de te revoir, même si les circonstances n'étaient pas les meilleures.

Je me suis permis d'ouvrir ton atelier ce matin et je suis bien triste d'y avoir découvert une pièce vide. Sans toile, sans couleur, sans toi et ton âme d'enfant... Je suis inquiet, Léna.

Il faut que tu fasses un break. Si tu le souhaites, j'ai une petite maison dans les Hautes-Alpes. C'est un environnement idéal pour faire le point et se ressourcer. Je pense sincèrement que tu devrais t'y reposer. Les clefs de la porte y sont cachées sous un vieux pot de fer. Si tu veux t'y rendre, je te donnerai l'adresse. N'hésite pas, les montagnes peuvent t'aider et te guérir.

Ton ami, Joseph Delcroix.

Chapitre 2 : Ozan

Je déteste la neige

Il est tard, nous sommes le 24 décembre. Je roule sur une petite route sinueuse qui mène à un village que je ne connais pas.

Sur un coup de tête, j'ai pris la décision de partir.

Venir me réfugier quelque temps dans l'ancre paisible de monsieur Delcroix sera peut-être mon salut.

J'ai besoin de silence et de calme pour déterminer quelle sera ma vie... sans Paul.

J'ai besoin de savoir si cette nouvelle vie à un nom... le Canada.

Dehors, il fait un froid terrible et la pluie entremêlée de flocons de neige ne cesse de tomber.

Je m'inquiète car la météo est mauvaise.

Depuis Paris, je conduis un véhicule qui n'est pas le mien et la fatigue commence à se faire sentir.

Je parcours la France depuis plus de neuf heures et je viens de traverser mon quatrième département, par chance la voiture est équipée d'un GPS.

Mon pote Guillaume est vraiment adorable, il n'a pas hésité un seul instant à me passer les clefs de son véhicule. Je crois qu'il se sent toujours coupable de m'avoir présentée à Paul, mais il n'a surtout pas apprécié la façon dont il m'a traitée.

C'est la raison pour laquelle il a rompu ses liens avec lui.

Un jour, je le remercierai de m'avoir gardée en amie, plutôt que lui.

Si je suis au volant de ce break vieillissant, c'est pour la bonne et unique raison que je n'ai pas de voiture. J'avais besoin d'un coffre spacieux pour entreposer mes affaires personnelles, mes toiles vierges et mes tubes de peinture. Quand j'ai annoncé à Guillaume où je comptais me rendre, il a grimacé. Puis, il s'est empressé de me donner la mallette contenant les maillons de ferrailles entrelacés.

— C'est quoi ? demandé-je naïvement.

— Tu te moques de moi ? pouffe-t-il.

— Non. C'est quoi ?

— Ce sont des chaînes à neige, voyons ! Tu as de la chance que je sois allé skier avec Pauline l'année dernière. J'ai dû en acheter pour grimper en station.

Ok.

Il a bien essayé de m'expliquer comment les placer, mais je n'ai rien pigé.

En fait, je m'en fichais royalement. Moi, ce que je voulais, c'était quitter Paris.

Après avoir pris connaissance du petit mot de Joseph, je me suis rendu compte qu'il avait vu juste.

Je ne retrouverai pas l'inspiration tant que je resterai enfermée dans cet appartement.

Mon agent artistique, heureux de ma décision, m'a dit au téléphone :

— Tu as fait le bon choix, repose-toi bien et fais confiance aux opportunités.

Ok.

J'ai saisi une opportunité...

Et cette opportunité me conduit sur une route étroite et glissante.

Il fait sombre, les essuie-glaces fonctionnent à toute allure et il y a très peu de maisons sur mon passage.

Je suis certaine que la nénette dans le GPS me dit des âneries.

Pavoiser avec autorité, ça elle sait faire, mais me guider correctement, je n'en suis pas certaine.

Depuis une dizaine de minutes, je remonte une route biscornue où il n'y a pas assez de place pour deux véhicules. Une route coincée entre la roche et le ravin.

Je m'en veux, j'aurais dû prendre la première route à droite m'indiquant Puy-Saint-Eusèbe au lieu de suivre cette idiote du GPS.

Après avoir passé une épingle vertigineuse, je distingue au loin un hameau de maisons.

Certaines ont les fenêtres allumées et d'autres semblent inoccupées.

Le panneau m'annonce un lotissement, le "Pibou". Marrant comme nom.

En remontant un peu plus haut, il est de nouveau indiqué Puy-Saint-Eusèbe.

Bon signe, j'y suis presque, je dirais même Hallelujah !

Mais, en m'approchant du hameau, la pluie se transforme subitement en neige épaisse et collante.

Dans ces conditions extrêmes, j'ai en effet plus de chance de me retrouver au milieu d'une tempête de neige que de gagner un million. Quoique, les montagnards appellent cela "l'or blanc". Ironie du sort.

Donc, ce soir, je ne ferai pas fortune. Je suis à 1400 mètres d'altitude et nous sommes en hiver. MERDE.

Fâcheusement, ma voiture patine, alors que je suis seulement à 2 kilomètres du lieu-dit.

Je m'angoisse, l'arrière de mon break ne suit plus en zigzaguant de gauche à droite.

Si j'avais été un tant soit peu responsable, je me serais garée sur le bas-côté, mais non, j'ai voulu continuer deux mètres de plus et maintenant je suis en travers de la chaussée.

Génial, je suis bloquée et ma bagnole ne veut plus rien savoir.

Par précaution, j'allume les warnings, ouvre ma portière et descends, accompagnée de ma lampe torche.

Mes pieds, un peu trop confiants dans cette nature hostile, se mettent à glisser.

Après quelques pirouettes acrobatiques incontrôlées, je me retrouve affalée de tout mon long, la tête enfouie dans la neige.

À ce moment précis, je ne sais si je dois rire ou pleurer.

Une chose est sûre, je déteste la nneeeiiiigggggeeee !!

30 minutes que je bataille avec ces fichues chaînes de tortionnaire.

— Pourquoi je n'ai pas écouté Guillaume avec ses histoires de chaînes ! Je suis vraiment nulle.

Je peste et je re-peste...

Mes doigts sont gelés et je commence à désespérer.

Personne ne passera ce soir sur cette maudite route. Forcément, c'est Noël, PAUVRE CRUCHE !

J'essaye d'accrocher une dernière fois ces trucs en fer et si cela ne marche pas, je me laisserai mourir de froid.

Mon corps deviendra une glace de type esquimau, sur lequel les chevreuils joueront à saute-mouton. Les renards viendront me sucer

les doigts de pied, alors que les loups affamés s'acharneront sur le reste de ma vieille carcasse.

Épuisée, je m'appuie contre le coffre et commence à pleurer, quand, au loin, j'entends le moteur approchant d'un véhicule.

Malgré la neige persistante et mes yeux embués, je discerne derrière quelques arbustes deux feux lumineux qui s'approchent.

Je suis sauvée.

Le 4x4, car c'en est un, s'arrête à quelques mètres de moi. Une silhouette imposante en sort, en claquant puissamment la portière.

Je suis si soulagée de voir un être humain.

Mince, et si c'était un tueur en série ? Un sérial killeur qui sévit sur les routes de montagne enneigées, les soirs de Noël ?

Houlà... N'angoisse pas, Léna. Garde ton self-control légendaire.

De toute façon, mon corps est totalement gelé, cela m'étonnerait beaucoup qu'il arrive à me tronçonner.

Allez couper une tranche de gigot qui sort tout juste du congélateur.

IMPOSSIBLE ! On est bien d'accord ?

Bon, au mieux, il se dépatouille pour remettre ma voiture sur le droit chemin. Au pire, s'il tente quoi que ce soit sur moi, je lui fous un coup de chaînes au nunchaku derrière la tête.

L'homme, vêtu d'un blouson à capuche noire, se dirige vers moi sans dire un mot.

Comme je flippe énormément, je décide de rompre le silence.

— Bonsoir monsieur, c'est gentil de vous arrêter pour m'...

— Je n'ai pas vraiment le choix, t'es en plein milieu. Passe-moi tes chaînes ! s'écrie-t-il, énervé.

Aïe, ça commence mal... Ma rencontre avec l'indigène des Hautes-Alpes n'est pas des plus convaincantes.

L'homme s'agenouille au niveau de ma roue avant droite et enfle ses gants en peau retournée. Pour me rendre utile, je lui tends mes maillons. Mais comme ceux-ci sont entremêlés et gelés, mon bienfaiteur se met à râler. Debout devant lui comme une potiche, je l'éclaire de ma lampe torche. Peut-être pourrai-je ainsi faciliter son travail laborieux ?

Mais, j'espère surtout que ce faisceau discret me permettra d'entrevoir les traits de son visage. C'est vrai, je ne sais pas à qui j'ai affaire, après tout ?

Mais, impossible, la capuche qui recouvre ses cheveux et la neige qui volette entre nous me laissent dans le mystère.

— Au fait, t'es au courant qu'on est en hiver ? Pourquoi tu n'as pas de pneus neige ? demande-t-il, abruptement.

Pourquoi me tutoie-t-il ? Il ne me semble pas que nous ayons gardé les moutons ensemble.

Ne donnant pas suite à sa question, celui-ci relève ses yeux en ma direction. Surprise, je découvre, subjuguée, deux prunelles de couleur jade qui me scrutent avec insistance.

— Alors ? J'attends, marmonne-t-il, la bouche recouverte d'une large écharpe de laine.

— Euh, je ne sais pas. Je ne connais pas vraiment la montagne...

Voilà que je bafouille comme une gamine.

— T'es bien une nana, toi ! ironise-t-il

Après avoir installé une chaîne sur ma première roue, il se relève et contourne mon break.

En passant devant ma plaque d'immatriculation, il se met à ricaner en levant les yeux au ciel.

C'est quoi ces manières ? Il se fiche de moi parce que je suis du 75, c'est ça, monsieur le paysan ? Moi aussi je peux être abjecte ! Oui, enfin dans le silence de mes pensées.

Je ne préfère pas relever ce genre de fait. Je n'ai pas envie qu'il me plante en plein milieu de cette nature sauvage. Je suis lâche, mais surtout prévoyante.

Timidement, je le suis toujours en l'éclairant.

Ce gars m'impressionne par sa carrure et sa taille. Si je prends en comparaison ma taille de naine et que j'ajoute grosso modo une trentaine de centimètres, il ne doit pas être loin des 1.90 mètre.

Perdue dans mes problèmes de calcul, je ne me rends pas compte que celui-ci s'est retourné et me regarde en plissant les paupières.

— Cela ne te dérange pas de viser tes pneus ? Cela m'éviterait de devenir aveugle ! m'indique-t-il en désignant ma roue avant.

— Oh pardon, je suis désolée.

L'inconnu se positionne près de l'autre roue, alors que je poursuis ma faible contribution en l'illuminant.

Dès la dernière attache fixée, il monte dans ma voiture et la fait rouler quelques mètres pour la remettre sur le droit chemin.

Puis, il sort à nouveau et contrôle la disposition des chaînes en me disant.

— C'est bon, tu peux y aller, mais vas-y mollo, 30 km/h maxi. Ok ?

— Merci beaucoup.

— Je peux savoir où tu vas comme ça ? s'enquiert-il en baissant les yeux et en enlevant ses gants délicatement.

— Je vais chez monsieur Delcroix. Vous le connaissez ?

— Ce vieux fou de parigot ? Eh bien, bon courage à toi, rigole-t-il.

Quoi ? Comment ose-t-il parler de Joseph ainsi ?

— Je ne vous permets pas d'insulter mon ami, pour qui vous vous prenez ?

D'abord, qui êtes-vous ?

Ça y est, je craque... L'homme relève les yeux vers moi en me fixant, amusé.

— Et toi, tu es qui ?

— Je suis Léna Berthaud et monsieur Delcroix est comme un père pour moi alors je...

— Bon écoute, tu m'as l'air sympa, rigolote et tout et tout... Mais j'ai des trucs plus importants à faire qu'à discuter avec toi. Alors, TCHAO !

Sa paire de gants à la main, il s'en retourne en direction de son 4x4 esquinté.

— Elle est encore loin sa maison, s'il vous plaît ?... dis-je, découragée.

Il s'arrête un instant et de dos me dit clairement :

— Tu continues la route sur 1 kilomètre et à la prochaine bifurcation, tu tournes à gauche. La maison est tout au bout du hameau. Une petite maison avec des volets rouges.

— Merci... Puis-je connaître votre nom ?

L'homme ne répond pas, entre dans son véhicule et démarre.

Abasourdie et éreintée, j'en fais de même en montant dans le mien. En bouclant ma ceinture de sécurité, je regarde le 4x4 me doubler. L'inconnu aux yeux verts m'observe du coin de l'œil, puis s'éloigne en tournant sur la droite.

Je roule doucement et la voiture ne glisse plus, c'est cool. Scrupuleusement, je suis les instructions de cet homme qui me mènent à la maisonnette. La neige a recouvert entièrement le jardin.

Ne pouvant me garer correctement, je décide de continuer mon chemin à pied. Tant pis, je laisse la plupart de mes bagages dans le coffre, j'attendrai demain pour les récupérer. Je prends juste le nécessaire, quelques vêtements, trousse de toilette, quelques bricoles à manger, mais surtout ma valisette avec mes tubes de peinture. J'ai peur qu'ils ne gèlent pendant la nuit.

Mes baskets s'enfoncent dans 50 centimètres de poudreuse et la tempête de neige s'est intensifiée.

Je m'approche difficilement du petit chalet en traînant derrière moi mon gros sac. Heureusement, le pot de fer que m'a désigné Joseph dans son courrier est bien à l'abri sous la pergola. Sans plus attendre, je le soulève, récupère la grande clef en bronze et l'introduis dans la porte d'entrée qui s'ouvre en grinçant.

À tâtons, je cherche l'interrupteur et enclenche la lumière. Le néon m'éblouit un peu et je découvre la salle à manger où il fait un froid humide.

Rapidement, je branche le radiateur électrique en mettant la température au maximum. Dans cette salle, il y a une table en bois recouverte d'une toile cirée aux motifs montagnards, une cheminée, un canapé en velours rouge avec des coussins, un grand bahut rempli de vaisselles diverses, un vase avec des fleurs séchées

(de la monnaie-du-pape, me semble-t-il). Les murs sont de couleur taupe et le plancher est en sapin. Une carte IGN et un calendrier des postes sont accrochés près de l'entrée.

Dans un recoin, je découvre une minuscule cuisine en L, décorée de petits carreaux en faïence. Il y a un lavabo en pierre, une gazinière, un petit réfrigérateur et un meuble repeint en rouge contenant des casseroles, poêles et plats en fonte. Au fond de la salle à manger se trouvent deux portes. L'une mène à la chambre et l'autre à la salle de bain.

La chambrette est romantique avec son lit en fer forgé et son gros édredon en plumes d'oie.

La tapisserie affiche des motifs champêtres et un immense tapis douillet jonche le sol. Il y a aussi une bibliothèque où sont entreposés de nombreux livres.

Sur le mur, je découvre, stupéfaite, l'une de mes premières toiles. Je me souviens que Joseph l'avait achetée lors de notre première rencontre à Marseille, il y a 10 ans. Un peu nostalgique, je caresse du bout des doigts le relief de mon tableau. Je le trouve magnifique. Non parce qu'il est de moi, mais parce qu'il reste derrière ses touches de couleurs... la naïveté et la joie de vivre que je n'ai plus aujourd'hui.

CLIC.

Un bruit se déclenche, me plongeant dans le noir. Une coupure d'électricité ? Paniquée, j'essaye de retrouver ma lampe torche, mais en me déplaçant, je me cogne violemment contre la table.

Ça y est, je l'ai.

Bon, il faut que je trouve l'interrupteur général, peut-être que les plombs ont simplement sauté à cause du radiateur. En farfouillant un peu partout, je finis par dénicher un coffret en bois contenant le disjoncteur. Malheureusement, après avoir manipulé plusieurs fois les boutons, rien n'y fait...

Dehors, le vent souffle en bourrasques et la maison se craquelle par endroits. Je suis seule, frigorifiée et dans le noir absolu.

Complètement découragée, je me glisse sous le gros édredon de mon lit. Mes quatre membres tremblent et mes dents se mettent à s'entrechoquer comme des castagnettes.

Je n'arrive pas à trouver le sommeil, alors que je suis morte de fatigue.

Je pense à Paul, mais cela ne m'aide pas.

Pour passer le temps, je sors mon portable enfoui au fond de ma poche.

J'aimerais téléphoner à Deb, je suis persuadée qu'elle n'est pas encore couchée, mais une croix rouge barre l'icône du réseau, il n'y a pas de signaux. Par dépit et pour m'occuper l'esprit, je décide de jouer à "The best cooking", j'ai une vieille partie qui m'attend depuis des mois. Tiens ? Je ne me souvenais pas que j'étais au niveau 23.

Au bout de 15 minutes de cuisine intensive, mon portable me lâche en s'éteignant à son tour. Plus de batterie.

Décidément ma vie est un cauchemar. Bon, je fais quoi ?

Je sais, je rentre.

Au moment où je m'apprête à reprendre mes affaires, ma voiture et le chemin de la civilisation, un cognement vigoureux retentit dans la salle à manger.

Personne ne sait que je suis ici ! Sauf à repérer ma voiture laissée à l'abandon sur le bord de la route.

Discrètement, je me dirige vers l'entrée et colle mon oreille sur la porte, quand à nouveau des coups me font sursauter. Malgré mes angoisses, je décide d'ouvrir. De toute façon, ma situation ne peut pas être pire.

Doucement, j'entrouvre la porte et, sous le faisceau de ma lampe, je devine l'allure de mon inconnu aux yeux verts. Il a les bras chargés de morceaux de bois de différentes tailles.

— Oui ?

— J'ai pensé que tu aurais besoin de bois.

— Du bois ? Euh non, merci, je ne sais pas allumer une cheminée. J'aimerais plutôt remettre l'électricité. Vous pouvez me donner un coup de main, s'il vous plaît ? imploré-je, penaude.

— Impossible. Les câbles ont lâché en contrebas sous le poids de la neige. Je ne pense pas que les gars viendront réparer de sitôt. Noël. Tu vois ce que je veux dire ?

— Ah...

— Bon, soit tu me laisses entrer et je m'occupe du feu, soit je me barre, annonce-t-il sans tact.

— Non, non, excusez-moi, entrez ! dis-je en m'écartant pour le laisser passer.

L'homme se dirige vers l'insert, s'agenouille et ouvre la porte.

Il est vraiment autoritaire, ce type. Il peut être autant serviable que grossier.

C'est vraiment désarçonnant.

— Tu as des journaux, allumettes ou briquet ?

— Je ne suis pas chez moi ici, mais je vais voir à la cuisine, attendez.

En fouillant dans les tiroirs d'un meuble près de la gazinière, je trouve une boîte d'allumettes. Et puis, je me rappelle qu'il y a de vieux journaux dans un porte-revues aux toilettes.

Alors, fière de moi, je lui apporte mes trouvailles !

L'inconnu froisse plusieurs feuilles de la gazette du coin, y dispose minutieusement des petites brindilles en quinconce, suivies de plus gros morceaux de bois, frotte l'allumette et enflamme sa préparation. Le feu s'embrasse avec ardeur, apportant avec lui la lumière et la chaleur tant convoitées.

La pièce s'illumine à son tour d'une lueur dansante, joyeuse et orangée. Cela me redonne un peu d'espoir.

Lentement, je m'assois près de lui. Les mains tendues vers le brasier pour se réchauffer, il a l'air perdu dans ses pensées.

Puis, il retire d'un geste lent son écharpe et sa capuche.

Du coin de l'œil, je l'épie.

Son visage m'apparaît enfin et je suis agréablement surprise. Cet homme à un charme incontestable.

Il doit avoir la quarantaine, ses traits sont fins, mais cachés sous une barbe de bûcheron canadien.

Ses cheveux d'un brun mocha sont décoiffés, alors que ses yeux sont toujours aussi merveilleux.

— Ça y est ? Tu as fini de me reluquer ?

Flûte, il s'est aperçu que je le regardais. Détournons la situation un peu embarrassante...

— Merci beaucoup pour le feu et la voiture.

— Je t'enverrai la facture, annonce-t-il sérieusement en se relevant.

— Euh. Ah bon ? Eh bien...

En me dévisageant, un sourire se dessine sur le coin de ses lèvres.

— Je plaisante.

Taquin, en plus d'être ravissant, je note.

— OZAN, dit-il à brûle-pourpoint.

— Ozan ? C'est quoi, Ozan ?

— Devine.

Il remet sa capuche et ré-attache son écharpe.

— C'est votre prénom, c'est ça ?

Il ne répond pas. *Pétard, je suis vraiment gourde.*

— Je n'ai jamais entendu parler de ce prénom, mais c'est très joli.

— Si tu le dis...

— C'est un prénom d'ici ?

— Tu en poses bien des questions ? dit-il, en s'approchant de moi et en me fixant dans les yeux... Et je n'aime pas les questions, moi... renchérit-il.

Je reste sans voix. Il profite de ma faiblesse pour me tourner le dos et rejoindre l'entrée.

— Vous partez ?

— Ma mission de sauvetage pour toi est finie.

Je ne veux pas qu'il s'en aille. Je ne veux pas rester seule.

— Pouvez-vous rester encore un peu avec moi, s'il vous plaît ? Je ne suis pas à l'aise ici et j'ai peur que le feu ne s'éteigne, qu'il n'y ait une avalanche ou que la maison ne s'écroule... Enfin des trucs comme ça.

Je dis vraiment n'importe quoi. Pauvre fille.

CLIC.

L'électricité revient soudainement, nous éblouissant tous les deux.

La lumière du néon me permet de mieux découvrir cet homme mystérieux et je ne suis pas déçue.

Cela dit, je suis gênée, car ses prunelles sont aussi posées sur ma personne.

Instantanément, un rouge carmin (une couleur que j'apprécie beaucoup dans d'autres circonstances) se diffuse sur le contour de mes joues.

Je ne suis pas heureuse du retour de l'électricité. Maintenant, il n'a plus aucune raison de rester ici. Mais je prie pour qu'il s'attarde tout de même.

Après un long mutisme, il brise le silence en me disant.

— Si tu me fais un café, je veux bien rester, mais pas trop longtemps. Je dois m'occuper de mes bêtes, le jour ne va pas tarder.

Niaise et victorieuse, je souris.

— Installez-vous, je vous en prie. Je lui indique la table et ses quatre chaises. Rapidement, je récupère mon sac où j'avais embarqué quelques provisions. Je le fouille et en sors des dosettes souples de café, ainsi que des biscuits bretons, provenant d'une fabrique artisanale de Pornic. En allant dans la cuisine, je m'aperçois qu'il n'y a pas de machine expresso, mais seulement une vieille cafetière du IX^{ème} siècle (je badine).

Une avec des filtres, quelle horreur !

Ne me voyant pas revenir, il me demande :

— Il y a un problème ?

— Euh... Je suis dans l'embarras, il n'y a pas de machine à café.

Mon invité se lève de sa chaise et vient vers moi.

— C'est une machine à café ça, ma chère ! En me montrant cet immonde bloc en plastique vert.

— Certes, mais je n'ai que ces dosettes en café, mon CHER !

Et tac, un pic en retour ! Il me prend vraiment pour une idiote en plus.

— La débrouille ? Tu connais ?

Celui-ci me tend le bras, afin que je dépose les dosettes dans la paume de sa main, puis récupère dans le placard un filtre qu'il dispose dans le support de la machine. Précautionneusement, il ouvre six petits sachets avec des ciseaux et fait tomber le café dans l'étamine. Ensuite, il met de l'eau dans le réservoir et allume la cafetière.

Je le regarde, admirative. Je sais, il m'en faut peu pour m'exalter, mais sa débrouillardise me laisse sans voix. Cet homme n'est-il pas un Mac Gyver ? Goutte par goutte, le récipient en verre se remplit de café, laissant s'échapper une odeur merveilleuse d'arabica. Ébahis et le sourire aux lèvres, nous nous regardons avec cette sensation de découverte, digne d'un prix Nobel.

— Il ne faut jamais baisser les bras, mademoiselle Léna. À tous problèmes, il y a des solutions, déclare-t-il en me faisant un clin d'œil.

Je le trouve à tomber. Mademoiselle Léna... Rien que ces deux mots prononcés me font frissonner.

Pourquoi m'envoûte-t-il ainsi ? Peut-être parce que lui aussi a cet accent chantant.

Seulement ce n'est pas le même que Paul, celui-ci est plus sauvage et plus authentique.

Cela dit, je ne comprends toujours pas ce qui m'arrive. Il est tellement différent des hommes que je côtoie sur Paname.

Jamais je n'aurais été attirée par ce genre de garçon. Je préfère les hommes cultivés, vêtus de costumes cravates. Lui... il est si mal habillé, son apparence est à désirer, son langage est cru et son insolence m'exaspère. Néanmoins, à ce moment très précis, je n'ai plus envie qu'il s'en aille.

Ozan s'installe sur la chaise en face de moi et me sert une tasse de café. Mince, j'ai oublié de prendre du sucre en quittant Paris. En général, je n'arrive pas à boire ce breuvage sans ce petit rectangle blanc, sans lequel je trouve infecte cette boisson. Mais ce soir, la saveur de ce café est méconnaissable, il est si goûteux. D'ailleurs, je trouve que tout est devenu miraculeux depuis l'arrivée de cet homme.

La chaleur de la cheminée s'est propagée à travers toutes les pièces de la maison, l'ambiance du chalet est devenue agréable et conviviale. Pourtant, nous sommes là tous les deux, chaperonnés par ce silence trop pesant. Au loin, le tic-tac de la vieille pendule nous décompte inlassablement les secondes.

Ayant trop chaud, je retire doucement mon blouson et le dispose sur le haut de ma chaise.

Mon café est encore brûlant. En attendant qu'il ne refroidisse, je caresse timidement l'anse de mon mug. Ozan, quant à lui, joue nerveusement avec les clés de voiture où est accroché une sorte de drapeau anglais, mais qui n'est pas anglais. Le motif est fait de croix enchevêtrées de couleurs blanches, rouges et vertes.

— C'est le drapeau de quel pays ? demandé-je, interloquée.

Ozan lève ses yeux nostalgiques sur moi et me dit :

— C'est l'emblème du pays basque, mon pays...

— Vous êtes basque ?

— Oui.

— Je comprends mieux maintenant l'origine de votre prénom. Il vient de là-bas, c'est ça ?

— Oui.

Bon, ce garçon n'est pas très bavard. Il est sûrement épuisé par sa nuit blanche, tout comme moi d'ailleurs.

— Vous êtes sûrement fatigué et c'est ma faute, je suis désolée.

Mais celui-ci ne répond pas. Il est devenu mélancolique et son magnifique regard s'est éteint.

— Ça ne va pas ?

— Il faut que je m'en aille, dit-il en se relevant brusquement. Mes chèvres m'attendent pour la traite.

— Vous avez des chèvres ? C'est trop mignon ! m'exclamé-je en tapotant dans les mains.

Étonné, il me regarde, amusé. Au moins, je lui ai redonné le sourire.

— Ozan ? Je ne sais pas comment vous remercier.

— Ne t'inquiète pas... Nous, les gens de la montagne, nous vivons à la dure et l'entraide est la base de nos valeurs. De plus, tu es une femme, on ne laisse pas une nana dans l'ennui. Alors je n'attends pas de remerciements de ta part. J'aurais fait ça pour importe qui et n'importe qui aurait fait ça pour toi ici. Bonne journée.

Puis d'un geste résolu, il ouvre la porte et quitte la maison. À l'extérieur, le vent a cessé de souffler, la neige s'est arrêtée de tomber et le ciel est clairsemé de milliers d'étoiles. Fini la tempête, il fera sûrement beau dans quelques heures.

Le visage fermé, il se retourne une dernière fois en ma direction.

— Va te coucher. Tu as une tête épouvantable, ordonne-t-il sèchement.

Euh, c'est gentil de votre part, monsieur l'éleveur de chèvres qui change d'humeur comme de chemise. Il est vraiment inconvenant, ce type.

— Bonne nuit ou plutôt bonne journée Ozan, murmuré-je avec timidité.

Et voilà ! Je me fais insulter et en retour, je lui souhaite une belle journée. Je suis vraiment une nouille ramollie.

— Remets aussi une bûche dans le foyer, le feu va s'éteindre. Bonne nuit.

Allez, encore un ordre.

Monsieur bipolaire grimpe dans son 4x4, allume les feux et démarre. Ozan disparaît progressivement derrière les maisons du hameau. Seule, la fumée de son pot d'échappement est encore avec moi, jusqu'à ce qu'elle finisse par se dissiper à son tour. Le reverrai-je ?

Chapitre 3 : Ozan et Léna

Joyeux Noël

Ozan s'approche délicatement de mon oreille et me dit des choses que je ne comprends pas. La douceur de sa barbe m'effleure légèrement le cou et en me retournant, je... MAMIE ! MAMIE, regarde mon beau bonhomme de neige !

Quoi ? Je suis où, là ? Ah oui, je suis allongée dans un lit douillet en plein milieu des montagnes, c'est dingue, non ? J'ai certainement été réveillée par le rire de ces enfants qui jouent dans le jardin.

En revanche, c'était quoi ce rêve ? Hier soir, je rencontre un type limite macho et voilà que je fantasme sur lui ? Monsieur Delcroix avait raison, il faut vraiment que je fasse le point, dans ma tête ça ne va plus. Malgré tout, ce songe érotique est assez positif. Imaginons que je fasse le même rêve avec le gendarme grassouillet et moustachu qui m'a interpellée hier en sortant de l'autoroute. Oui, je confirme, ce n'est pas le même délire.

En m'étirant, je m'aperçois que j'ai gardé mes vêtements. Après le départ d'Ozan, j'étais si fatiguée que je me suis écroulée. Alors que je m'apprête à me lever du lit, mon portable se met à vibrer sous l'édredon. Enfoui sous les plumes d'oie, j'ai beaucoup de mal à le retrouver.

— Ça y est, te voilà, garnement !

En le sortant à l'air libre, une multitude de SMS se mettent à débouler.

Normal, le réseau est revenu et ça c'est une bonne nouvelle.

Une vingtaine de numéros s'affichent en continu, pour me souhaiter un joyeux Noël. J'ai presque failli oublier que nous étions le 25 décembre, je les consulterai plus tard. Tout en remettant les lacets de mes baskets, je devine à travers les volets quelques rayons du soleil. Étonnement, je n'ai aucune idée de ce à quoi ressemble le paysage extérieur. Doucement, j'ouvre les contrevents de ma chambre et là, je reste émerveillée... Devant mes yeux se dessinent des montagnes recouvertes d'un blanc immaculé, des sapins à profusion croulants sous la lourdeur de la neige, des petites maisons de pierre dont la fumée des cheminées s'envole au gré du vent et au loin, il y a cette étendue bleutée, le majestueux lac de Serre-Ponçon.

C'est splendide, mais mes yeux ont du mal à rester ouverts. Le soleil est puissant et les cristaux du manteau neigeux m'éblouissent. Dans le jardin en face de la maison s'amuse trois enfants. Deux garçons chahutant un gros chien et une petite fille qui fabrique sagement un bonhomme de neige. Celle-ci, enjouée par ma présence, me salue de la main. Je suis un peu surprise par son élan de sympathie, mais je m'empresse de lui répondre avec un large sourire.

Après avoir fait mon lit, je me faufile au salon pour ouvrir les volets de la porte-fenêtre. En les rabattant contre le mur, le chien des enfants m'entend et se dirige vers moi, en secouant énergiquement la queue. C'est un Saint-Bernard très âgé et qui ne ressemble à rien. Il a le poil rêche, la gueule de travers et le train arrière paralysé. Néanmoins, il paraît si gentil avec son air bonasse que je ne peux m'empêcher de lui prodiguer quelques caresses.

Les enfants le rappellent à l'ordre, mais celui-ci les ignore, préférant rester couché sur le dos, le ventre à l'air et la langue pendante. Apparemment, j'ai trouvé un nouvel ami au doux nom de "Châtaigne".

Châtaigne me lèche une dernière fois la main et repart en clopinant retrouver ses petits-mâîtres.

Tandis que je m'apprête à dégager la neige qui a enseveli ma pauvre voiture, je distingue un colis, posé sur le perron. C'est étrange, il n'était pas là hier soir, j'en suis certaine. Je suis déroutée, car aucun nom n'est inscrit sur l'emballage. Un peu trop curieuse, je décide de le dépaqueter. À l'intérieur, je découvre un sachet de café bio brésilien, des petites brioches dorées et un petit papier plié en quatre :

Mademoiselle catastrophe.

J'ai pensé te simplifier la tâche avec ce café prêt à l'emploi. J'espère que tu l'aimeras.

Les brioches sont faites maison.

Joyeux Noël. OZAN

Quelle belle attention, je suis touchée ! C'est dommage que je ne puisse le

remercier. Cet homme est vraiment imprévisible. Flûte, je me remets à penser à lui. Je le connais à peine depuis 24 heures et sa présence arrogante me manque déjà.

Je suis folle.

Comme je suis en forme et que le soleil rayonne toujours, je m'attèle au déneigement de ma voiture. La tâche sera longue, car elle est planquée sous un dôme de glace. Si je veux récupérer le reste de mes affaires, je n'ai guère le choix. Sous la tonnelle, j'avise une pelle en métal et je commence péniblement à retirer quelques blocs de neige.

— OUH ! Malheureuse, ne fais pas ça !

— Pardon ?

Une dame à l'accent italien et aux cheveux grisonnants s'approche de moi. Malgré son âge avancé, ses cheveux longs sont magnifiques. Elle ressemble à une Amérindienne.

— Bonjourno ! Vous êtes Léna ?

— Oui, bonjour.

— Je suis Catarina, votre voisine. Monsieur Delcroix m'a prévenue de votre arrivée. Attention, il ne faut pas utiliser une pelle, sinon vous allez rayer complètement votre voiture ! Prenez un balai. C'est plus efficace !

— Merci, madame, de vos conseils.

— J'espère que mes petits-enfants ne vous ont pas réveillée ?

— Non, du tout, dis-je en souriant. Ils ont l'air très gentils, le chien est à vous ?

— Châtaigne ? Oui et au village aussi... En fait, c'est le chien de tout le monde ici ! C'est une bonne bête, pas une once de méchanceté. S'il est un peu collant avec vous, n'hésitez pas à le renvoyer !

— Ne vous inquiétez pas, madame, j'aime beaucoup les animaux. Vous êtes italienne ?

— Eh oui. Mais cela fait 45 ans que j'ai quitté mon village de Toscane pour venir habiter ici avec mon Georges...

— Georges est votre mari ?

— Georges est plus qu'un mari, il est tout pour moi...

Je lui souris. Elle parle de son mari avec des étincelles dans les yeux. Je trouve cela merveilleux d'avoir autant d'admiration pour son compagnon après toutes ces années.

— Je vous l'aurais bien présenté, mais il est parti avec Ozan vers midi pour déblayer devant notre bergerie. Il n'y a pas de jour de repos pour les paysans, même le jour de Noël... Mon Georges n'est plus tout jeune, vous savez... Heureusement qu'il y a des jeunes au village avec des bras musclés !

Ozan... Il a dû déposer le colis en venant chercher Georges.

— Je vous laisse, petite demoiselle. Si vous voulez, vous pouvez venir boire le café dans la semaine. Ça me ferait très plaisir de papoter avec vous ! Une dame de Paris doit avoir de belles choses à raconter.

— Avec plaisir.

Elle part en me saluant. Je lui fais un signe de la main. Ozan me trotte encore dans la tête.

C'est dingue de bloquer sur quelqu'un comme ça. On dirait une midinette de 15 ans. Allez au boulot !

Après 10 minutes de déneigement intensif, je retrouve mon break. Je peux enfin prendre le reste de mes affaires.

Un agriculteur et son tracteur font des navettes dans le hameau. Ils évacuent le surplus de neige. Si tout va bien, la route sera de nouveau praticable et demain, je pourrai envisager de faire des courses.

Je suis partie dans une telle précipitation que je n'ai pas pensé à l'alimentaire. Dans mes placards, il reste quelques gâteaux secs, mais surtout les délicieuses brioches de mon ami.

Est-ce mon ami d'ailleurs ?

C'est la fin de l'après-midi et le soleil se cache derrière les montagnes. Le ciel d'un bleu givré change progressivement de couleur en devenant rose dragée puis rouge garance. C'est somptueux.

Le lac, sujet principal de cette carte postale, s'habille lui aussi d'un rouge orangé.

Toutes ces nuances m'enchantent et me donnent l'envie de peindre. Demain après-midi, je ressortirai mes pinceaux, c'est promis.

Soudainement, le fond de ma poche se met à vibrer, il serait peut-être temps que je consulte mes messages.

La plupart des SMS viennent de ma famille et de mes amis proches. Ils me souhaitent tous un joyeux Noël.

C'est adorable, mais il y a un couac, je n'aime pas cette tradition. Une vraie corvée de répondre avec les mêmes mots. Joyeux Noël par-ci et joyeux Noël par-là. Quand je pense que dans moins d'une semaine, il faudra refaire la même procédure avec la bonne année, je rage déjà. Par qui commencer ? Les premiers messages reçus ou je favorise ma famille ? De toute façon, quoi que je choisisse, cela restera une besogne administrative.

Sans émotion, j'enchaîne et j'envoie les textos avec la même bafouille. Cependant, je fais un effort pour celui de mon père et de Stéphane, les amours de ma vie. Hier, j'ai prévenu ces deux-là une heure avant mon départ en leur expliquant succinctement les raisons de mon éloignement. Sans explication supplémentaire, ils ont approuvé mon choix.

J'ai appelé aussi mes copains. Cependant, Déborah, ma meilleure amie n'est pas du même avis. Elle aurait préféré que je reste à Paris pour m'entraîner dans les boutiques, courir au parc Monceau, ou m'embrigader dans l'une de ses chasses nocturnes à la recherche de jeunes puceaux. Selon elle, c'est la meilleure thérapie pour oublier Paul, l'imposteur. Quant à Cyril, il m'a donné son feu vert sans problème et si j'avais été hésitante, je pense qu'il m'aurait mis un bon coup de pied aux fesses pour que je quitte la capitale ! Sacré Cyril.

Depuis quelques heures, je me sens moins triste. Je n'ai plus envie de pleurer, ce n'est déjà pas mal.

Je suis dans un monde brumeux où j'ai l'impression de flotter. Je ne souffre plus et mes émotions ont disparu. Je vagabonde à la recherche de mon moi profond. Je me demande si je suis totalement morte ou si je vais renaître de mes cendres, comme le Phénix. Paul ne me manque plus et je l'ai rayé définitivement de ma liste. Cet isolement loin de la région parisienne va me ressourcer. J'en suis persuadée. Sans plus attendre, je téléphone à monsieur Delcroix pour le remercier.

— Allô, Léna, c'est toi ? demande-t-il avec une petite voix caverneuse.

— Bonjour Joseph ! Je voulais vous souhaiter un joyeux Noël. (Encore un)

— Merci ma petite ! Tout va bien ? Tu es bien arrivée ? Je t'ai appelée hier soir, mais je ne suis pas arrivé à te joindre.

— Je suis désolée, il n'y avait pas de réseau.

— C'est la montagne, que veux-tu, rien n'est acquis là-haut. Sinon, la maison te plaît ? Tu es bien installée ?

— Oui, merci beaucoup. C'est un endroit magnifique.

— Tu sais, j'ai prévenu Catarina, la voisine, pour qu'elle ne s'inquiète pas de voir les volets ouverts.

— Merci à vous, j'ai fait sa connaissance cet après-midi, c'est une très gentille dame.

— Oui, elle est adorable, je suis sûr que vous allez bien vous entendre toutes les deux.

— Je n'en doute pas ! Ah, j'ai fait aussi la rencontre d'un homme qui s'appelle Ozan et il...

— OZAN ? Oh, ne me parle pas de ce rustre ! Je ne l'aime pas du tout, celui-là.

— Eh bien, il a été complaisant avec moi. Même si ces manières dépassent l'entendement.

— Écoute mes conseils, Léna. Ce garçon n'est pas de bonne fréquentation. Il est bagarreur et sanguin. Il a ses têtes et si tu ne lui reviens pas, il te le fait vite comprendre. Crois-moi, c'est un malotru primitif !

Je ne sais pas ce qui s'est passé entre les deux, mais ce qui est certain c'est que ce n'est pas de l'amour.

Joseph s'énerve au combiné. Ozan n'est pas le meilleur des sujets. Certes, le personnage qu'il me décrit n'est pas loin de la vérité, mais

je pense qu'il y a autre chose à découvrir derrière cette façade de mauvais garçon.

Je rassure Joseph :

— Ne vous inquiétez pas, Joseph, je ferai attention. Si vous voulez, je vous rappellerai dans la semaine.

— J'y compte bien ! Prends bien soin de toi, ma petite Léna. Bonne soirée.

— Bonne soirée, Joseph.

Un grognement suivi d'un gargouillis m'indiquent que mon ventre souffre d'un petit creux. Normal, j'ai sauté deux repas.

Affamée, je sors les brioches de leur emballage cartonné et me prépare un café brésilien.

Mes pensées s'évadent vers Edivaldo, le peintre brésilien et mon éleveur de chèvres. Dans mon ciboulot, il y a vraiment un fichu méli-mélo.

La nuit tombe sur le petit hameau de montagne. J'essaye de rallumer un feu. Je galère, mais ma persévérance est payante, une petite flamme finit par jaillir et embrase les morceaux de bois sec.

Je me sens bien et le silence m'apaise.

Après avoir englouti les délicieuses brioches et avalé d'une seule traite mon café, je referme les volets de ma maison et retourne sous mon édredon.

Le matin a fait son apparition sous un ciel gris. Le givre qui s'est formé sur ma fenêtre dessine délicatement des dentelles de glace.

Aucun de mes orteils n'ose sortir de la couette, il fait si froid dans la chambre.

Je profite de ces derniers moments de chaleur pour réfléchir à l'organisation de ma journée, mais Ozan me détourne de cette résolution. Cette nuit, l'éleveur de chèvres a encore fait partie de mes rêves. Nous étions amoureux et collés l'un à l'autre comme des bigorneaux.

Rien que d'y repenser et connaissant l'énergumène, je ris aux éclats.

Après avoir fait une toilette de chat et lapé mon bol de café sud-américain, je file dans la cour pour retirer les chaînes qui ankylosent ma voiture.

Je dois faire des courses à Embrun et je voudrais me libérer de cette corvée au plus vite. À présent, les routes sont sèches, mais les nuages qui s'amoncellent sur le "Grand Morgon" me préoccupent (nom d'une montagne gigantesque, découverte sur la carte IGN

du salon). Je ne suis pas une experte en météorologie, mais la neige revient... c'est certain.

Au supermarché, je flâne, affamée, entre les rayons du magasin. Tout me donne envie que ce soit ce simple brocoli, ces crêpes garnies ou ces quelques Chocobon.

Sans hésitation, j'emplis mon caddie d'essentiel et de saugrenu, mais au passage en caisse je sens sous les regards impatients des clients que j'ai un peu abusé.

De retour à la maison, après avoir rangé les boîtes de conserve dans le placard et les produits frais dans le réfrigérateur, je me sens prête.

Prête à peindre à nouveau.

Cependant, la lumière naturelle qui éclaire mon salon n'est pas des meilleures. Le temps à l'extérieur est maussade. Je pourrais allumer le néon, néanmoins les couleurs seraient faussées.

Déterminée, j'installe malgré tout mon chevalet près de la baie vitrée en y calant une toile de 60x60 centimètres.

Nerveuse et assise sur mon tabouret, je mordille le manche de mon pinceau.

J'essaye de retrouver l'inspiration en regardant le paysage, mais rien ne vient.
Tout est blanc à perte de vue. Bien loin, trop loin de mes jardins verdoyants
et exotiques qui ont fait ma renommée.
Mon esprit bloque.

Sans succès et découragée, j'abandonne une fois de plus...

Cinq jours ont passé et toujours aucun tableau.

Je doute de moi.

Monsieur Delcroix m'a téléphoné hier matin et je lui ai menti pour la première fois. Je suis honteuse de lui avoir annoncé que j'avais en préparation une toile de toute beauté.

En fait, ces quatre derniers jours, je les ai passés avec ma voisine.

Catarina est une agréable personne et sa compagnie m'est bénéfique. Elle me bichonne comme une petite fille et son cœur est aussi gros qu'une pastèque de concours. Tous les jours, je repars de chez elle avec des restes de plats italiens enfermés dans des boîtes hermétiques.

Grâce à elle, j'ai repris deux kilos.

Salsa pernicieuse

31 décembre

Georges et son épouse ont insisté pour que je vienne fêter la nouvelle année avec eux, au réveillon qu'organise la commune.

J'admets ne pas avoir envie d'y aller, si seulement il y avait Ozan...

Cependant, n'ayant pas de nouvelles de lui depuis Noël, je suppose qu'il s'en contrefiche.

Ce soir, je m'habille d'un pantalon noir et d'un haut décolleté en sequin. Je viens de dire adieu à mes escarpins à talons aiguilles pour dire bonjour à mes bottines fourrées. Eh oui, la neige s'est remise à tomber.

Mon look n'est pas terrible avec ces moon-boots aux pieds, mais c'est tout de même mieux que de les avoir gelés.

Le manteau neigeux installé un peu partout dans le hameau lui donne une atmosphère sibérienne. Les voitures garées le long de la route sont devenues de gros champignons blancs et les stalactites formées sous les gouttières ruissellent des perles qui clapotent à l'unisson.

Bras dessus, bras dessous, mes voisins et moi-même partons à pied en direction de la place du village.

Catarina est magnifique. Maquillée telle une poupée russe, elle soulève sa robe de cocktail jusqu'aux mollets, afin de ne pas la mouiller. Georges, quant à lui, vêtu d'un nœud papillon "Old School", s'évertue à soutenir sa dame dans cette démarche hasardeuse.

Au détour de l'école primaire, une vieille bâtisse clignotant comme un sapin de Noël nous invite à la rejoindre. Nous sommes arrivés à la salle des fêtes. À l'entrée, quelques badauds nous observent (euh, m'observent plutôt) avec leur cigarette au bec.

Les marches franchies, mes amis prennent le temps de laisser leurs manteaux au vestiaire, alors que moi, je garde mon blouson en remontant la fermeture éclair jusqu'au cou.

Mon décolleté est trop pigeonnant et je regrette mon choix vestimentaire.

Dès le seuil passé, je découvre une large pièce décorée de branches de sapin, de guirlandes lumineuses et d'étoiles en papier. Sur les murs sont accrochés des dessins d'enfants, joyeux et colorés. Les gamins sont heureux de vivre ici.

Beaucoup ont crayonné un chien avec trois couleurs et une gueule de guingois.

Je souris, c'est sûrement la mascotte du coin.

Intimidée par ces nouvelles têtes qui m'épiaient comme une étrangère, je talonne de près Catarina. Enjouée, celle-ci me prend par le bras et me présente à ses amis.

Entre deux conversations, je jette un coup d'œil sur la foule en espérant trouver Ozan, c'est peine perdue.

Après quelques présentations sommaires, nous nous dirigeons vers le buffet où plusieurs personnes font déjà la queue. Je suis en extase devant le travail accompli par les petites mains du hameau. Le banquet est gargantuesque. Il y a des tourtons, des ravioles et des tartes salées, je reconnais même une spécialité de Catarina, une tourte au caviar d'aubergines.

Il y a aussi de la charcuterie de pays, des desserts, des fruits, du fromage de vache et de chèvre.

Tiens, il y a une sorte de crottin de Chavignol avec un logo dont je reconnais le graphisme. C'est exactement le même qui était gravé sur le porte-clé d'Ozan.

Attisée par cette trouvaille, je scrute comme un sous-marin russe les moindres recoins. Quand finalement, je discerne près des vestiaires deux yeux verts qui m'observent.

C'est lui.

Vêtu d'un jean bleu foncé et d'une chemise blanche, dont les manches ont été retroussées, je le trouve à tomber. Avec sa barbe taillée et ses cheveux coiffés (sans être cachés sous cet horrible capuche) je ne peux alors que constater à quel point il est sexy.

Pour attirer son attention, je lui fais un grand signe de la main avec en prime mon plus beau sourire. Mais le mystérieux se détourne en continuant nonchalamment sa conversation avec un gars du pays.

Pardon. Pourquoi il me fait cela ? A-t-il honte de moi ?

Mon cœur déjà bien penaud se serre sous le poids de l'incompréhension.

Décue, je n'ai qu'une envie, fuir.

— Léna ? Come va ? (Ça va ?)

Mince...

— Je vais bien, Catarina, c'est juste que je suis pétrifiée. Il y a bien longtemps que je ne me suis pas confrontée à la foule, mens-je pour ne pas lui gâcher sa soirée.

— Allez, ne reste pas dans ton coin comme ça, viens avec moi, nous allons trinquer à notre amitié !

Je la regarde en canalisant mon envie de pleurer, pourtant, d'un signe de tête, j'accepte son invitation. D'ordinaire, j'aurais dit non parce que je ne bois pas, mais je me sens si vide après ce râteau basque.

Que faire ? Rester dans le déni en attendant que monsieur veuille bien m'accorder son attention ou dois-je prendre le taureau par les cornes en lui disant le fond de ma pensée ?

Non, ni l'un ni l'autre, je décide de me bourrer la gueule.

Accoudées au bar, Catarina m'offre un gobelet en plastique contenant une sorte de sangria. Elle n'est pas terrible, mais ça fera l'affaire. Mon verre sifflé, je profite de ma présence au comptoir pour goûter à d'autres mélanges. Les tord-boyaux locaux me brûlent en glissant dans la gorge, mais cet inconvénient disparaît vite au bout du cinquième verre.

Accompagnée de bouffées de chaleurs, ma vue se trouble. Une chance, je ne discerne plus l'autre goujat.

Tant mieux.

Assise sur une chaise en plastique, j'admire mes voisins dansant un rock endiablé. Je les trouve beaux, elle avec sa jolie robe violette et ses cheveux coiffés d'un chignon tressé, lui habillé de son costume gris.

Enivrée, j'enchaîne les boissons. Vin de noix, vin d'orange et Génépi. Je commence à aller mieux et j'oublie surtout le kéké aux yeux de chèvre. Les joues rouges et embrasées, je me débarrasse de mon blouson en le lançant par-dessus mon épaule.

Suis-je pompette ? Oui, je le suis. J'ai failli renverser mon dernier verre sur la femme du maire.

Rien à foutre.

Ma tête tourne mais ça m'est égal, elle se purge de ma tristesse pour mieux s'emplir de gaîté. Quant à mes pieds, ils gigotent sur le tempo de la musique. J'ai envie de danser.

Sur la piste en face de moi se mélangent tous les âges, des jeunes aux plus vieux, des danseurs confirmés aux danseurs en apprentissage.

Au moment où je les rejoins en titubant, le DJ change de musique. Énervée, je râle en faisant des gestes incompréhensifs. Les gens me lorgnent en rigolant et je deviens en quelque sorte l'attraction du réveillon.

Rien à foutre.

Tandis qu'un rythme exotique fait son apparition, je m'exclame haut et fort :

— J'adooooore la salsaaa ! Je sais super bien danser ce truc, eh !!! Regardez-moi !

Enfin... c'est ce que hurle mon égo, imbibé par 3 grammes d'alcool.

La bistouille qui me traverse les veines est à son taux maximal. Tout me semble possible et puéril. Décidée, je me fraie un chemin dans ce flot d'individus remuant dans tous les sens.

Mon corps s'enflamme et se déhanche sous les notes de la musique cubaine. Au milieu de la scène, je frétille comme une truite fraîchement sortie de l'eau. Plus de timidité, je suis à l'aise dans mon corps et tous les gens sont mes amis. Je ne peux plus m'arrêter, je veux tourner jusqu'au bout de la nuit.

Au moment où je m'apprête à ôter mon haut pailleté pour mieux danser (conseil prodigué par mon égo désorienté), des hommes s'approchent de moi. Deux gars de la trentaine ayant un look dégueulasse, mais je m'en moque parce qu'ils ont l'air sympatoche.

À bien les regarder, même si ma vue et mon jugement me font défaut, ils sont frères.

Le même nez busqué, les mêmes dents désordonnées et la même calvitie au sommet du crâne. Intrépide, je danse une fois avec l'un, une fois avec l'autre, en nous rapprochant dangereusement. Celui aux yeux bleus et à la chemise à carreaux est le plus entreprenant. Il me prend par la taille et fait souvent glisser ses grosses mains sur mes fesses que j'enlève systématiquement. À plusieurs reprises, il essaye de m'embrasser, mais son haleine nauséabonde, doux mélange de Gauloise brune sans filtre et de choux de Bruxelles, me fait revenir à la réalité. Je suis alcoolisée, certes, mais les odeurs me parviennent toujours au museau et je peux vous assurer que celles-là, elles sont toxiques.

Ça y est, ma tête tangué... j'ai envie de vomir.

Les deux loustics se frottent à moi de plus en plus en m'entourant redoutablement.

J'étouffe.

De justesse, j'arrive à m'extirper de ce traquenard masculin devenu malsain. En courant jusqu'aux WC, je bouscule deux jeunes filles. Pas le temps de m'excuser, le haut-le-cœur qui me surprend est trop perfide. Arrivée dans les toilettes, je me précipite dans l'un des box pour me soulager mais impossible. La tête dans la cuvette, je suis condamnée à une peine lourde. Subir les méfaits pernicieux de l'alcool, soutenue par cette garce de conscience, réapparue par enchantement.

Résignée, je décide d'aller prendre l'air. Tout en m'appuyant contre le mur, j'essaie de trouver la sortie, mais la seule chose que j'arrive à faire est de me perdre dans un couloir sans lumière.

— Alors poupée, tu nous abandonnes ?

Oh non...

— Ce n'est pas très cool de nous allumer comme tu l'as fait et de nous planter sur la piste comme deux vieux cons !

Merde, je suis stupide et en plus, je me suis fichue dans une salle affaire.
Heureusement, j'ai repris un peu mes esprits.

Réfléchis. Il faut que je me sorte de cette situation insalubre.

Sereinement, je me retourne en leur faisant face comme si de rien n'était.

— Je suis désolée, messieurs, mais il y a sûrement un malentendu. J'ai un peu trop bu mais en aucun cas, je...

— Arrête de causer, nénette. Nous, on veut juste notre petit bonus. Alors tu vas te montrer très gentille et tout se passera bien.

Je suis foutue, ils ne lâcheront pas le morceau.

De panique, j'essaye de m'enfuir, mais l'un deux me rattrape par le coude et me fait voltiger. Le plus maigre me relève et me bloque les bras par derrière pendant que l'autre me fait signe de ne pas crier avec son canif.

J'ai peur. Je pleure.

Au loin, la musique bat son plein et les gens continuent à danser, alors que moi je ne m'amuse plus.

Le type aux yeux clairs qui me fait face, défait sa braguette en descendant en même temps son pantalon et son caleçon. Son sexe en érection s'érige, menaçant, devant mes yeux.

— Maintenant tu sais ce qu'il te reste à faire, ma poupée ! Regarde comme elle se dresse toute gonflée et suintante, je suis sûr que tu vas apprécier son petit goût salé ! Et pendant que tu me suceras, mon frère s'occupera de ton joli petit cul. Pas de temps perdu, que du plaisir partagé !

Nerveux et excité, il se met à rire en gigotant sa queue comme une tige de roseau. Effrayée, j'essaye une dernière fois de me débattre mais le plus âgé me gifle violemment. Abasourdie et sonnée, je me retrouve à leur merci. Puis, une main herculéenne me tire vers l'arrière en me faisant trébucher sur le carrelage. Alors que je gis à même le sol, trois ombres entament une bagarre dans le noir. Des coups de poings et des coups de pieds fusent dans tous les sens. Des injures aussi.

Terrifiée, je me hisse dans un recoin pour me protéger. À l'abri de cette tourmente, je regarde, impuissante, ce spectacle désastreux.

Un des hommes au sol gémit. La bagarre continue entre les autres qui s'éloignent dans le couloir. Ils se cognent et ricochent contre les murs étroits. Alors que l'un d'eux s'enfuit par la porte de derrière en déblatérant des insultes, l'autre le suit de près à quatre pattes en pleurnichant comme un enfant.

— **Hoa bistatik, zer mentsa den, gaizo pitoa !** (Ce qui veut dire : dégage pauvre connard)

Mon sauveur leur répond dans un dialecte mélodieux.

Je reconnais cette voix, je reconnais cette allure... C'est Ozan !

Se penchant vers moi, il me dit tout bas :

— Ça va, toi ?

Je n'ai pas la force de répondre, je n'arrive pas à me relever, mes jambes ne répondent plus.

D'un geste tendre et réconfortant, il essuie les larmes qui coulent sur mes joues.

Il s'approche de moi, me soulève du sol et me prend dans ses bras. Je pousse un cri étouffé, une terrible douleur se diffuse dans ma jambe. Épuisée, j'accroche mes bras autour de son cou et je pose naturellement mon visage sur son épaule.

Mon nez callé contre sa chemise, je me laisse bercer par son odeur. Une odeur sensuelle, mélange d'herbes coupées, de pluies d'été et d'écorces d'orange.

Puis, tous les deux, nous sortons par la sortie de secours.

Dehors, la neige tombe lentement en recouvrant nos cheveux de gros flocons blancs.

J'ai froid et je tremble. Mon blouson est resté sur une chaise à côté du bar.

Ozan me plaque contre lui, en frottant mes avant-bras pour me réchauffer,

puis me dépose près de son 4x4.

— Ça va, tu peux tenir debout ?

Je lui fais signe que oui, en laissant ma jambe droite surélevée.

Sans plus attendre, il m'ouvre la portière pour que je puisse me glisser sur le fauteuil avant.

— Attends-moi ici. Je reviens.

Dans le rétroviseur, je le vois courir et rejoindre la salle des fêtes.

Je suis complètement gelée et l'envie de vomir me reprend.

D'un geste rapide, j'ouvre la portière de la voiture et vide mon estomac à même le sol.

Malencontreusement, Ozan débarque au même instant. Je suis tellement honteuse avec ma tête penchée vers le bas, que je n'ose pas le regarder. De plus, je dois avoir une mine misérable.

Délicatement, il écarte quelques mèches de mes cheveux et me propose un mouchoir en papier pour que je puisse m'essuyer.

Après avoir asséché le contour de mes lèvres, je me relève et me recale au creux du siège.

Ozan m'enveloppe de mon blouson, referme la porte et s'installe côté conducteur.

— Tu vas mieux ? demande-t-il en démarrant son véhicule.

— Oui, merci...

Il enclenche la première et roule prudemment à faible vitesse. La neige sur la route croustille sous le passage de ses roues cloutées.

Enfouie et recroquevillée sous ma doudoune, je le regarde conduire. Dans la pénombre, je devine son visage inquiet.

Par moments, il plisse les yeux et fronce les sourcils, puis une goutte de sang lui coule le long de l'arcade.

Mon dieu ! Il est blessé et c'est ma faute.

— J'ai dit à Catarina que tu te sentais mal et que je te ramenait. Rassure-toi, je n'ai pas parlé des deux connards.

Je lui suis reconnaissante de n'avoir rien dit à mes voisins, je ne voudrais pas qu'ils se fassent du mouron.

— Merci... Je suis désolée. Vous êtes blessé ?

Il sourit en s'essuyant le front.

— Non, ce sont des broutilles. J'en ai pris d'autres bien plus graves dans ma vie ! En revanche, les deux enfoirés, ils vont marcher de travers pendant un bon moment. Crois-moi !

— Vous les connaissez ?

— Ouais. Deux frères qui viennent des Orres. Ils écument les fêtes pour chercher la merde. Des croisés portes et fenêtres, comme on le dit ici.

— Croisés portes et fenêtres ?

— Oui des ratés, des moins-que-rien... Pour être poli.

— Ah ? Ok...

Par la vitre du véhicule, je ne reconnais pas la route qui mène chez moi.

— Vous allez où ?

— Chez moi.

Je suis étonnée, car il m'a redonné mon blouson avec mes clefs.

— Pourquoi ?

— Je ne souhaite pas que tu restes seule ce soir, après ce qui s'est passé. Mais si tu y vois une objection, je peux faire demi-tour.

J'opine du chef.

Dans le vide-poche de sa voiture, je remarque un paquet de chewing-gum à la menthe.

— Est-ce que je peux vous en prendre un ? demandé-je en lui désignant le sachet.

Ozan récupère le paquet et propose :

— Tiens, sers-toi.

— Merci.

J'ai la bouche pâteuse, cela me rend mal à l'aise. La fraîcheur de la menthe glaciale estompe le goût acide que j'ai dans la bouche. Mon chauffeur me regarde discrètement.

La route qui monte chez lui est très caillouteuse, malgré la neige qui la recouvre. Au bout de 10 minutes, nous arrivons devant une vieille bâtisse de pierre.

Ozan descend, fait le tour de sa voiture, ouvre ma portière en me proposant sa main pour m'aider.

— Merci, je peux marcher, je crois.

Je commence à descendre de mon siège, quand mon genou me tiraille violemment.

Je perds l'équilibre et me retrouve dans ses bras.

Celui-ci ne cherche pas à comprendre, il me soulève sans mon accord et me réfugie contre son torse.

— Je pense que tu vas avoir du mal à te passer de moi, mademoiselle Catastrophe, dit-il en riant.

Je ferme les yeux un instant...

Je suis dans un moment de béatitude, enjôlée par la chaleur de son corps.

Rien ne peut plus m'arriver maintenant, c'est une certitude.

Lovés l'un à l'autre, nous entrons dans la maison.

Dès l'interrupteur déclenché, je découvre, stupéfaite, une vaste pièce où se mélangent le salon, la cuisine et le coin bibliothèque.

Tout est bien rangé, propre, végétal et la lumière est douce et apaisante.

Le salon se compose d'un grand canapé d'angle. Il est de couleur chocolat et garni de petits coussins où est affalé un chat tigré qui nous épie du coin de l'œil.

Il y a une table basse en bois, encombrée de magazines sur la nature, la montagne et les animaux. Au-dessous se trouve un grand tapis, recouvrant le vieux parquet en chêne.

Dans l'angle de la pièce trônent une jolie cheminée et son insert.

Le coin cuisine est séparé du salon par un muret. Par-dessus celui-ci se trouvent des bougies parfumées et une plante, retombant en cascade jusqu'au plancher.

J'y vois aussi un ancien "piano de cuisine", vert émeraude, de toute merveille. Le réfrigérateur est plus récent avec son compartiment à glaçons et l'évier est en pierre, comme chez Joseph.

Une multitude de casseroles, cocottes et passoirs sont ordonnées dans un grand meuble ouvert.

En face est disposée une étagère remplie de bocaux de différentes tailles.

À travers, j'y discerne des plantes séchées au nom latin et au centre de la cuisine se trouve une table ronde recouverte d'une nappe en tissu à rayures rouges.

Le coin bibliothèque ajusté dans une petite alcôve en contrebas du salon est très bien pensé.

Placée devant une large fenêtre, j'imagine que la lecture d'un roman assis dans le fauteuil crapaud doit être fort agréable.

Cette maison est si riche de végétaux que j'ai l'impression que le temps s'est arrêté à la belle saison. Un avant-goût du printemps... J'en oublierais presque le froid qui s'éternise dehors.

L'ambiance y est si chaleureuse et féminine que je me demande soudainement si une femme vit ici.

Ozan me dépose délicatement sur le canapé en poussant le gros matou. En râlant, le félin se déplace péniblement de 4 centimètres.

— Désolé, Chatouille. Il y a une urgence.

— Chatouille ?

— Oui, j'étais bourré le jour où je l'ai ramené chez moi. J'ai beaucoup d'imagination dans cet état-là ! Comme toi, quand tu dances la Salsa...

Je souris, un peu honteuse.

Ozan place ma jambe sur un petit coussin, posé sur la table basse.

— Ton pantalon est trop serré pour le remonter jusqu'au genou. Il faudrait que tu l'enlèves pour que je puisse regarder ta jambe.

— Vous êtes docteur, aussi ? dis-je en souriant du coin des lèvres.

— Non, mais je peux te faire un cataplasme, au moins pour cette nuit et soulager ainsi ta douleur. Si demain cela ne s'arrange pas, je t'emmènerai aux urgences.

J'hésite un peu, mais le tiraillement dans mon genou est si tenace que je n'ai pas le choix. Cependant dois-je me dévêtir devant lui ? Gênée, je lui lance un regard de compassion.

— Ne t'inquiète pas, je vais à côté, le temps que tu te déshabilles.

Avant de partir, il attrape le plaid étendu sur le canapé et le dépose près de moi.

— Tu pourras te recouvrir avec ça.

— Merci.

Puis, il disparaît dans le couloir près de l'entrée.

Hâtivement, je me débarrasse de mes bottes de neige et déboutonne mon pantalon. Doucement, je le fais glisser le long de mes jambes, mais arrivé au niveau de mon genou, un élancement violent m'arrache un cri de douleur.

— Aïe !

— Ça va, Léna ?

— Oui, oui...

Le pantalon au sol, je recouvre mon anatomie avec le plaid en polaire. Je pensais avoir froid, car la cheminée n'est pas allumée, mais je m'aperçois qu'il y a près de la porte un poêle à granulés qui fonctionne très bien. Je comprends mieux maintenant la douceur des lieux.

— Je peux revenir ?

Celui-ci revient s'asseoir sur le rebord de la table. Examinant mon genou blessé, les traits de son visage se durcissent, je pense qu'il est anxieux pour moi. À vrai dire, mon genou a triplé de volume et une couleur noire bleutée l'envahit progressivement.

— J'ai bien peur que tu ne te sois fait un gros hématome.

— C'est grave ?

— Non, si tu te reposes et que tu ne sollicites pas cette jambe pendant quelques jours.

— Ah... déploré-je, un peu désespérée.

— En attendant, je vais te préparer un cataplasme à base de plantes et ensuite, je te ferai un bandage.

Mon infirmier alpin se lève et se dirige vers la cuisine. En passant devant une étagère, il récupère un bocal où sont enfermées de petits pétales jaunes, puis s'éclipse derrière le muret. Malheureusement, impossible de voir ce qu'il mijote.

J'essaye pourtant de me relever en m'aidant de mes bras, mais le sofa est si moelleux que mon postérieur s'y enfonce encore plus. Les seules choses qui me viennent aux oreilles sont un bruit d'eau, de casserole et le crépitement du gaz sortant du piano de cuisine.

Puis, subitement la tête de mon chaman réapparaît derrière le muret.

— Tu veux boire un café, un thé ou autre ?

— Je veux bien un thé, s'il vous plaît ?

— Ok, vos désirs sont des ordres ! dit-il avec un sourire ravageur.

Quelques instants plus tard, il rapplique avec un énorme plateau en bois qu'il dispose sur la table. Dessus, se trouvent une théière, deux

tasses, des sachets de thé "impérial alpage", une coupelle avec quelques morceaux de sucre roux, deux cuillères argentées, un bol contenant une mixture jaunâtre et une bande chirurgicale.

— Tout cela est pour moi ?

— Eh oui, chère demoiselle. En attendant que le thé n'infuse, je vais essayer de te rafistoler.

Ce terme m'amuse ...

Après s'être réinstallé en face de moi, il s'empare délicatement de ma cheville et la place entre ses cuisses. Je ne sais pas pourquoi, mais mon pied si près de lui me déboussole.

Dans ses mains, il récupère un peu de bouillie jaune qu'il dispose sur mon genou.

La mixture est gluante, mais cela ne me dérange pas.

— Je vais te masser avec cette pâte. Si c'est trop douloureux, dis-le-moi, ok ?

Je hoche la tête.

— C'est quoi cette plante ?

— De l'Arnica Montana.

— C'est vous qui l'avez ramassée ?

— Oui, c'est l'une de mes passions. Je suis captivé par les plantes médicinales. Si je peux me soigner avec la nature, j'en suis ravi. C'est la raison pour laquelle je la protège du mieux que je peux.

Cet homme est vraiment surprenant.

Tout en me massant délicatement du bout des doigts, il descend et remonte en tournoyant autour de mon genou. J'ai un peu mal, mais c'est supportable.

Voyant que le geste est toléré, il continue plus franchement avec la paume de la main.

Ozan est très concentré et je le regarde, ébahie. Magnifique. Son visage est parfait, tout est harmonieux et ses cheveux ont l'air si soyeux. À chaque caresse de ses mains, des frissons inattendus me parcourent le corps.

Ses doigts m'explorent un peu plus, hors du périmètre genou et m'effleurent lentement la cuisse. Je trouve ce massage thérapeutique plutôt sensuel. Mon être est envahi d'une sensation étrange. Mélange d'émotions par la douceur de ces prévenances et ce désir bestial de me perdre une nuit avec lui.

La chaleur qui s'empare de moi me donne le tournis. J'essaye de me calmer, mais j'ai envie de lui, j'ai envie de cet homme mystérieux. Là, maintenant.

Puis Ozan lève les yeux vers moi.

— Ça va ?

Flûte, je suis prise en flagrant délit de plaisir (telle une adolescente en surchauffe) et pour seule réponse, je ne trouve à lui dire que :

— J'ai un peu mal.

Oui, je sais où tu as mal, mais sûrement pas au genou, espèce de menteuse. Tu as surtout envie qu'il promène ardemment ses mains sur tout le reste de ton corps.

En pensant à cela, mon visage se transforme immédiatement en tomate cœur de bœuf.

D'un sourire taquin, il arrête son massage.

Je suis grillée...

Sans être destabilisé, mon infirmier enroule la bande chirurgicale délicatement autour de mon genou et redépose ma cheville sur le petit coussin.

— Merci beaucoup de prendre soin de moi.

— Cela me fait plaisir. Tu permets, je vais me laver les mains.

— Oui, pas de souci... Cela fait longtemps que vous habitez ici ?

— 10 ans. Léna, arrête de me vouvoyer, j'ai l'impression d'être un vieillard.

— Non, ce n'est pas pour cette raison, je ne vous tro... Je ne te trouve pas vieux, c'est juste que j'ai été bien élevée et...

— Donc moi, je suis malpoli ?

— NON ! Je ne voulais pas dire cela ! J'aime bien quand tu me tutoies et je...

Il se met à rire en passant la main dans ses cheveux.

— Bon, trêve de plaisanterie, je t'asticote. On goûte ce thé ?

— Oui, j'en meurs d'envie...

S'il savait de quoi j'ai surtout envie... Aïe... Tu te fais du mal, Léna. Reste concentrée sur l'instant présent et non sur tes fantasmes.

En me servant une tasse de thé, il s'assoit près de moi. Sa présence si proche me remue un peu.

— Du sucre ?

— Oui, une moitié, s'il te plaît.

Sur le canapé, le minet s'étire comme un lion, puis vient s'intercaler entre nous. Prudemment, je lui caresse le haut de la tête et le chat grognon se met à vibrer comme un téléphone.

— J'ai l'impression que Chatouille t'aime bien. C'est une chance, il est plutôt caractériel.

Je n'en doute pas une seconde, ne dit-on pas tel chat tel maître ?

— Je vais changer les draps de mon lit, tu pourras y dormir, annonce-t-il en avalant une dernière gorgée.

— Ne t'embête pas avec ça, je peux dormir sur le canapé.

— Hors de question, dit-il en se dirigeant vers la chambre.

Je crois qu'il n'est pas nécessaire de négocier avec lui, son ton déterminé met un point final à notre conversation.

— Je reviens, je n'en ai pas pour longtemps.

— Ok...OZAN ?

— Oui ? dit-il en se retournant, étonné.

— Merci de m'avoir protégée tout à l'heure, je ne sais pas ce que je serais devenue sans toi...

— Pas de souci.

— Et... euh... Est-ce que tu l'aurais fait pour n'importe qui ? Enfin... est-ce que tu aurais pris des risques pour sauver n'importe quelle personne ?

Mais pourquoi tu lui demandes ça ? Mais quelle tarte vraiment !

Tu crois qu'il est ton prince charmant ? Ton héros ? Ton Darcy ? (Personnage masculin, tiré du livre "Orgueil et préjugés" de Jane Austen)

– Oui... Mais je l'ai fait surtout pour toi, répond-il en refermant la porte de sa chambre.

Surtout pour moi ? Il vient de me dire SURTOUT-POUR-TOI. Dois-je comprendre que je ne lui suis pas indifférente ? Étonnamment, un truc étrange vient de se passer dans mon ventre, comme un froissement d'ailes de papillon.

En attendant que mon hôte ne refasse surface, je regarde scrupuleusement les moindres détails de son intérieur, comme cette guitare folk adossée au muret ou ce fer-à-cheval accroché au-dessus de la porte.

J'aime aussi cette odeur de braise qui volette dans les moindres recoins de la maison.

Depuis mon arrivée, la bibliothèque au fond de la pièce me fait de l'œil. J'ai une envie folle de farfouiller dans ses nombreux livres. Seulement, je suis prisonnière de ce canapé.

Sans me décourager, je m'aide de la table pour prendre appui, en forçant sur les muscles de mes bras. Avec détermination et stratégie, j'arrive à m'extirper des profondeurs du sofa. Comme je n'ai plus de pantalon sur les fesses, j'entoure et j'accroche le plaid autour de ma taille.

En marchant à cloche-pied, je parviens à atteindre les premières étagères.

Allez, plus que deux marches à descendre et ce sera bon.

Plantée devant sa belle collection de bouquins, je ne sais par où commencer. Je découvre des brochures sur la nature, la pêche et le jardinage. Des livres sur les plantes et leurs vertus guérissantes, d'autres sur des recettes de cuisine. Puis, je tombe nez à nez sur un livre parlant du pays basque. Ne connaissant pas la région, je le prends et le feuillette dans tous les sens, quand une photo s'envole et tombe sur le parquet.

Elle devait servir de marque-page.

En m'appuyant contre l'étagère, je me penche pour la récupérer. C'est un polaroid.

Une photo d'Ozan, mais sans barbe. Il doit avoir une vingtaine d'années et il est habillé avec un costume traditionnel basque et son fameux béret. Waouh ! Il est à craquer sur ce cliché. En le retournant, je repère une inscription au feutre noir : Aïnhoa 1995.

Soudainement, je décèle une présence derrière moi. Instinctivement, je glisse et coince la photo sous la dentelle de mon soutien-gorge et repositionne mon chemisier. Pourquoi ? Aucune idée.

— Tu n'es pas raisonnable, tu dois faire attention à ton genou, c'est sérieux, tu sais !

— Désolée, je suis d'une nature curieuse et j'adore les livres.

— La curiosité est un vilain défaut, jeune fille.

Oui, je sais. C'est la raison pour laquelle je me trimbale maintenant avec une photo de toi sous mon soutif.

— La chambre est prête, si tu veux t'y installer.

— Oui, j'accepte volontiers.

Ozan s'avance vers moi pour que je puisse prendre appui sur son bras.

— Mademoiselle...

— Monsieur...

Puis, il m'aide à remonter les deux marches qui séparent la bibliothèque du salon. Mon genou m'incommode et me ralentit. En s'approchant de mon visage, il me murmure à l'oreille.

— Je t'avais bien dit que tu aurais du mal à te passer de moi.

En lui mettant un petit coup de coude pour me rebiffer, je m'esclaffe de rire. En retour, il m'ébouriffe les cheveux.

Le chemin qui mène à la chambre me semble moins difficile avec l'aide de mon infirmier attitré.

Malheureusement, le nœud du plaid m'entourant le ventre se détache.

La polaire s'effondre en accordéon sur mes chaussettes, me laissant bêtement en culotte sous l'œillade de mon sauveur.

— Oups ! dis-je stupidement en essayant de récupérer mon pagne de fortune.

Mon infirmier attendri me vient une fois de plus en aide. Il ramasse la petite couverture et me la renoue délicatement autour de la taille. Son visage est si proche du mien que je pourrais compter chaque cil de ses yeux ou chaque petite ride aux commissures de ses lèvres.

— Ne rougis pas. Je n'ai presque rien vu, me rassure-t-il.

Sur ces mots, je bafouille sottement en devenant rouge Andrinople.

En ouvrant la grande porte de sa chambre, je découvre une jolie pièce éclairée par des lampes de chevet en tissu beige.

Le lit est large et recouvert d'une couette couleur prune, garnie d'une multitude de coussins verts et bleus.

La tête de lit est en fait une vieille porte de grange restaurée avec goût. L'un des murs est peint en "bleu nuit" et des rideaux en lin "marron glacé" sont accrochés à la fenêtre.

En face du lit se trouvent un poêle en fonte et un grand placard.

Ozan me lâche un instant le bras et prend le temps d'allumer le foyer. En clopinant, je m'approche de son bureau, car il y a un tableau suspendu juste au-dessus. C'est une toile sans prétention représentant une vallée et ses montagnes, mais l'atmosphère qui s'en dégage est reposante.

En bas à droite est griffonnée une signature en patte de mouche Etcheverry S.

— C'est très joli.

— C'est mon père qui l'a peint.

Je sursaute. Ozan se trouve juste derrière moi, à quelques centimètres de mon visage.

— Ah oui ? Il est très doué. Je ne crois pas te l'avoir dit, mais je suis peintre. C'est mon métier.

— Je sais.

— Ah oui ?

Bien-sûr, Catarina et Georges ont dû lui raconter.

— Je sais aussi pourquoi tu es ici.

— Tiens, c'est intéressant, je vois que les nouvelles circulent vite...

— Pourquoi, j'ai fait une gaffe ?

— Non, mais j'avais oublié que nous habitons dans un petit hameau, dis-je en souriant.

— Cela peut être un inconvénient, en effet, mademoiselle Catastrophe, avoue-t-il avec ironie.

Puis, brusquement, il fixe le cadran de sa montre et annonce :

— Fini 2019, il est minuit... Je n'ai pas le choix.

Le choix de quoi ?

Sans hésiter, il dépose ses lèvres sur les miennes. Son baiser m'effleure délicatement, laissant dans son sillage un effluve de thé alpin.

Je suis surprise, mais je ne résiste pas.

Mes yeux se ferment, mon cœur bat à la chamade, ma peau frissonne et je me laisse bercer par cet instant magique.

Cependant, au moment de lui rendre son baiser, Ozan s'écarte et prend mon visage entre ses mains.

— Bonne année.

Son sourire est envoûtant et hypnotique.

— Euh... Bonne année, réponds-je, déroutée.

Son regard à la fois tendre et fougueux me fait fondre.

Je plane complètement et je ne sais que lui dire. Jamais, je n'aurais imaginé que ce premier jour de l'an 2020 serait la fin et le début de tout.

2019 s'en va en emportant avec lui Paul et l'ancienne Léna.

— Bonne nuit, Léna, tu as besoin de dormir, dit-il en me sortant de mes rêveries.

Pardon ? Mais il s'en va ?

Ozan fait marche arrière, le sourire en coin et les yeux pleins de désir. Puis il passe la porte en me regardant une dernière fois.

Plantée comme un piquet, j'essaye de comprendre ce qui vient de se passer. Était-ce une approche délicate pour me dire "je prends une option sur ta personne, parce que je suis dingue de toi" ou était-ce juste une tradition basque qui consisterait à se souhaiter la bonne année en se roulant des pelles à tous vents ?

Personnellement, la première suggestion me conviendrait mieux, mais est-ce que je suis prête à me lancer dans une nouvelle histoire ? Quoi qu'il en soit, ce baiser imprévisible était vraiment chouette.

— Aïe !

C'est quoi ce truc qui me pique dans le chemisier ?

Ah oui, j'ai oublié la photo.

Doucement je la retire mais elle est abîmée, je l'ai un peu écornée sous mon balconnet.

Avant de me mettre au lit, j'approche le polaroid de la lampe de chevet. En l'examinant de plus près, je découvre un Ozan fier de lui, habillé d'un béret noir, d'un foulard rouge et d'une chemise blanche. Il est très élégant.

Derrière lui se trouvent d'autres hommes, vêtus eux aussi de costumes traditionnels.

Tous ont l'air heureux, avec les mains en l'air et les doigts levés en forme de V.

Ils devaient fêter une victoire ou une occasion particulière.

Un air de musique

J'ai eu du mal à m'endormir hier soir, je réfléchissais trop.

Sans compter ce rêve mouvementé.

Une histoire de Salsa, de gobelets de sangria tournant à cent à l'heure autour de ma tête. Une histoire incluant ce pauvre Ozan qui souhaitait m'embrasser, mais qui n'y arrivait pas à cause de ces fichus verres d'alcool qui lui bloquaient la route.

Un songe de plus à confier à mon psychanalyste.

Le feu dans le poêle s'est éteint au petit matin. Blottie sous cette couette douillette, je n'ai pas eu froid.

Il est 10h30 et je suis toujours allongée dans ces draps embaumant la fleur de coton.

Mon genou m'a tirillée cette nuit, j'espère que ça ira mieux aujourd'hui. Je n'ai pas envie de passer ma première journée de l'année aux urgences.

Tandis que je m'apitoie sur mon sort, une odeur de café me ravigote et me stimule.

Même si je dois ramper jusqu'à la cuisine, rien ne m'empêchera de prendre mon petit déjeuner. J'ai trop la fringale.

Mince, mon pantalon est resté dans le salon.

Et si j'empruntais une chemise de mon hôte ? Il est plus grand que moi, ça devrait pouvoir recouvrir mon postérieur sans problème.

En faisant coulisser les portes du placard, je dégote quelques vêtements rangés avec soin. Mon choix se porte sur une chemise en jeans de marque

inconnue, à laquelle je remonte les manches et attache les boutons.

Au moment où je m'apprête à baisser la poignée de la porte, je remarque une béquille taillée dans un bout de bois. Elle m'attendait, appuyée contre le mur. Encore une attention de mon sigisbée.

Cependant, je suis distraite par un air de guitare qui émane du salon.

Ce n'est ni la radio ni un CD, j'en suis certaine.

Mais il y a aussi ce chant anglais, interprété par un homme à la voix cassée et au timbre mélodieux. Curieuse et silencieuse, je m'approche de la source sonore en frôlant les murs.

Arrivée à la hauteur du rideau, j'écarte légèrement le voile et perçois Ozan en train de jouer de la guitare. Ses yeux sont clos et son visage éteint.

Il chante avec ses tripes et ses mots sont déchirants.

BOUM !

— Merde...

Flûte, ma béquille vient de tomber par terre.

— Léna ? demande-t-il, en s'arrêtant de jouer.

Gênée, je reprends mon bâton de pèlerin, passe la tête entre les deux rideaux et lui dis :

— Bonjour !

— Ça va ? s'informe-t-il en se penchant du canapé pour mieux me voir.

— Oui, très bien, merci !

— Je t'ai réveillée ?

— Non, du tout. C'est plutôt l'odeur de ton café ! avoué-je avec un large sourire. Tu joues vraiment très bien de la guitare et ta voix est magnifique.

— Ah merci, mais je suis novice, j'ai appris tout seul...

— Eh bien...Quoi qu'il en soit de ton niveau, pour moi, c'était un réel plaisir.

Ozan, embarrassé, baisse le regard.

— Tu es le compositeur de cette chanson ?

— Oh que non ! dit-il en riant. Je ne suis pas assez doué en écriture. C'est une chanson d'un artiste que j'aime beaucoup, "Lesson learned" de Ray Lamontagne.

— Elle est splendide. Dis-moi... Est-ce que tu parles anglais aussi bien que tu le chantes ? Parce que moi, je suis vraiment nulle en langues étran...

D'un bon, Ozan se relève.

— Bon, nous allons boire un café, ordonne-t-il en plaquant sa guitare contre le muret.

— Oui. Ok...

Pourquoi est-il aussi changeant et pourquoi ne répond-il jamais à mes questions ?

Je m'assois près de lui à la table de la cuisine. La porte vitrée du jardin me laisse entrevoir un paysage enneigé, brillant sous les rayons du soleil. Le beau temps est revenu une fois de plus.

Ozan me sert un café dans un bol en faïence blanc, décoré de petits liserés rouge et bleu.

Sur la nappe, il y a des petites brioches que je reconnais, du gâteau basque et de la confiture maison.

— Comment va ta jambe, ce matin ? demande-t-il en attaquant un morceau de brioche.

— Mieux, grâce à toi. Merci !

— Je t'enlèverai le bandage après le p'tit déj, on regardera ça ensemble.

— D'accord.

— Que veux-tu que nous fassions aujourd'hui ?

Ah ? Il veut passer la journée avec moi ? C'est une bonne nouvelle. Merde, j'ai zappé que j'étais invitée chez Catarina ce midi. Tiens, si je le taquinais un peu...

— Je ne sais pas ... On pourrait faire une rando en raquettes ?

Mon sauveur étonné écarquille les yeux.

— Pardon ?

— Enfin, je dis ça, mais si toi... tu es fatigué... dis-je en faisant une moue blasée.

En réponse à ma moquerie, je reçois un bout de brioche sur la tête.

— Très drôle ! répond-il en riant.

Avec ma jambe de traviole, il me serait difficile de faire plus de 2 mètres dans la neige.

— Ce que je te propose, c'est que nous restions tranquillo à la maison. Avec ton genou, ce sera plus prudent. Mais, avant je dois m'occuper de mes bêtes. J'ai une chèvre qui boite un peu...

Il faut que je lui demande si elle n'est pas allée faire la bringue avec toi, hier !

Je lui fais les gros yeux, comme si j'étais en colère. Bon fini les blagues, il faut que je lui dise pour Catarina.

— J'adorerais rester avec toi ce midi, mais je suis déjà invitée chez Catarina.

Son visage se ferme, il a l'air déçu.

— Mais je suis libre ce soir, si tu veux.

Les yeux brillants, le sourire lui revient.

— Super. Je te ramène chez toi et je reviens te chercher vers 18 heures ?

— Ok, ça marche.

— Je pourrai te montrer mon troupeau et un petit quelque chose que je garde en secret.

— Ah oui ? C'est quoi ?

Ozan se lève et murmure à mon oreille :

— Chut.... Secret.

Sentir sa bouche aussi près de moi me laisse toute chose. Le souvenir de son baiser me fait de nouveau frissonner.

— Tu veux que j'apporte quelque chose ? dis-je, encore un peu troublée.

— Non, c'est moi qui t'invite. Juste ta présence me suffira.

Puis, il se met à me scruter de la tête aux pieds d'un air suspicieux en fronçant les sourcils :

— Dis donc, tu portes ma chemise ?

— Euh... Disons que ce n'était pas très poli de déjeuner avec toi en culotte et que je...

— C'est bien dommage pour moi, coupe-t-il. Ce spectacle aurait égayé ma journée, renchérit-il avec un air coquin.

— Ok, alors à défaut d'égayer ta matinée, j'égayerai peut-être ta soirée en venant en string !

— Même pas chiche.

— C'est ce qu'on verra ! minaudé-je, un peu trop sûre de moi.

Après avoir vérifié l'état de mon genou (qui va beaucoup mieux, je vous rassure) je remets mon pantalon, mon chemisier, replanque une fois de plus la photo dans la poche de mon blouson et retourne chez moi, en compagnie de mon nouvel ami.

Garés devant la maison de monsieur Delcroix, nous distinguons Catarina, sortant de chez elle avec un air inquisiteur. Elle fronce les sourcils et pointe de son doigt ma béquille.

— Léna, que t'est-il arrivé ? Je me suis fait du souci.

Ah oui, c'est vrai, Catarina n'est pas au courant de l'épisode honteux de mademoiselle Pochetronne.

Ozan prend les devants pour m'épargner des explications houleuses.

— Ne t'inquiète pas, Catarina, elle a glissé en sortant de la salle des fêtes.

— Ouh... ma pauvre chérie !

— Tout va bien, Ozan s'est bien occupé de moi, dis-je en lui prenant la main.

— Hum, cela ne m'étonne pas ! répond-elle, en lui faisant un clin d'œil complice. Tu te joins à nous ce midi ?

— Merci Catarina, mais j'ai pris du retard avec les bêtes. Passe le bonjour à Georges en attendant.

— Bon... se résigne-t-elle, désappointée.

Je suis déçue aussi.

— Ce sera fait, il est parti voir son frère ce matin, mais je lui dirai.

— Ah... Catarina. Bonne année au fait !

— Oh oui, mon dieu, quelle sotte, j'ai failli oublier ! s'excuse-t-elle, honteuse, en nous embrassant sur la joue, comme si nous étions ses enfants. Bonne année à tous les deux et que le bonheur vous entoure de ses petits bras. À tout de suite, Léna !

— Bonne année, Catarina. Je vous rejoins !

Nous la regardons partir, toute guillerette.

Je me tourne vers Ozan, qui me fixe avec émotion. J'ai un nœud dans l'estomac. Je dois lui dire au revoir mais je n'y arrive pas.

Sa main s'approche de mon visage et me caresse tendrement les cheveux.

— Moi aussi, je n'ai pas envie de te laisser... chuchote-t-il.

Nous pensons à la même chose, mais lui a osé me le dire. Je suis émue. Il me dépose un baiser sur la joue et pose son front contre le mien. Mon cœur palpite, frémit. Son souffle caresse mon visage. Nous fermons les yeux. Nous sommes seuls au monde.

— À 18 heures... Léna.

Ozan s'éloigne, en marchant à l'envers pour ne pas me perdre du regard, puis remonte dans son 4x4...

J'entre dans la maison de Joseph en flottant sur un petit nuage. En passant par la cuisine, je récupère mon portable en charge depuis hier. Bien entendu, il y a encore une vingtaine de SMS me souhaitant la BONNE ANNÉE. Pff... Je désespère. Je n'ai pas envie d'y répondre, ça ne sert à rien cette tradition complètement tordue. Franchement, avons-nous une meilleure année après cette imposture de soi-disant meilleurs vœux ? Non, je ne crois pas...

Bon, je vais quand même appeler Deb. Elle doit être furieuse, cela fait une éternité que je n'ai pas discuté avec elle.

Déborah est ma meilleure amie, on se connaît depuis l'enfance. Elle était ma voisine de palier, lorsque nous habitions aux Invalides. Ensemble, nous avons fait les 400 coups, enfin surtout elle.

Cette jeune femme est mon opposée, elle est extravagante, délurée, fêtarde, libertine et autoritaire. Ce qui est certain, c'est qu'avec elle, on ne s'ennuie jamais. Elle a même fricoté avec Cyril, mon pote étoilé, pour vous dire que ses mœurs ne sont pas restrictives. Quoiqu'il en soit de son caractère dantesque, je l'aime.

Le numéro composé, j'attends sur mon smartphone, mais rien... Je tombe sur sa messagerie.

Vous êtes bien sur le répondeur de Déborah Garnier, n'étant pas disponible, veuillez laisser votre numéro de téléphone, je vous rappellerai... Ou pas !

C'est du Deb tout craché. Finalement, je lui laisse un message.

— Hello Deb ! Merci pour ton SMS, mais tu connais mes opinions sur le sujet épineux de la "bonne année" ! Cela dit, je déroge à ma règle et je te souhaite à mon tour une belle année 2020. Qu'elle commence aussi bien que la mienne ! Bisous Copinette !

Mince... Je n'aurais pas dû dire cela, ça va lui mettre la puce à l'oreille. Tant pis.

Sur ma lancée, je téléphone aussi à mon père, Stéphane, Cyril (injoignable), Guillaume, sans oublier monsieur Delcroix. Mon cher Joseph, il me manque... En parlant de lui, j'ai trouvé qu'il avait une petite voix sur son message vocal. J'espère qu'il n'est pas malade ? Mais lui non plus ne répond pas, il doit être avec ses amis d'Avignon. Je le rappellerai demain.

Après mettre débarrassée de mon blouson, je file au petit coin. Je n'ai pas osé y aller chez Ozan... Sans commentaire.

Je profite de ma présence dans la salle de bain pour prendre une douche. Ensuite, je glisse au fond de mon sac à main ma brosse à dent, du baume à lèvres et mon fond de teint, sans oublier ma nuisette et une petite culotte de rechange, au cas où, on ne sait jamais... Je m'habille simplement d'un jeans et d'un pull en laine à l'effigie de Mickey (un cadeau original de Deb) et j'attache mes cheveux en une queue de cheval. Je range par la suite le polaroid (que j'ai sournoisement volé) entre les pages de mon livre de chevet, un roman d'Irène Cao. Je l'aurais bien replacé dans la bibliothèque avant de quitter sa demeure, mais je n'en ai pas eu le temps.

En retournant dans le salon, j'aperçois mes tubes de peinture ainsi que ma toile lâchement abandonnée.

Neuf jours dans les Hautes-Alpes et aucune amélioration concernant mon blocage artistique. Je vis au présent et cela me convient. Ma rencontre avec Ozan me réjouit chaque seconde. Il est comme un rayon de soleil qui se frayerait un chemin dans mon cœur ténébreux.

Midi

Catarina m'attend avec impatience devant chez elle, les bras grands ouverts pour me faire un câlin. Ce n'est pas une mama italienne pour rien ! Je ne dirais pas qu'elle remplace ma maman, car aucune maman n'est remplaçable, mais son côté maternel m'apporte du réconfort, c'est pour cela que je l'apprécie.

Pour fêter dignement ce premier jour de l'an, ma voisine nous a préparé, comme à son habitude, un festin de roi. Comme Georges n'est toujours pas revenu de chez son frère, elle en profite pour me raconter quelques anecdotes sur le réveillon.

L'une d'elles retient mon attention. Celle de son voisin Michel qui aurait assisté à une scène incroyable.

Catarina sort de sa cuisine avec un plateau garni d'amuse-bouche et de moelleux.

En me donnant une petite serviette en papier, elle me raconte.

— Alors, comme je te le disais, Michel était parti fumer une cigarette devant la salle des fêtes lorsqu'il a vu sortir deux mecs, dont l'un "le cul à l'air". Tous les deux couraient comme des lièvres. C'est bizarre quand même cette histoire, tu ne trouves pas ?

— Qui sont ces gars ? dis-je, même si je connais déjà la réponse.

— Michel n'en est pas sûr, mais ce serait les deux garçons qui dansaient avec toi la salsa.

— Ah oui ? Étrange !

Bon, si on changeait de conversation...

— Je vous sers un verre de vin blanc ?

— Oui, avec plaisir, Léna, tu n'en prends pas, toi ?

Euh... Je n'ai pas trop envie de me re-pochetronner, j'ai un rendez-vous galant, avec un éleveur de chèvres trop mignon et je ne souhaite pas lui vomir dessus pour la seconde fois !

— Non, en fait j'ai un peu abusé hier soir, avoué-je, honteuse.

Catarina me regarde en me souriant.

— Oui, je l'avais un peu remarqué. Tu t'es mis à danser bizarrement à un moment, je t'avoue qu'avec Georges, on a bien rigolé ! Tu ne nous en veux pas ?

Je confirme de la tête en souriant.

Comment pourrais-je leur en vouloir ? J'étais tellement époncée que mes souvenirs restent vagues.

— Ozan t'a cherchée un bon moment, tu sais ? Il était furieux. Je lui ai demandé pourquoi il était en colère et la seule chose qu'il m'ait dite, c'est : je vais les fracasser tous les deux. Tu crois que c'est lui qui a fait fuir les deux gars à poil ?

— Je ne sais pas, Catarina. Je n'ai rien vu.

— Enfin... Je suis heureuse qu'Ozan t'ait retrouvée et qu'il ait pu s'occuper de toi. Je crois que celui-là, il a le béguin ! dit-elle en me faisant un œil rond.

Cette révélation embarrassante me fait avaler de travers mon toast de foie gras.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, on est juste amis...

— Oui, c'est ça... Tu sais, Léna, l'avantage lorsqu'on est vieille et que l'on a de l'expérience comme moi, c'est que l'on voit mieux les choses ! Et ce n'est pas une question de lunettes. Si tu vois ce que je veux dire ?

— Non, je vous assure...

— Ozan est un homme charmant. Il a parfois des difficultés à s'intégrer, mais il est honnête, travailleur et si beau garçon... Tu sais, on a appris à le connaître, ces dernières années.

— Je n'en doute pas, Catarina.

— J'ai bien vu comment il te dévorait des yeux tout à l'heure... renchérit-elle.

Cette confession me fait rougir comme une petite fille.

— Hey, j'entends Georges... GEORGES ! ON EST AU SALON ! dit-elle à voix haute.

Ouille mes oreilles...

Quelques chèvres

Le repas se passe à merveille.

Georges et Catarina me racontent leur rencontre en 1964, sur le domaine viticole "De Castello Di Ama" en Toscane. Elle était native du village et faisait les vendanges pour gagner quatre sous, alors que lui avait fait une halte pour déguster un verre de Chianti.

Une belle Italienne, issue d'une famille modeste et lui fêtant la fin de son service militaire, effectué en Allemagne quelques mois plus tôt.

En entreprenant ce voyage en scooter à travers l'Italie, Georges était bien loin d'imaginer qu'à son retour dans les Hautes-Alpes, il aurait accroché à sa taille une jeune fille aux cheveux ébène.

De leur union est né un garçon, qui leur a donné à son tour, trois petits-enfants.

Je les écoute en étant sous le charme de leur récit. Leur couple est la preuve vivante que l'amour n'a pas de frontière. Que chaque personne peut trouver chaussure à son pied, même si ces pieds doivent voyager hors des sentiers balisés.

Je suis songeuse en pensant à mon inconnu aux yeux verts.

Et si c'était lui, mon prince charmant, ma chaussure manquante ?

— Tu rêves, jeune fille ? demande Georges en me proposant une part de Pandoro. (Le Pandoro est un gâteau légèrement vanillé que l'on mange pendant les fêtes de Noël)

En douce, je regarde l'horloge du salon. Je suis heureuse d'être en leur compagnie, mais j'avoue que les aiguilles de la pendule n'avancent pas vite. Ça y est, il est 17h45.

Je remercie mes hôtes en les embrassant chaleureusement, puis sors de la maison avec ma béquille en noyer. Catarina me salue une dernière fois par la fenêtre, alors que je fais semblant de repartir chez moi.

Je ne veux pas ébruiter le fait que je retourne chez lui ce soir, mais j'aime surtout l'idée de ce rendez-vous secret.

18 heures.

La nuit vient de tomber et près du portail, un 4x4 me fait des appels de phares. Je le rejoins en boitant, comme Hector Barbossa dans le film "Pirates des Caraïbes". Je suis contente de voir sa frimousse derrière le volant. Celui-ci, tel un gentleman, descend de son véhicule pour m'ouvrir la porte avant.

— Je t'ai manqué ? demande-t-il timidement.

— Non, pas du tout, réponds-je avec malice.

— Tu mens... Ton nez s'est allongé.

— Même pas vrai !

Mon conducteur démarre son 4x4 en posant la main droite sur ma cuisse. Ce geste me surprend et m'émoustille. Pendant un instant, je croise l'iris de ses yeux dans le rétroviseur. Dans son regard, il y a tellement de choses à comprendre.

Et puis, il y a surtout cette chanson qui l'a rendu si triste et vulnérable ce matin. Peut-être devrais-je la réécouter pour en comprendre le véritable sens. Peut-être trouverais-je une réponse.

À la radio, passe "Les mots simples" de Vanessa Paradis, que nous écoutons en silence. Sans dire un mot, je décide de poser ma main sur la sienne et nos doigts s'entrelacent naturellement....

La voiture se gare devant la bergerie. Ozan m'embrasse délicatement la main, descend de son véhicule et m'aide à en faire autant.

— Veux-tu faire la connaissance de mes chèvres ?

— Oui ! Euh... Par contre est-ce qu'elles mordent ? demandé-je, un peu inquiète.

L'éleveur se met à rire en se passant une main dans les cheveux.

— Elles ne sont pas des fauves, mais comme tous les animaux, il y a des risques... Alors, ne laisse pas traîner tes doigts, prévient-il.

Ensemble, nous nous dirigeons vers la grange. Après avoir coulissé la grande porte en bois, une odeur puissante et aigre me saute aux narines. Il n'y a plus de doute, ses copines cabris vivent bien ici. Au début, c'est un peu écœurant, mais à la longue mélangée à l'odeur du foin, on s'y habitue.

— Voilà mon cheptel, montre-t-il fièrement.

Une vingtaine de chèvres nous regardent en s'agglutinant contre la barrière. Elles sont trop choupinettes avec leur barbichette. Il y a même des chevreaux, blottis contre le flanc de leur maman.

Prudente, je m'approche du parapet pour en caresser une. Une petite échevelée qui me lorgne avec ses grands yeux de biche. Je m'agenouille, tends la main entre les barreaux quand soudainement, quelque chose me pousse et me bouscule sans relâche.

En me retournant, je découvre une biquette hors de son enclos qui réclame...
Qui me réclame je ne sais quoi d'ailleurs.

— Je te présente Espelette.

Intriguée par son comportement, je m'autorise tout de même à lui caresser le
dessus de la tête.

— Bonjour Espelette ! Pourquoi n'es-tu pas dans l'enclos avec tes copines ?

Oui... Je parle à une chèvre... Et alors ?

— Espelette n'est pas une chèvre comme les autres. Elle se considère comme
un animal de compagnie. C'est une rebelle avec un grand cœur... Tout comme
moi.

Cette dernière phrase m'attendrit, mais gêné, il la regrette déjà.
D'un geste virevoltant, il me montre la couche d'Espelette.

— Elle dort ici avec Eneko.

— Eneko, un bouc ?

— Non, mon berger australien. Attends, je l'appelle, il ne doit pas être loin.
ENEKO !

Après quelques secondes, une tornade déboule sous la forme d'un chien au pelage tricolore. Il est magnifique, mais le plus extraordinaire, ce sont ses yeux bleus.

— Mon dieu... Il est splendide.

Son maître se positionne à son niveau et le caresse énergiquement.

— Il a six ans, c'est un excellent chien de garde, mais je vais te présenter quelqu'un d'autre, tu me promets de ne pas avoir peur ?

— Peur ?

— Viens avec moi.

Ozan me tend sa main que je saisis.

Nous traversons la bergerie, suivis par les curieuses biquettes. Puis, nous nous rendons dans une pièce adjacente où est installée une niche faite de palettes. Il y fait sombre, mais j'aperçois malgré tout une écuelle d'eau et une vieille couverture.

Je suis interrogative.

— Attends... dit-il tout bas.

— Karamelou ? Viens mon beau... Viens.

Des bruits parviennent de la niche. Un animal au long museau en sort et s'étire en bâillant.

Mon dieu !

— C'est un renard ? demandé-je, émerveillée.

— Oui, il s'appelle Karamelou. Petit, je l'ai sauvé d'une mort certaine. Sa mère avait été percutée par une bagnole et lui je l'ai retrouvé au milieu de la route, allongé auprès d'elle.

— Oh... Le pauvre petit.

Je m'agenouille pour essayer de le toucher, mais celui-ci, craintif, se faufile entre les jambes de son maître.

— Il ne te connaît pas, c'est normal... Laisse-le venir à toi.

L'éleveur attrape calmement le renard et le caresse avec tendresse. L'animal rassuré se frotte à lui, en glapissant.

Je suis époustouflée. Un renard qui se comporte comme un chien domestique, c'est dingue. Je suis en admiration, il est si magnifique avec son pelage roux et sa queue en panache.

— Donne-moi ta menotte, demande Ozan en esquissant un sourire.

Avec clémence, Ozan pose ma main sur le dos de Karamelou qui me renifle sans se sauver. Puis, guide mes doigts le long de sa colonne vertébrale.

L'animal enjoué par cette attention, tournoie et sautille dans tous les sens. Surprise, j'éclate bêtement de rire.

— C'est mon secret, révèle-t-il doucement en mettant son index devant la

bouche.

— Karamelou est ton secret ?

— Oui... C'est strictement interdit d'avoir un renard apprivoisé chez soi.

— Mais... Il reste toujours enfermé ici ?

— Non ! rit-il. Non, heureusement, sinon il deviendrait fou ! Tu vois là-bas ? dit-il en me désignant une lézarde dans le mur de la bergerie.

— Eh bien, il passe et repasse par là quand bon lui semble. Il est libre et la liberté est une chose importante, avoue-t-il en me lâchant délicatement la main.

Le renard, apaisé, bombe le dos et s'amuse sous ma paume. Il est heureux et moi, je le suis aussi.

Ozan, attendri par notre complicité nouvelle, m'embrasse sobrement sur le front. Son visage est proche du mien et ses yeux magnifiques m'observent.

J'ai très envie de l'embrasser...

Au moment de me lever, je ressens une violente pointe dans le genou qui me déséquilibre. Mais, je suis rattrapée de justesse par deux poignes puissantes.

— Tu n'es pas bien rafistolée, apparemment.

Sans détour, il me soulève et me porte à nouveau dans ses bras. Finalement, je trouve cela plutôt agréable de me faire choyer.

— Tu as raison, je ne peux pas me passer de toi, dis-je en resserrant mes bras, autour de son cou.

Son sourire et sa mimique enfantine me font craquer.

Le message est bien reçu, enfin, je crois...

La porte de la maison franchie, Ozan me dépose sur le canapé.

Chatouille, vexé d'avoir perdu le monopole du sofa, saute sur le tapis et se dirige en miaulant vers la sortie. L'éleveur lui ouvre la porte en

lui tapotant le derrière.

— C'est le pacha de la maison, celui-là !

— C'est ma faute, j'ai investi son territoire.

— Non. Le canapé est à moi et lui n'est qu'un locataire acariâtre ! dit-il en se débarrassant de son blouson de travail.

— Je vais prendre une douche. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Pas de souci.

Le temps qu'Ozan ne revienne, je m'empare d'un livre sur les renards posé sur la table du salon.

Je suis encore abasourdi par cette rencontre. Avoir eu la chance de caresser un animal sauvage est féérique.

— Je n'ai pas été trop long ? interroge-t-il, les cheveux encore humides.

— Non, ne t'inquiète pas, dis-je en reposant le bouquin.

Tout souriant, sentant la bergamote et la menthe poivrée, il s'en retourne dans la cuisine pour y trafiquer ses casseroles.

— Je peux t'aider ?

— Non, c'est presque prêt, annonce-t-il en passant la tête par-dessus le muret.

— Tu as fait la cuisine ?

— Si je t'invite, chère Demoiselle, ce n'est pas pour t'ouvrir une boîte de raviolis... avoue-t-il, taquin.

— En tous les cas, cela sent merveilleusement bon.

En effet, une odeur de cuisine à faire damner un saint me met déjà l'eau à la bouche.

Pourtant, j'ai bien mangé ce midi, chez Catarina. C'est drôle, l'appétit m'est revenu depuis quelques jours. C'est une note positive.

— Je t'ai préparé un Axoa de veau. Un plat typique de chez moi.

— Eh bien, je sens que je vais me régaler ! dis-je en me frottant le ventre.

— Sans me vanter, je pense que je suis un excellent cuisinier. Personne n'est encore décédé après avoir goûté mes plats !

— Merci pour la précision !

De ma place sur le canapé, je le vois s'affairer dans les moindres recoins de sa cuisine. Il a l'air heureux, je crois même qu'il prend du plaisir à me chouchouter.

Depuis mon arrivée, cet homme a tellement fait de choses pour moi.

Mais moi, que pourrais-je faire pour lui ?

À ce moment-là, je me rends compte qu'Ozan ne connaît rien de ma vie.

Il sait que je suis une peintre, mais se doute-t-il que je suis célèbre ? Imagine-t-il mes soirées mondaines ? Suppose-t-il que j'ai voyagé dans l'Europe entière ? Devine-t-il que je n'ai pas de problèmes d'argent ?

Et pourtant, toutes ces choses ne m'ont jamais rendue heureuse, comme je le suis aujourd'hui.

Comme je le suis ce soir.

Je suis là, dans un modeste chalet, entourée d'animaux sympathiques, dégustant de la cuisine basque avec le plus bel homme mystérieux des Hautes-Alpes.

Des choses simples, mais tellement essentielles.

Oui, aller à l'essentiel et écouter mon cœur.

Et que me dit-il lorsque je pense à Ozan ?

Il me dit que j'ai beaucoup de chance et que je dois me laisser submerger par cette émotion nouvelle.

J'aide Ozan à mettre le couvert.

Sur la table, se trouvent déjà du fromage de chèvre, du pain aux céréales, une cruche d'eau et une bouteille de vin rouge. Après m'avoir installée, mon hôte apporte une cocotte en fonte, d'où s'échappe une merveilleuse odeur de plat mijoté, puis s'assoit en face de moi.

Mais... il porte la chemise en jeans que je lui ai empruntée ce matin ?

C'est étonnant ? Mais cela me fait plaisir.

Imagine un instant, qu'il s'imbibe de mon odeur et que grâce à cela, il devienne raide dingue de moi... Yeah ! Il va craquer avant la fin du repas !

— Je peux savoir ce qui te fait sourire ?

Mince... Encore grillée.

— Je pensais à Espelette !

Menteuse...

Il sourit sans être dupe, puis soulève le couvercle de sa cocotte, prend une louche de viande et de pommes de terre et la dépose dans mon assiette.

Après s'être servi, il me propose un peu de vin. Je ne lui dis pas non...

Le plat est succulent et je ne taris pas d'éloge sur mon cuisinier alpin.

En le regardant saucer son assiette avec délice, je le questionne :

— Pourquoi as-tu quitté le pays basque ?

Mais, comme à son habitude, il ne répond pas à ma question.

— Comment s'appelle le mec qui t'a plaquée ?

Hein ? Euh...

— Paul, pourquoi ?

— Pour le remercier.

— Le remercier ? dis-je, hébétée.

— Sans lui, tu ne serais pas là avec moi ce soir.

— C'est très gentil de me dire cela. Je suis touchée...

Ozan pose ses prunelles sur moi.

— Je peux en savoir plus ?

J'hésite, puis...

— Oui. Que veux-tu savoir ?

— Tout.

— Tout... serait, trop long. En résumé, c'est l'histoire d'une pauvre cruche, vivant au pays des Bisounours et qui un jour se réveille d'un beau rêve, en se prenant la vérité en pleine face.

Ozan me regarde, interrogé.

— Ce qui veut dire ?

— Cela veut dire que j'ai perdu 14 ans de ma vie avec un salaud.

Fronçant les sourcils, il me ressert un verre de vin que j'ingurgite d'une traite.

Je suis escagassée et j'ai la gorge nouée. Reparler de Paul me crispe.

—Tu veux que l'on change de sujet ?

— Non, cela me fait du bien d'en discuter. Tu sais, le plus dur dans toute cette histoire, ce n'est pas que Paul m'ait trompée... Je m'en veux, parce que je n'ai rien vu venir... Avec lui, ma route était ficelée, on devait se marier, on avait des projets plein nos têtes, nos carrières étaient à leur point culminant et nous n'avions aucun souci d'argent, puis est arrivée la belle, la jeune et merveilleuse Alexandra.

— Qui est Alexandra ?

— Sa maîtresse ! lâché-je sèchement, alors qu'une larme coule le long de ma joue.

Pour me reconforter, il pose sa main sur la mienne.

— Depuis cette rupture, je n'arrive plus à peindre... J'ai une exposition en juin et je ne sais pas comment l'honorer. Monsieur Delcroix, que tu connais, m'a proposé de séjourner chez lui le temps de me remettre les idées au clair. Mais, cela fait plus de dix jours que j'ai emménagé chez lui et je n'ai toujours pas d'inspiration... Je crois que Paul a emporté aussi mon cœur dans cette séparation et sans mon cœur, je ne peux pas peindre.

— Tu te souviens quand je t'ai dit "À tous problèmes, des solutions" ?

J'acquiesce.

— Alors ne t'inquiète pas, je vais m'occuper de toi, Léna... Viens !

Me prenant la main, il m'aide à me relever de la chaise et me guide au salon.

— Attends-moi ici !

Plantée au milieu de la pièce, je l'observe.

Celui-ci ouvre une vieille armoire où se trouvent cachés une chaîne HI-FI, des DVD de films récents, des classeurs alignés et une pile de CD. Tout naturellement, il en choisit un qu'il insère dans le lecteur.

Une douce musique de style country s'imisce dans notre intimité.

Après avoir éteint la lumière du plafond et allumé les bougies posées sur le muret, Ozan s'approche de moi en me tendant la main.

— Viens !

Lentement et en boitillant, je m'approche de lui à mon tour.

Avec légèreté, il m'entraîne dans une danse langoureuse.

— Je ne sais pas danser... dis-je, confuse.

— Je sais... J'ai déjà vu tes piètres prouesses, se moque-t-il en souriant. Mais là, c'est un slow... Laisse-toi aller.

Sous les notes de la mélodie, il me fait onduler.

— J'aime bien cette chanson.

— C'est "A falling through" de Ray LaMontagne.

Encore ce chanteur. Il faut absolument que je surfe sur le Net pour découvrir cet artiste.

Serrée contre sa poitrine, je nous laisse tournoyer avec grâce.

Spontanément, je pose ma joue contre son épaule d'où s'échappe un parfum étourdissant.

— Si ton genou te fait mal, dis-le-moi.

Je ne réponds pas, je suis bien contre lui.

La chaleur de ses bras m'enveloppe et le battement de son cœur me console.

— Léna. Ce que tu as perdu est juste la confiance en toi, murmure-t-il à l'oreille. Ce Paul t'a sous-estimée, tu es une personne formidable.

Ces mots me font du bien.

— Et ton cœur n'est pas vide, je peux te l'assurer. Il s'est juste mis à l'écart pour se protéger. Les désillusions et les mensonges sont si dévastateurs.

Blottie contre lui, je l'écoute. Sa voix est douce et sa barbe soyeuse me caresse le lobe de l'oreille. C'est déroutant.

— Ton cœur, je l'entends, Léna... Il cogne vite et fort. Si seulement, il pouvait battre pour moi...

Cette dernière phrase me fait rougir. Dieu soit loué, nous sommes dans la pénombre.

Cependant, Ozan s'arrête brusquement de danser.

Mon visage se tourne vers lui et nous nous regardons... troublés.

Puis délicatement, il pose ses lèvres sur les miennes.

Mes yeux se ferment...

Sa bouche aux multiples saveurs m'invite à la dérive et m'éloigne de mes peurs.

Ce baiser intense au goût d'aventure bouscule et chahute mes émotions sibyllines.

Ma vie prend une autre dimension ; plaquée contre ses muscles tendus, je finis par me perdre.

M'embrassant encore et encore, ces baisers migrants m'attisent et m'enivrent. Telles celles d'un explorateur, ses mains glissent sous mon chandail et se posent délicatement sur ma poitrine.

Sous ses caresses divines, mes mamelons, jusqu'alors si fragiles, se dressent et se raffermissent.

Mon corps devient gourmand, impatient et ma respiration s'accélère.

Tous mes sens sont en éveil, même ceux que j'avais occultés.

Sous le charme et l'érotisme de notre ferveur, Ozan est devenu un animal sauvage.

À travers cette étreinte, je perçois son envie irrésistible de possession.

Il n'y peut rien, c'est atavique et ancestral...

Une bosse se forme dans son pantalon, la tension sexuelle est trop puissante.

Féline et ensorceleuse, je me frotte à lui en gémissant.

D'un geste attentionné, il enlève mon pull, puis dégrafe les attaches de mon soutien-gorge.

Libérés de leur prison de dentelle, mes seins s'exhibent avec ivresse, tandis qu'Ozan me regarde avec convoitise.

Je suis un peu gênée, mais le désir que j'éprouve pour lui est si brûlant que tout m'est bien égal à présent.

Empressé et affectueux, il parcourt leur galbe, puis s'incline devant eux.

Son souffle chaud et la douceur de ses lèvres me stimulent. Le bout de sa langue qui gravite et aspire la pointe de mes seins me chavire et me fait tourner la tête.

Ozan est un joueur et je suis devenue son jouet.

La chaleur entre nous est torride, mes joues s'empourprent et mon corps s'enflamme.

Ses lèvres se détachent de mon sein, il se redresse en me disant.

— J'ai envie de toi, Léna, tu me rends fou... J'ai envie de sentir ta peau contre la mienne, avoue-t-il, déterminé.

— Je le veux aussi... confessé-je sans détour.

Ensorcelé par ma déclaration, Ozan reprend brutalement le contrôle de ma bouche.

Instinctive et passionnée, je déplace ma main de son bas-ventre à son entrejambe.

Mon audace est sans limite et mes caresses sont devenues sensuelles et addictives.

— Attends... dit-il subitement.

Avec résolution, Ozan me soulève du sol et m'emporte avec lui jusqu'à la chambre. Après m'avoir déposée sur son lit, il retire sa chemise, son pantalon et son boxer.

Émerveillée, je découvre pour la première fois son corps robuste et musclé.

Son sexe est tendu, son visage en sueur et ses yeux brillants.

Doucement, il s'allonge sur moi en me maintenant les bras au-dessus de la tête, son torse bouillant et sa désinvolture me déclenchent un long frisson.

— Je ne devrais pas te faire l'amour, mais je suis tellement accro...

Ozan déboutonne mon pantalon, le fait glisser le long de mes jambes, puis se fraie un chemin entre mes cuisses.

Son sexe viril se cale sur ma culotte mouillée.

— Je suis fou de toi, Léna...

Pour seule réponse, j'écarte les jambes et lève mon bassin, pour mieux le sentir près de moi.

Sans plus attendre, son sexe effleure ma toison.

Dur et véloce, il se fraie un passage en écartant le tissu de ma petite culotte. Je suis en extase sous les frictions de son gland ardent.

Cependant, il se retire en me déstabilisant un instant.

De ses mains expertes, il ôte ma culotte en la jetant au sol. En attente de son retour, je reste les jambes entrouvertes, surexcitée.

Comme un prédateur, mon inconnu aux yeux verts me dévisage. Après quelques secondes de réflexion, il niche son visage entre mes cuisses.

Sa barbe soyeuse me chatouille et son souffle tiède me galvanise.

Puis, sa bouche se fait plus entreprenante en se dirigeant vers mon intimité intimidée...

Que veut-il faire ? Je n'ai jamais laissé Paul me...

Inhibée, je place mes mains sur mon pubis, mais Ozan me les retire délicatement.

— Non, Ozan... Je ne suis pas prête pour cela.

— Laisse-moi faire, s'il te plaît... J'ai envie de goûter chaque centimètre de ton corps.

— Non... Non... Non, Ozan... imploré-je en gémissant déjà de plaisir.

Lentement, ses lèvres embrassent cette zone interdite en soufflant sur ma fleur, comme une brise d'été.

C'est envoûtant.

Ivre de sensations, je m'é gare en effaçant mes tabous un à un.

Puis, sa langue espiègle s'immisce un peu plus loin, en enfreignant mes propres lois. Cette sensation est à la fois divine et pernicieuse.

Je n'ai jamais connu ça auparavant, je suis en extase.

Mon corps se cambre... J'en veux plus, mais pas comme cela...

— Arrête, s'il te plaît !

Ozan s'exécute et se blottit tout contre moi.

Sa bouche frivole revient s'amuser avec mes seins, alors que son sexe gorgé de plaisir se caresse entre mes cuisses.

— Viens, s'il te plaît, l'adjuré-je.

Je suis au bord du gouffre. Celui-là même qui me fera chuter dans les profondeurs du plaisir.

Mon corps est électrique, mais je ne veux pas céder à la facilité.

Je veux m'abandonner et fondre dans ses bras.

Après avoir déposé un baiser sur mon nez, il me dit :

— Je reviens.

Tout en se penchant au bord du lit, il s'empare d'un préservatif au fond d'un tiroir.

Silencieuse, je l'observe dans la pénombre.

Malheureusement, Paul vient s'implanter dans mon esprit.

Je sais que ce n'est ni le lieu, ni le moment mais il est bien là... s'imposant comme une référence ou une comparaison.

Mes ébats avec lui étaient si différents.

Paul était un mâle dominant. Il aimait prendre les choses en main, laissant peu de place à mon imagination.

Mais c'était surtout un fétichiste... Un fétichiste des pieds.

Il aimait les regarder, les caresser et les lécher.

Cela peut paraître insolite et surprenant, mais avec le temps, je m'y étais habituée.

Il les adulait tant qu'il m'interdisait de les dévoiler en public.

Impossible pour moi d'être pieds nus ou en sandales en plein été, sinon c'était la crise de jalousie assurée.

Ce soir, c'est étrange. Je fais l'amour avec un homme qui se fiche complètement de ma voûte plantaire et de mes orteils.

Un homme qui me regarde autrement.

Ozan s'approche de mon visage, passe les doigts dans ma chevelure et m'embrasse ardemment.

Séduite, je glisse les mains sur la rondeur de ses fesses et l'invite à me rejoindre.

Son pénis, toujours aussi fougueux, me pénètre lentement en me comblant de bonheur.

Je pousse un cri... un cri de joie.

C'est après la profanation de mon jardin secret qu'Ozan accélère la cadence en devenant plus actif et audacieux. J'entoure son cou de mes bras et me laisse onduler par la secousse de ses reins.

Nos bouches se cherchent, nos lèvres se mordent et nos deux corps s'épousent élégamment.

Ne résistant plus, je me laisse submerger par cette vague aussi puissante qu'un tsunami. Celle-ci me traverse de part en part, semant sur son passage des spasmes émancipés.

Dans une dernière saccade, Ozan s'agrippe à mes hanches et se délivre à son tour, en s'effondrant sur moi.

Son visage repose sur ma poitrine et j'effleure sensuellement ses cheveux ébouriffés.

Le tambourinement de nos deux cœurs s'est ralenti, laissant place à une plénitude indescriptible.

— Léna... Je voulais te dire...

— Oui ?

Mais il referme les paupières et s'endort comme un enfant.

Une belle journée

J'ai chaud... trop chaud.

Son corps dénudé est blotti contre mon dos, la douceur de sa barbe me frôle la nuque.

L'un de ses bras, posé sur mon ventre, danse au rythme de ma respiration. Cette sensation est magique et je suis heureuse de la tournure des événements.

Il y a encore deux semaines, j'étais une femme salie, alors qu'aujourd'hui je me sens de nouveau désirable.

J'aimerais traîner un peu au lit, mais une envie urgente m'oblige à me lever. Doucement, je déplace son poignet. Il grogne un peu, mais ne se réveille pas. La chambre, baignée par la lumière du couloir, me permet de l'admirer. Il dort à poings fermés et son visage est détendu. Je suis heureuse qu'il soit moins tourmenté.

Soigneusement, je tire la couette en le recouvrant jusqu'aux épaules, puis récupère ma culotte et mon jean qui jonchent le parquet. Discrètement je sors en prenant soin de refermer la porte. Dans le salon, la musique est toujours présente.

Le CD a dû tourner en boucle toute la nuit.

En tapinois, je me faufile dans la salle de bain. La pièce n'est pas très grande, mais jolie par son esprit montagnard. Les murs sont habillés de lambris et le sol est en parquet.

Les meubles sont sobres et l'étagère en fer forgé se trouvant en face de moi est garnie de produits typiquement masculins. Rasoir, mousse à raser, savon bio et brosse en poils de sanglier. En passant devant le miroir, je perçois mes deux joues rouge écarlate.

Je souris.

Avoir bonne mine de si bon matin n'a rien de mystérieux ! C'est juste le bénéfice d'une belle nuit d'amour.

Derrière-moi, se trouve une douche à l'italienne avec du carrelage dans les tons terre. Et pour finir, dans un renforcement fermé par un voilage, il y a le coin toilette que j'utilise très rapidement.

Assise sur la lunette des WC, je regarde par la petite lucarne. Dehors, il fait encore nuit noire.

Par peur de réveiller Ozan, je m'abstiens de prendre une douche et comme je n'ai plus envie de dormir, je décide d'aller grignoter un truc.

Le salon est empreint de musique folk et du souvenir de notre danse. Au sol, je retrouve mon pull et mon soutien-gorge que je remets sans plus attendre.

Il fait un peu frais dans la maison.

En passant devant la pendule, les aiguilles m'indiquent 5h30.

— Ah oui ? Quand même !

Je suis étonnée, car je suis plutôt du genre marmotte, mais comme mon ventre crie famine, j'ouvre le réfrigérateur et attrape un yaourt nature.

Appuyée sur le bord de table, je le déguste telle une friandise.

Mes yeux profitent de ce moment pour explorer la cuisine. Elle est originale avec son méli-mélo de babioles d'apothicaire.

Je suis surtout attirée par les bocaux transparents, emplis de fleurs séchées aux couleurs étonnantes. Des noms savants inscrits sur les étiquettes m'interloquent. "Rubus fruticosus", "Rosa canina", "viola odorata".

À quoi cela peut-il bien servir et quels maux cela peut-il bien soigner ?

Mais je suis interrompue dans mes recherches latines, quand la porte de la chambre s'ouvre.

C'est Ozan. Il me rejoint tout endormi en se frottant les yeux, comme un petit.

— Hello ! dis-je avec gaîté.

— Bonjour, répond-il en me serrant contre lui.

Seulement habillé d'un caleçon et les cheveux en bataille, il me regarde, je suis littéralement sous le charme.

— Ce n'est pas très sympa de m'avoir abandonné, gémit-il en enfouissant son visage dans ma chevelure.

— Je n'arrivais pas à dormir et comme je ne voulais pas te réveiller...

— Je ne dors plus maintenant... murmure-t-il en m'embrassant timidement dans le cou.

La douceur de ses lèvres me provoque des milliers de frissons. Ils galopent sur mon corps, comme des chevaux sauvages à travers la toundra. Téméraire, j'inspecte de mes mains le velouté et la puissance de ses muscles.

— Si tu me touches ainsi, je ne sais pas ce que je vais faire de toi, jeune fille.

— Même pas peur... affirmé-je, un peu canaille.

Challenge ?

Il passe la main dans mes cheveux et m'embrasse tout naturellement. Ce baiser rallume la flamme entre nous.

— J'ai encore envie de toi, Léna.

Profitant que je suis bloquée contre la table de la cuisine, Ozan me soulève et m'assoit par-dessus. Les jambes entrouvertes, il s'approche un peu et presse ses lèvres contre les miennes.

Son sexe, à moitié découvert, se frotte à moi malgré son boxer, malgré mon jean...

— Je ne sais pas si c'est bien raisonnable de te crapahuter sur la table de la cuisine ?

— Le crapahutage, c'est ma passion ! déclaré-je, telle une agace-pissette.
(Allumeuse en Québécois)

Ozan, s'éloigne un peu.

— Soyez sage, jeune fille. Je voulais juste contrôler que nous étions toujours en osmose.

Ah... Il veut jouer ?

— Ça veut dire que tu vas me laisser comme ça ?

Il me sourit comme un adolescent.

— En fait... J'ai trop la dalle ! Manger c'est le plus important, non ?

— Pardon ? dis-je en faisant semblant de l'étrangler.

Ozan secoue la tête en hurlant.

— Non pitié, je ferai tout ce que tu veux !

Ses bêtises m’amusent.

— Pour te faire pardonner, fais-moi un bisou, ordonné-je en lui relâchant la nuque.

Docile et sensuel, il se colle à moi en posant son front contre le mien.

— J'ai très envie de toi, tu n'imagines pas comment...

— Si, je vois très bien... Je descends mon regard sur la bosse énorme qui déforme son caleçon.

— Je ne peux rien te cacher, remarque-t-il, enjoué. Je suis navré, mais je dois m'occuper de mes chèvres. Ne m'en veux pas, je suis déjà très à la bourre ce matin.

— Je ne t'en veux pas. Mais à cause de toi, je vais devoir rentrer avec ma culotte mouillée. Tant pis, je ferai avec... me lamenté-je, en soulevant les épaules.

— Si elle mouille pour moi, j'en suis très touché. En remerciement, tu pourras lui dire que ce soir, je lui réserve un programme très spécial.

— Ah oui ? Dis-moi.

— Non. Surprise.

Après avoir bu son café et papoté de tout et de rien avec moi, Ozan se vêt de sa combinaison d'agriculteur.

Waouh.

Habillé ainsi, il est super sexy. Je ne peux que l'imaginer nu au-dessous. Je n'aurais qu'à faire glisser sa fermeture éclair pour obtenir les faveurs de mon vigoureux éleveur. Tiens... Je n'aurais jamais imaginé fantasmer sur une salopette de travailleur des champs. C'est certainement à cause de "l'ivresse des montagnes", mais à la place de perdre la boule, j'ai une libido un peu trop bucolique.

Comme j'avais un sacré entrain, j'ai demandé à Ozan de me déposer chez moi. Une envie soudaine de peindre m'a boostée.

De plus, si je repars au chalet de Joseph, mon inconnu ne sera pas troublé par mon sex-appeal. Si ce n'est pas du dévouement, ça !

En contrepartie, nous avons convenu de nous revoir en fin d'après-midi.

Dehors, il fait très beau.

La neige de ces derniers jours fond lentement sous les rayons du soleil, laissant place malheureusement à une terre boueuse et collante.

À mon arrivée, je trouve un petit mot de Catarina coincé dans le volet. Elle me prévient de son absence. Son mari et elle viennent de partir à Grenoble chez leur fils Félix. Ils ont une mission importante, garder leur petite-fille qui a chopé la varicelle.

Du coup, je me sens un peu seule et Ozan me manque déjà.

Quand je pense que je suis venue dans les Hautes-Alpes pour oublier un Niçois (ce que j'ai fait avec brio) et que maintenant ma tête est complètement tourmentée par un Basque.

C'est plutôt salvateur, non ?

Après avoir pris une bonne douche, je m'habille d'un legging noir et d'une blouse aux motifs ethniques. Malgré ma bonne humeur, je suis inquiète. J'ai laissé quatre messages à monsieur Delcroix et je n'ai toujours pas de réponse de sa part. Je trouve cela étrange.

Tandis que j'attache mes cheveux avec un élastique, la sonnerie de mon portable se met à vibrer sur le canapé.

Sans perdre de temps, je me précipite dessus en espérant que ce soit "mon inconnu" ou mon agent artistique, mais ce n'est ni

l'un ni l'autre, seulement mon amie Déborah.
De plus, je n'ai pas encore donné mon numéro à Ozan.

J'hésite à répondre, mais je décroche finalement.

— Hello la Montagnarde ! Ça boume, ma belle ?

— Bonjour Deb. Oui, je vais bien et toi ?

— Oui comme DAB ! Eh bien, c'est difficile de t'avoir, dis donc !! Je suis certaine qu'il y a un mec là-dessous ! Raconte-moi.

— Non, pourquoi tu dis cela ?

— Toi, tu te fiches de ma pomme. Qui m'a envoyé un SMS en disant : j'espère que ton année commencera aussi bien que la mienne ?

Merde, j'ai oublié que son sixième sens était extrêmement développé.

— Alors ? Tu ne dis plus rien, Coquine !! Ha ha ha !

— Bon, j'avoue... reconnais-je, vaincue.

— C'est vrai ?? Waouh !! Je veux tout savoir.

Comment s'appelle-t-il ? Quel âge a-t-il ? questionne-t-elle, complètement hystérique.

— Il s'appelle Ozan.

— Ozan ? C'est quoi ce prénom ?? s'enquiert-elle en pouffant.

— C'est un éleveur de chèvres, il a 40 ans, je crois...

— Tu t'es crue dans "L'amour est dans le pré", c'est ça ?

Déborah, ne pouvant plus se retenir, s'esclaffe à gorge déployée.

Si je ne la connaissais pas, je dirais qu'elle se fout de moi.

— Ne ris pas, Deb... Je le trouve gentil, surprenant et très beau garçon.

Mon amie retrouve son souffle et me dit plus sérieusement :

— Toi, tu as niqué.

— Oui, une fois.

— Cool !! Alors c'est un bon coup ? demande-t-elle avec ironie.

— Je ne veux pas parler de ça avec toi ! La seule chose que je peux te dire, c'est que je suis bien avec lui.

— Aïe... Tu es foutue.

— Non, je suis heureuse tout simplement.

— Je suis fière de toi, ma Léna. J'espère qu'il ne te fera pas souffrir, celui-là, dit-elle en amie protectrice.

Les hommes, elle les connaît bien. Déborah en est une croqueuse. Elle teste, elle se perfectionne, mais ne s'attache jamais. La raison est qu'elle les trouve tous imbus de leur personne, machos voire débiles pour certains. Juste bons pour un resto branché et une partie de jambes en l'air.

— Il faut que je te laisse, j'arrive à mon job.

— Tu téléphones en conduisant ? Pétard, fais gaffe, c'est dangereux et tu pourrais te faire choper par les gendarmes.

— OUAIS. Je m'en tape... C'est le seul moment où je peux passer mes coups de fil. Tu sais bien que je suis toujours au taquet.

Bon, tiens-moi au jus !

— Oui, je te rappellerai, bisous Deb, merci de ton appel

— Bisous, ma belle....

Ma copine travaille dans une agence de publicité. Elle bosse au service marketing.

Avec la tchatche qu'elle a, ce n'est guère étonnant.

Le soleil est entré dans le salon et la lumière est devenue idéale pour peindre.

Je tire mon tabouret et m'assois face à mon chevalet.

Je réfléchis.

Au lieu d'imaginer de somptueux paysages, je ne vois que le visage d'Ozan se dessiner sur ma toile.

Et si j'essayais de... non, tu n'es pas très douée en portrait. Ah, mais j'y pense, j'ai sa photo dans mon tiroir.

En trottinant à cloche-pied (mon genou me fait un peu mal ce matin) je récupère le polaroid, planqué dans mon livre.

L'image est un peu petite, mais je me débrouillerai.

Timidement, je commence l'esquisse de son visage à l'aide d'un fusain. Peindre le portrait de cet homme me paraît finalement une évidence. Il est ma félicité et j'ai toujours peint des choses positives.

Peu m'importe si ce tableau n'intègre pas mon exposition, reprendre contact avec mes pinceaux est déjà un grand pas.

Au fur et à mesure que la peinture s'agence par touches ingénieuses, le visage de mon Ozan apparaît progressivement.

Sur la photo, il a 20 ans, mais ce n'est pas très important, j'avais juste besoin d'une base pour guider mes mains. Mon esprit et mon cœur feront le reste.

Au bout de cinq heures de concentration et de finesse, il est à mes côtés. Avec sa barbe et quelques rides en plus, j'ai essayé de me rapprocher au mieux de sa personnalité.

En revanche, j'ai gardé son béret basque. Je sais qu'il aime son pays et que son pays lui manque.

Pour la technique, je n'ai pas utilisé de peinture à l'huile, trop long à sécher. L'acrylique n'est pas vraiment ma tasse de thé, mais je voulais que ce tableau soit vite réalisé pour le lui offrir.

Plus qu'une petite signature sur la droite et mon tableau sera terminé.

Je suis assez satisfaite de mon travail. Je ne sais pas si c'est bien ressemblant, mais c'est ainsi que je le vois.

Avec sa barbe soyeuse, ses cheveux bruns ébouriffés et sa bouche charnue. Sans oublier, ses yeux verts si énigmatiques.

TOC TOC

Quelqu'un frappe à ma porte d'entrée.

Je regarde l'heure affichée sur mon téléphone, il est presque 15 heures.

Qui cela peut-il être ? Sûrement pas Ozan, nous nous sommes donné rendez-vous en fin d'après-midi.

Avant de me lever du tabouret, je tourne mon chevalet face au mur.

Mince, j'ai de la peinture plein les doigts. Heureusement que j'ai un tablier pour m'essuyer.

C'est toujours le même procédé, je commence à peindre avec minutie pour finir à gros coups de pinceau. C'est ce que l'on appelle un enthousiasme débordant.

Lourdement, la jambe un peu raide, j'ouvre la porte...

— Hey ! Je ne te dérange pas, au moins ?

C'est Ozan, bizarrement habillé en motard.

Bizarrement n'est pas le mot exact...je dirais plutôt érotiquement habillé en motard.

Décidément toutes ses combinaisons, qu'elles soient vertes ou noires, me font un effet de dingue.

— Non, tu ne me déranges pas, m'écrié-je avec un sourire béat. Tu vas ou comme ça ? Demandé-je en découvrant garée derrière lui une belle cylindrée rutilante. C'est à toi cette machine ?

— Cette moto, tu veux dire ? Oui, bien à moi. Je pensais t'emmener faire le tour du lac. La neige a fondu sur les routes. Ça te dit ?

— Eh bien, je n'ai jamais fait de moto... Mais je veux bien tester avec toi.

Il s'approche et m'embrasse sur le nez. Ce qui me fait légèrement loucher.

— Miss Catastrophe, tu as de la peinture sur le pif.

Automatiquement, je m'essuie avec le revers de ma manche.

— Merci.

— Tu as réussi à peindre ?

— Oui.

— Je peux voir ?

— Euh... Non, je ne préfère pas. Ce n'est qu'une ébauche et cela m'intimide un peu, ne m'en veux pas. Dès qu'il sera terminé, je te le montrerai. Je te le promets.

— Pas de souci, dit-il en relevant l'une de mes mèches tombées devant mes yeux.

— Bon, tu te prépares et on y go ? La nuit est proche et je ne voudrais pas rater le spectacle.

— Quel spectacle ?

— Tu verras.

— Ok ! Dois-je m'habiller d'une certaine façon ?

— Tu risques d'avoir froid en roulant. Mets au moins deux pulls, ta grosse doudoune et des bottes. J'ai un casque et des gants à te prêter.

— Tu veux entrer ? dis-je en lui montrant la maison.

Formule de politesse, non désirée. Je ne veux pas qu'il voie mon tableau.

— Non, je vais t'attendre sur la moto.

OUF...

— Je n'en ai pas pour longtemps, indiqué-je, enjouée.

À peine la porte claquée, j'enfile deux polaires l'une sur l'autre et me glisse dans mes bottes fourrées. Avant de partir, je nettoie mes pinceaux avec un produit spécifique. Si je ne me flique pas, ils vont sécher et s'abîmer avec l'acrylique.

Un dernier coup d'œil dans le miroir pour voir si mon barbouillage nasal s'est estompé et me voilà prête pour l'escapade.

Ozan m'attend sagement, appuyé contre sa cylindrée.

— Tiens, mets ce casque et ces gants.

Ah, j'avais oublié son autorité. Malgré tout, je ne la ramène pas et je m'exécute sur-le-champ. Je suis un peu anxieuse, mais l'idée de chevaucher cette moto en sa compagnie m'excite.

Ozan attache mon casque. Me voilà enfermée dans un habitacle de carbone et

de kevlar. Ma vision est limitée et le son atténué. C'est une drôle de sensation, je ne sais pas si je suis une cosmonaute prête pour le septième ciel ou si je suis devenue un membre du groupe Daft Punk...

— Prête pour l'aventure ? demande-t-il en cognant sur ma visière.

En réponse, je hoche la tête et nous montons tous les deux sur la bécane. Farouchement, je m'accroche à sa taille lorsqu'il démarre le moteur.

Tranquillement, nous traversons le petit hameau.

Châtaigne, qui s'est retrouvé par hasard sur le chemin, nous suit de près en traînant la patte. Puis abandonne, en se vautrant sur les pieds de deux mamies.

Deux Mata Hari en mission qui nous dévisagent sur le trottoir.

Cela me fait sourire, car j'ai la nette impression que nous serons dans les prochains jours le sujet principal des ragots du coin.

Gentiment, nous suivons la route. Je découvre des prés enneigés, des bosquets et des granges abandonnées. Le soleil décline, mais la lumière de ce début de janvier est plutôt lumineuse. Dans un dernier

recoin, mon motard s'arrête pour me montrer en langue des signes le barrage de Serre-Ponçon. Celui-ci se dessine en contrebas dans une brume légère. La vue est splendide.

Soudainement, le silence est rompu. De la musique sort de mon casque, une chanson du groupe AC/DC "Highway to Hell".

C'est étonnant ! Nous sommes maintenant reliés par du son rock.

Ozan, vêtu de noir, redémarre sa moto en la faisant vrombir.

Je ne sais pourquoi, mais une crainte m'envahit. L'éleveur s'en aperçoit et me rassure en me tapotant la jambe gauche.

Cela veut dire quoi ?

Après avoir laissé passer une fourgonnette, nous descendons en direction du lac, mais cette fois-ci à la vitesse supérieure.

Accrochée fortement à lui, je me sens submergée par la peur.

Les virages s'enchaînent à un rythme effréné ne laissant pas mon cœur souffler.

Je reconnais cette route, c'est celle que j'ai prise la nuit du 24 décembre.

Déjà que dans l'obscurité, ce n'était pas folichon, alors au grand jour...

Une route étroite, coincée entre la montagne et un précipice sans fin.

Caché derrière la barre rocheuse, chaque virage peut devenir notre tombeau.
Si un véhicule nous fait face, nous serons en danger.

Je ferme les yeux.

La mort nous frôle, nous nargue.

Mais pourquoi roule-t-il si vite, pour m'effrayer ? Pour l'adrénaline ?

Tout en me blottissant contre le cuir de son blouson, je laisse Ozan et AC/DC m'embarquer vers l'inconnu.

Arrivés en contrebas de la route, il décélère pour reprendre une allure normale. Mes mains tremblent et mon cœur palpite. Mon chauffeur intrépide lâche l'une de ses mains du guidon, pour venir la poser sur la mienne. Ce geste affectif m'apaise et je suis de nouveau bien. Après avoir tourné sur la gauche, nous traversons le pont de Savines-le-Lac. Le tronçon de route est limité à 70km/h, une aubaine pour moi.

La vue y est magnifique.

Près du barrage s'échappent quelques nuages de brume, flottant comme des voiles de bateaux. Ce paysage vapoureux et céleste m'évoque certaines contrées d'Écosse.

À la sortie du pont, nous prenons la direction de Barcelonnette, alors que Billie Eilish chantant « Ocean eyes » emplit nos casques de sa voix cristalline.

Ozan roule doucement sur l'asphalte et nous mène à un petit village qui s'appelle le Sauze-du-Lac.

Prudemment, nous passons par-dessus deux dos-d'âne et nous nous arrêtons sur un parking, près de la route principale.

Ozan, descend de la moto, puis m'invite à prendre appui sur ses épaules.

— Alors, tu n'as pas eu trop peur ? demande-t-il en détachant la boucle de mon casque.

— Disons que pour une première fois... c'était plutôt hard ! (Jeu de mot pourri, en référence au groupe AC/DC)

— Oui, mais justement, c'est ce qui est bon ! Pouvoir sortir des sentiers battus, jouer avec le feu, dit-il en me faisant un bisou sur la joue.

— Ça se discute...

Après avoir enlevé et posé nos casques sur la selle de la Ducati, Ozan me prend par la main et me guide jusqu'au bout du village.

Là où le vide commence, là où l'on domine le monde.

— WAOUH ! m'exclamé-je.

Le panorama est extraordinaire. Une vue à 180 degrés sur le lac et son barrage.

Collés l'un à l'autre, nous nous asseyons sur le rebord d'un rocher pour contempler cet enchantement crépusculaire.

— C'est le spectacle que tu voulais me montrer ?

— Oui.

À l'horizon, le soleil se dissimule derrière les montagnes laissant place à un ciel rougi flamboyant, mélange d'orange et de vermillon. Les nuages cotonneux se parent timidement de ces mêmes couleurs, en se reflétant dans le lac tel un miroir.

— Merci de m'avoir amenée ici...

Ozan me serre la main et dépose un doux baiser sur ma tempe.

— Quand je suis fatigué ou mélancolique, le fait de regarder simplement un coucher de soleil me reconforte. Il y a une telle générosité dans la nature que je me sens toujours mieux après. Le bonheur est simplement là et pas ailleurs. Là, juste devant nos yeux... dit-il en me montrant le lac.

Je suis émue. C'est la première fois qu'il me parle ainsi en ouvrant son cœur.

— Les hommes sont des menteurs et des égoïstes, on ne peut pas leur faire confiance. Il y a toujours une rivalité, un besoin de supériorité... Ils se ressemblent tous dans leur fonctionnement et si tu as la vaillance d'être différent d'eux, tu leur fais peur en devenant la bête à abattre. Il n'y a plus de place pour les gens bons dans ce monde... Ici, on dit de moi que je suis un ours... Peu m'importe... Je n'ai rien à prouver.

Je m'entoure que de gens avec qui je me sens bien et qui ne me jugent pas.

Pourquoi dit-il tout ça ? Pourquoi a-t-il besoin de se justifier ? Ces paroles sont-elles celles d'un homme blessé ? J'ai la sensation qu'il veut m'avouer quelque chose de plus personnel, mais quoi ?

— Pourquoi me racontes-tu cela ? Tu as été déçu par certaines personnes ?

— Oui, c'est possible... Je suis désolé de t'avoir embêtée avec cela.

— Tu ne m'as pas embêtée... dis-je pour le rassurer.

Ozan se relève en me tenant fermement par la main. Je n'en saurai pas plus. Son visage s'est fermé et la discussion se termine ainsi.

Un froid humide recouvre la vallée en déposant du givre sur le macadam. Quant à la nuit, elle s'approprie le reste du ciel, en nous plongeant dans l'obscurité.

Tous feux allumés, il se montre prudent en conduisant sa bécane.

En chemin, nous croisons deux chevreuils courant sur le bitume. Les routes de montagne ne sont pas de tout repos, la vigilance est incontournable ici.

— Tu viens ?

Fagotés de nos combis d'agriculteurs, nous entrons dans la bergerie. Je me sens un peu perdue dans ce vêtement trois fois trop grand, mais je pense que les chèvres ne m'en tiendront pasrigueur ! Ce soir, je voulais voir Ozan dans son travail, même si je n'y connais rien.

Cette balade à moto nous a été bénéfique. Ozan se livre peu, mais je m'en fiche, j'apprends à écouter ses silences. Cela ne m'intrigue plus, au contraire cela m'encourage. Je ne sais pas ce que me réserve l'avenir, si cette rencontre impromptue est "l'opportunité" dont me parlait Joseph. Je ne sais pas si le destin est imprévisible ou s'il est écrit quelque part. Je ne sais pas si nous sommes des marionnettes faisant partie d'un grand jeu, dont les règles seraient d'évoluer en acceptant nos souffrances. Et je ne sais pas si ce même jeu nous permet de garder en nous l'espoir...

— Vous rêvez, mademoiselle ?

— Désolée ! dis-je en mordillant une brindille séchée.

Avec ma fourche, j'aide Ozan à apporter de la paille devant la mangeoire des petites biquettes. Celles-ci, affamées, se trémoussent, ébahies, devant lui !

Euh... Non, rectification... Je parle de moi en fait.

Depuis quelques minutes, Eneko fait des va-et-vient avec son bâton dans la gueule.

Ses yeux sont ronds et sa queue bat frénétiquement. Je pense qu'il veut jouer, non ?

— Je peux m'amuser avec lui ?

— Of course... Mais je te préviens, il ne va plus te lâcher, tu prends de gros risques !

— Ok... Je prends le risque.

Au beau milieu de la nuit, me voilà en train de lancer un bout de bois baveux à un chien complètement dingo !

Ozan avait raison, il ne lâche pas l'affaire.

Aussitôt jeté, aussitôt dans les chaussures. Je commence à fatiguer et mon nez est devenu un glaçon.

— ENEKO ! Viens ici !

Près de la bergerie, Ozan siffle pour rappeler son chien.

Eneko arrête sa course, les oreilles droites et repart en direction de son maître.

Celui-ci, adossé contre la porte, sourit avec moquerie.

— Tu as raison, ton chien est trop endurant, je ne peux pas le défier, avoué-je en me rapprochant de lui.

— Oui, que veux-tu, tel maître... tel chien.

— Dis donc, tu ne serais pas un peu orgueilleux par hasard ?

— Non et je vais te le prouver maintenant, rétorque-t-il en faisant glisser la fermeture de ma combinaison.

— Tu veux me prouver quoi, ton endurance ?

En guise de réponse, il hoche la tête avec détermination.

— Ok, mon gars ! dis-je en récupérant le bâton spumescent.

— Va chercher !!!

Ozan, étonné de ma répartie, éclate de rire en ébouriffant ma crinière.

Après s'être occupé de ses petites bêtes à poil, Ozan m'emmène dans son laboratoire de fabrication de fromages. Chaussés de chaussons en plastique vert et d'un filet en guise de charlotte, nous entrons dans une pièce carrelée où l'hygiène et la propreté règnent en maître. Un vrai laboratoire de chimiste. Le chevrier m'explique les procédures de confection, mais je n'y comprends pas grand-chose. Fermentation, température... Je crois que ce n'est pas vraiment mon truc.

Dans la pièce d'à côté se trouvent une multitude de fromages alignés et datés.

— Mercredi, il y a le marché d'Embrun, j'ai un emplacement là-bas. Tu veux m'accompagner ?

— Oui, je veux bien.

Bon... Me geler pendant des heures devant un étal ne m'enchanté guère.

Si j'ai accepté, c'est juste parce que j'ai envie d'être avec lui. Peu importe si j'ai froid, tant que mon cœur est au chaud.

Comme à son habitude, le vieux Chatouille termine sa sieste sur le rebord du canapé. C'est à peine s'il ouvre un œil pour nous saluer.

Eneko veut nous suivre dans la maison, mais Ozan lui en interdit l'accès.

— Le berger australien est un excellent chien de garde et sa place est à la bergerie, explique-t-il.

Je ne veux pas laisser les chèvres seules, il y a de nombreux loups dans les Hautes-Alpes. À cette période de l'année, ils sont affamés et ce n'est pas rare qu'ils attaquent les bergeries pour s'approprier les chevreaux. On ne doit rien laisser au hasard, le hasard ne donne pas de seconde chance.

Tandis qu'Ozan prend sa douche, je prépare le repas.

Certes, je n'ai pas en ma possession mon fameux robot, mais je pense qu'une omelette aux champignons, accompagnée d'une salade verte, d'olives, ail et ciboulette, pourront masquer mes pauvres connaissances culinaires.

À son retour, l'éleveur découvre la table dressée, ainsi que le plat préparé par mes soins. Tout en se purléchant les babines, il me dit :

— Miam miam !

— Bienvenue dans mon auberge, monsieur ! Asseyez-vous, je vous prie, proposé-je comme un maître d'hôtel aguerri.

— Merci, miss, pour ce festin !

C'est agréable de manger en tête-à-tête sans le bruit assourdissant de la télévision.

Nous échangeons des regards complices, en refaisant le monde sans être interrompus par la publicité ou les effroyables nouvelles du journal télévisé.

Tout est simple ici et reposant.

Je redécouvre les vraies valeurs. Sans artifices.

Et puis je repense à mon enfance et aux vacances que nous passions au Portugal.

Dans la maison de maman, il n'y avait pas de téléviseur non plus.

Mon frère et moi, nous nous amusions beaucoup là-bas.

La plupart du temps, nous étions dans le jardin à construire des cabanes de fortune avec quelques bouts de bois, à jouer à cache-cache ou à la pétanque.

Mais notre activité préférée était d'examiner

les insectes rampants et volants, en leur attribuant des noms de super-héros, comme "super-cocci" ou "papi-LION".

Pendant que Maman nous préparait de fabuleux Bacalhau (plat traditionnel portugais), papa, croulant sous la chaleur torride de l'Algarve, s'endormait sous les palmiers.

Ozan me dévore des yeux comme un loup affamé devant un appétissant agneau.

Je sors de mes rêveries nostalgiques pour plonger dans son regard brûlant.
Cet homme est beau.

— Comment va ta culotte ? demande-t-il en prenant une gorgée de vin.

— Je n'ai pas de culotte... précisé-je tout naturellement en léchant ma petite cuillère.

— Ah oui ?

Bon, c'est absolument faux, j'ai une culotte.

— C'est une invitation à la vérification ?

— Je suppose...

Ozan se lève brusquement de table, tandis que je le regarde, amusée.

— Alors, soit... vérification !

L'élèveur m'attrape et me jette sur son épaule, comme un vulgaire sac de pommes de terre. Ma petite cuillère tombe, en rebondissant sur le sol.

Nerveusement, je me chope un fou rire.

Avec mes poings, j'essaye de me libérer, mais rien n'y fait, il est si costaud que j'ai l'impression de frapper inutilement contre un mur.

Arrivé au salon, Ozan me jette sur le canapé.

Chatouille, sentant venir l'embrouille, se réfugie sous le canapé.

Dans le chahut, mon téléphone tombe sur le tapis.

Après avoir ôté mes bottes, mes chaussettes et mon pantalon... Je me retrouve en culotte et polaires devant lui.

— C'est quoi ça ? dit-il, en désignant ma culotte à petites fleurs.

Je tire sur mon pull et regarde entre mes jambes.

— Ah oui ? C'est bizarre... Je ne comprends pas, dis-je comme surprise.

— Tu es une petite bluffeuse... Une vilaine bluffeuse...

Je lui souris en soulevant les épaules.

Ozan s'approche et m'embrasse fougueusement.

Dans un geste sûr, il s'assoit sur le canapé et m'attire contre lui. Puis, me fait le chevaucher pour m'embrasser délicieusement.

Ses mains glissent sous mes polaires et caressent le galbe de mes hanches. Je soupire de plaisir et lui d'impatience.

— Enlève tes pulls... Je veux sentir ta peau... ordonne-t-il.

Sous ses yeux de braise, je retire mes deux pulls et mon soutien-gorge dans la foulée.

Ma poitrine un peu trop imposante rebondit dans son élan. Cette vision fait sourire mon soupirant, quelque peu excité.

Bouillonnant, Ozan s'empare de mes deux seins. Ses lèvres chaudes s'attardent sur mes tétons qui durcissent à chaque coup de langue.

Je me laisse faire, en fermant les yeux. Cela me rend dingue.

Il veut jouer, cela tombe bien, moi aussi.

Mes mains se faufilent sous son tee-shirt à l'effigie des "Rapaces" (équipe de hockey sur glace de Gap) et frôle ses pectoraux bombés et luisants. Sexy comme il est, il pourrait, sans problème, faire partie du calendrier des rugbymen de son pays.

Mes doigts mercenaires parcourent le reste de son torse, en lui dessinant des petits cœurs... Ozan me dévisage avec tendresse, alors que moi, je frissonne. Puis, la paume de ma main échoue doucement sur la jolie colline que forme son pantalon. L'élèveur fiévreux saisit de nouveau ma bouche en m'embrassant virilement, mais je m'en détache.

Ce soir, c'est moi l'actionnaire majoritaire de ce jeu érotique.

Sensuellement, je descends du canapé et m'agenouille devant lui.

Un à un, je dégrafe les boutons de son jeans et le fait glisser le long de ses jambes.

Ozan, admiratif par tant d'initiatives, se laisse faire sans dire un mot.

Seuls, ses petits gémissements me rassurent sur mon intervention de séductrice.

Chaud-bouillant, son sexe se dresse sous son boxer et pour ne pas le faire attendre, je le libère de sa prison.

Puis délicatement, je me glisse entre ses cuisses et porte son pénis à mes lèvres.

Ozan halète en fermant les yeux, alors que ma langue slalome autour de sa verge tendue.

Aussi malicieuse qu'une femelle bonobo, je m'attarde sur son gland ruisselant de plaisir.

— Léna... Léna... Attends.

Ozan attrape mon visage et arrête ma fellation, puis me remonte rapidement sur ses cuisses. D'un coup franc, il déchire ma petite culotte et reprend possession de ma bouche.

Il mordille mes lèvres, alors que je lui tire gentiment les cheveux.

J'ai envie de sexe, j'ai envie de lui.

Embrasée, je me frotte à sa verge, guidée par cette passion sans nom.

Si, elle a un nom ! OZAN !

D'un coup de reins, il s'immisce dans mon jardin.

— Tu es la plus belle chose qui me soit arrivée, Léna... murmure-t-il en nichant son visage contre le mien.

Lentement, je m'empale sur son sexe dans un va-et-vient calculé. Son érection voyage et prospecte ma chair brûlante, mes joues rougissent et mon corps n'est plus qu'un volcan.

Ozan apporte dans un dernier sursaut la lave de notre fusion.

Complètement vidée, j'accroche mes bras autour de son cou et me laisse câliner.

Sereine, je m'effondre sur le canapé, tandis qu'Ozan me rejoint en nous recouvrant d'un plaid en polaire.

Je pose ma tête sur son torse et entoure son abdomen avec mon bras. Lui caresse mes cheveux en fredonnant une chanson.

Nous sommes bien... très bien.

Nous n'avons rien à nous dire.

Nous le savons déjà...

Nous sommes amoureux.

Chapitre 4 : Joseph

Une bien triste nouvelle

Mon téléphone vibre.

Je suis seule sur le canapé, Ozan a disparu.

Avant de s'absenter, il a pris la peine d'ajouter une couette supplémentaire au cas où j'aurais froid.

Nous sommes le jeudi 3 janvier, il doit être au marché de Châteauroux. Hier, je l'ai vu marquer cette date sur son planning du labo. Drôle de vie d'être fromager.

Quand, à nouveau, mon téléphone se met à vibrer sur le tapis.

Chatouille est planté devant, avec la patte au-dessus prête à lui dégainer la gifle du siècle. Il doit penser que c'est un jouet pour matou excentrique.

De tout mon long, je m'étire pour choper mon portable, coincé entre la table basse et le chat à mornifles.

— Désolée, Chatouille, mais ce jouet m'a coûté 800 euros. Alors, va te trouver une petite souris en peluche pour t'amuser, ouste !

Chatouille reste stoïque, en regardant, impassible, son sofa.

— Ok... J'ai compris... Tu veux ton canapé ?

Pour réponse, il se retourne et se lèche le derrière.

— Pff.

En me recouvrant de la couette, je m'assois et vérifie les appels manqués.

Trois nouveaux messages sur mon répondeur.

Cependant, je ne connais pas le dernier numéro entrant. Pour en savoir plus, je compose le 1.2.3 et j'écoute.

Le premier message est de Cyril.

— Hello miss ! Alors comment vas-tu ? Merci pour tes bons vœux. Je n'ai pas eu le temps de te répondre avant, j'étais très occupé et je ne suis pas très doué pour rappeler ! Quoi qu'il en soit, bonne année, Léna et que cette année 2019 t'apporte tout le bonheur nécessaire à ton épanouissement... Bisous, Bella.

Le deuxième message :

Une respiration un peu forte retentit dans le combiné... Mais pas de message.

Le troisième message :

— Bonjour Mademoiselle Berthaud, pouvez-vous me rappeler rapidement à ce numéro.

01.75.45... Je suis Marcel Grellier. C'est urgent. Merci.

Je ne connais pas ce monsieur Grellier, mais son numéro vient de la région parisienne. Sûrement un commercial en manque de clients.

Bon, je le rappellerai plus tard quand je serai présentable.

N'oublions pas que je suis complètement à poil sous ma couette douillette.

Nue comme un vers, je me dirige vers la salle de bain. Après un pipi express, je me douche avec le savon au lait d'ânesse qu'utilise parfois Ozan. Puis, je me passe une crème sur le visage à l'huile d'olive, car j'ai un peu les joues irritées (sûrement à cause des baisers intenses de mon barbu champêtre).

Je récupère ma culotte de rechange judicieusement planquée dans mon sac, étant donné que celle à fleurs est en charpie sur le tapis. Après avoir remis mon pantalon, mes polaires et mes bottes, je retourne dans la cuisine pour me faire un café. Cependant, mon regard est attiré par un petit mot, gribouillé derrière une enveloppe publicitaire.

Ma Léna

Je suis au marché de Châteauroux. Je reviens vers 14 heures. Fais comme chez-toi.

Ma maison est la tienne.

J'ai gardé l'odeur de ton parfum sur mon corps... Tu seras encore un peu avec moi là-bas. À tout à l'heure.

Ozan

— Tu vas me manquer aussi... dis-je en embrassant la lettre.

Oui, je suis romantique ! Et alors ?

Après avoir déjeuné en solitaire et rangé les assiettes d'hier soir dans le lave-vaisselle, je décide de remettre un peu d'ordre dans le salon. Le canapé, sens dessus dessous, a retrouvé son fidèle locataire, le chat "Zéro humour". À peine le temps de replacer quelques coussins, que mon téléphone se remet à sonner. Par chance, il est juste derrière moi sur la table du salon.

C'est encore ce numéro de Paris.

— Allô ?

— Mademoiselle Berthaud ?

— Oui. Qui êtes-vous ?

— Je suis désolé de vous déranger... Je suis Marcel Grellier.

— Oui, je vous écoute ?

— Mademoiselle Berthaud... C'est avec une profonde tristesse que je vous annonce le décès de monsieur Delcroix.

— Pardon ?

Que me dit cet homme, qu'est-ce qu'il me raconte ?

— Qu'êtes-vous en train de me dire ? Qui êtes-vous ? C'est quoi cette histoire ?

Je m'énerve toute seule, comme si le fait de crier pouvait effacer les mots que vient de prononcer cet homme.

— Je suis Marcel Grellier, un proche collaborateur de Joseph...

— OÙ EST JOSEPH ?

— Je suis désolé... Il est décédé cette nuit à l'hôpital Gustave Roussy... La maladie a été plus forte que lui.

— De quoi vous parlez ? Joseph n'est pas malade ! Non ??

L'homme ne parle plus au combiné. Ses mots résonnent comme un écho dans mon être.

Je raccroche en me laissant tomber sur le canapé.

Une heure est passée et je ne réalise toujours pas.

Mon agent, mon ami, mon père de cœur est mort.

Pourquoi la vie s'acharne-t-elle contre moi...

Qu'est-ce que je vais faire sans lui ?

Je me sens perdue... Je ne comprends pas.

Il faut que je sache...

Enfilant mon blouson, j'attrape mon sac et referme la porte de la maison.

Je n'ai pas le temps d'attendre le retour d'Ozan.

Dans ma tête, je suis paumée et je repars à pieds en direction du hameau.

J'ai besoin de réfléchir et de recouvrer mes esprits.

En marchant sur la route, le froid ne m'atteint pas. Je suis déjà gelée de l'intérieur et le choc de cette nouvelle se propage en moi comme un poison mortel.

Une habitante du village s'arrête à ma hauteur et me prend dans sa Panda 4x4. Celle-ci conduit en me racontant des banalités et moi... je fais semblant de l'écouter.

Cette femme me dépose sur la place du village. Je la remercie brièvement par un hochement de la tête, car je n'arrive plus à parler.

Puis, je m'empresse de rentrer au chalet pour récupérer quelques affaires.

Je dois retourner à Paris au plus vite.

Je n'ai pas le temps de laisser un message à Ozan, cependant, il faut que je le prévienne.

J'emballe mon tableau dans du papier journal, monte dans mon break et quitte précipitamment les Hautes-Alpes...

Ozan rentre le cœur serein chez lui.

Comme il a fait beau, les clients ont été présents au marché de Châteauroux et la recette du jour a été bonne.

Alors qu'il s'apprête à ouvrir la porte de son chalet, il découvre un objet emballé de papier journal. Il le prend sous le bras et rentre chez lui.

— Léna ? crie-t-il.

Mais personne ne répond.

Il a un mauvais pressentiment.

Sans plus attendre, il débarrasse l'objet de son emballage et découvre stupéfait le tableau que lui a dédié LÉna. Un magnifique portrait, tout en finesse avec ce petit plus qui lui rappelle le pays basque. Il est ému...

Puis, il récupère le petit mot glissé sous l'encadrement.

Ozan

J'ai appris une bien triste nouvelle ce matin. Je dois retourner d'urgence à Paris.

J'aurais aimé te dire au revoir avant de partir, mais le temps m'est compté.

Tu vas énormément me manquer. Merci pour tout.

Ps : mon numéro de téléphone 06.59.84. ...

LÉna

Une dédicace est inscrite derrière la toile.

Pour celui qui est là pour moi.

Pour celui qui me fait rêver.

Pour celui avec qui j'ai encore envie d'y croire.

Pour toi, Ozan Etcheverry.

LÉna Berthaud

La route est longue et pénible. Les nombreux embouteillages à l'entrée de Paris me rendent nerveuse. Je consulte fréquemment mon portable, mais aucune nouvelle d'Ozan.

Je ne peux pas l'appeler, je n'ai pas ses coordonnées. De plus, je ne suis pas certaine qu'il ait un téléphone portable.

Un peu plus tôt sur une aire d'autoroute, j'ai rappelé monsieur Grellier, car je voulais m'excuser de lui avoir raccroché au nez.

Il m'a rassurée, en me disant qu'il ne s'en était pas offusqué et qu'il avait compris ma grande détresse.

Celui-ci m'a parlé de Joseph en me confiant qu'il souffrait depuis plusieurs mois d'un cancer des poumons et qu'il était entré à l'hôpital Gustave Roussy, juste avant Noël.

Cette nouvelle m'anéantit.

J'ai compris que mon ami avait passé sa dernière soirée avec moi, la veille de mon départ pour les Alpes.

Il n'est jamais retourné à Avignon, ce jour-là.

Depuis, mes larmes ne cessent de couler le long de mes joues.

Pourquoi ne m'a-t-il rien dit de sa maladie ?

Je m'en veux, je n'ai rien vu, que mes petits problèmes de couple...

égoïstement.

7 janvier au cimetière Montparnasse

Le vent souffle et il me glace le sang.

Monsieur Delcroix vient d'être inhumé dans le caveau familial.

Une trentaine de personnes sont présentes à la cérémonie.

Essentiellement des peintres, collaborateurs ou amis, car Joseph n'a jamais eu d'enfant et sa famille proche est morte pendant la shoah.

Je suis attristée par les mots de chacun. Des souvenirs touchants empreints d'amitié et de reconnaissances.

Puis, nous sommes réunis une dernière fois devant son cercueil sur lequel je dépose une pivoine rose pâle, sa fleur préférée...

Tandis que toutes les personnes repartent à pas feutrés, la tête basse et les yeux rougis, je reste, la main posée sur le bois noble du cercueil.

Le silence qui nous entoure tous les deux est un silence de paix et de recueillement.

Un dernier adieu à mon tendre ami.

— Mademoiselle Berthaud ?

Tandis que je m'apprête à rentrer chez moi, une personne m'interpelle.

En me retournant, je découvre un homme d'une soixantaine d'années,

habillé d'un manteau noir et d'un chapeau en feutrine.

— Oui ?

— Bonjour, je me présente, Maître Lecourt, notaire à Neuilly-sur-Seine.

— Bonjour monsieur. Que puis-je pour vous ? dis-je, interloquée.

— Mademoiselle, je suis navré de vous interrompre dans votre recueillement, mais vous êtes conviée à la lecture du testament de monsieur Delcroix ce samedi 12 janvier à 11 heures, dit-il froidement. Je vous laisse ma carte... Je suis désolé pour votre ami, toutes mes condoléances. Au revoir, mademoiselle Berthaud.

Une sensation désagréable

Mon cœur est lourd et je n'ai toujours pas de nouvelles de mon inconnu...
Dans mon appartement parisien, je tourne en rond comme une vache folle avec mes interrogations.

Par deux reprises, j'ai refusé les invitations de Déborah.

Elle voulait me changer les idées, mais je n'ai pas envie d'être confrontée à son flot de questions concernant Ozan.

Un Ozan qui se fiche bien de moi puisqu'il ne m'a jamais rappelée.

Ce matin, j'ai commencé mon déménagement, je sais aujourd'hui que je ne resterai pas dans ce logement. C'est idiot, mais emballer les miettes de ma vie dans ces cartons publicitaires me soulage.

Cela m'occupe, en attendant mon rendez-vous chez le notaire.

Je m'interroge toujours sur cette convocation. Joseph, n'ayant plus de famille proche, m'aurait-il couchée sur son testament ? Mais, si c'en est la raison, pourquoi ne m'en a-t-il jamais parlé ?

Assise dans un fauteuil en cuir, j'attends Maître Lecourt.

— Je vous offre un petit café, mademoiselle Berthaud ? demande poliment la secrétaire, en passant la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Non, merci. C'est gentil.

Cela fait dix minutes que je patiente dans ce bureau trop sombre. J'y suis mal à l'aise, je me sens oppressée et j'ai l'estomac noué. Je ne sais pas si c'est à cause de mes émotions à fleur de peau ou si c'est à cause de ce bordel monstrueux qui me fait face.

En effet, ma vision est quelque peu chargée par ces piles de documents jonchant sur le sol, sur les étagères, jusqu'au ce petit rebord de fenêtre. Sans oublier l'écritoire du notaire, bourrée de paperasses et de souvenirs divers, dont ce cadre photo qui me laisse mélancolique.

On y voit monsieur Lecourt avec une dame (sa femme je suppose) enlacés et amoureux devant le glacier du Mont-Blanc.

Mon esprit s'évade un instant vers les belles montagnes des Hautes-Alpes. Neuf jours que je n'ai pas de nouvelles d'Ozan. Pourquoi n'a-t-il pas essayé de me joindre ? Je suis extrêmement déçue.

— Bonjour ! J'ai rendez-vous avec Maître Lecourt.

Une voix grave masculine me sort de mes pensées.

— Je vous en prie, veuillez me suivre, monsieur, répond la secrétaire.

Des pas puissants résonnent dans le couloir et semblent 'approcher de moi. Puis, un homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'un costume noir et d'une cravate bleue, franchit le bureau, déterminé.

— Je vous laisse vous installer, Maître Lecourt ne devrait pas tarder, avise la secrétaire avant de tourner les talons.

L'homme d'affaires se plante devant moi en me présentant sa main.

— Bonjour, Martin Villadieu.

Surprise, je lève les yeux vers lui et le salue.

— Bonjour, je suis Léna Berthaud.

— Je sais, je vous connais.

— Ah oui ?

— Oui, vous étiez la protégée de monsieur Delcroix, n'est-ce pas ?

— Protégée ? Ce qui veut dire ?

Il tire un fauteuil et s'assoit près de moi.

— Il m'a souvent parlé de vous... J'ai assisté au vernissage de votre dernière exposition à Florence. Vous avez beaucoup de talent, mademoiselle Berthaud. Je pensais faire votre connaissance sur place, mais... vous n'y étiez pas, déplore-t-il.

— Désolée. J'avais des affaires à régler, révélez-je, comme si j'avais besoin de me justifier.

Ses yeux noirs me scrutent sans complexe et un petit sourire se dessine sur ses lèvres.

— Je n'ai pas pu assister aux funérailles de Joseph, j'étais encore à New-York hier matin, il m'a été difficile de me libérer.

Cet homme me déplaît avec son arrogance. Aucune émotion ne passe dans sa voix.

— Excusez-moi... Mais vous êtes qui au juste ? Vous êtes de sa famille ?

— Non, mademoiselle. Je suis collectionneur d'arts comme l'était Joseph. Je voyage dans le monde entier pour dénicher "la perle rare", mais je suis surtout le directeur d'une agence américaine qui s'appelle "In the meantime". Mon travail consiste en l'acquisition d'objets ou de toiles surfant sur les tendances artistiques. Ensuite, je les revends à de riches personnalités en manque de goût ou de charisme.

Pendant que je le dévisage sûrement un peu trop sévèrement, il s'approche de moi et plonge son regard dans le mien.

— Je suis là pour les mêmes raisons que vous, mademoiselle Berthaud. Joseph a fait de nous ses héritiers directs.

Insolent, le type se permet de me prendre la main et murmure :

— Ce n'est sûrement ni le lieu ni le moment de vous parler de ça... Mais je serais très intéressé de travailler avec vous. Vos tableaux sont tip-top dans le mouve et mes clients recherchent ce style naïf et coloré.

— Et ? demandé-je en retirant brutalement ma main de la sienne.

Mais notre conversation est suspendue par l'arrivée du notaire qui détient en sa possession deux grosses enveloppes cachetées par de la

cire.

— Excusez mon retard... dit-il, essoufflé. Je vois que vous avez déjà fait connaissance... renchérit-il en nous serrant la main.

Puis, le front dégoulinant, le doyen nous fait face en s'asseyant sur son fauteuil.

— Alors, comme l'avait souhaité monsieur Delcroix, nous allons procéder à la lecture du testament. Cependant, je vous confie ces enveloppes et vous laisse en découvrir le contenu. Si vous avez des questions, je suis là pour y répondre, précise-t-il en nous tendant les lettres scellées.

Malgré mes appréhensions, je décachette mon enveloppe. Le dénommé Martin fait de même avec la sienne.

Interloquée, je découvre un trousseau de clefs et une lettre manuscrite de Joseph.

Émue, je commence à lire.

Léna

J'aurais tant aimé te dire au revoir et t'expliquer de vive voix les raisons pour lesquelles tu te trouves ici. Mais le temps et la maladie ne m'ont pas laissé de sursis.

Plusieurs fois, j'ai voulu t'en parler et plusieurs fois, j'y ai renoncé.

Tu étais si malheureuse ces derniers temps, que je n'ai pas voulu t'ennuyer avec mes soucis de santé.

Après maintes réflexions, j'ai préféré que nous gardions en nous le souvenir de notre complicité, plutôt que ce triste sort de fin de vie.

Ma sortie d'artiste a été précipitée, mais je ne regrette en rien ma destinée.

Elle a été belle et bien remplie, une vie que je te souhaite de connaître aussi.

Alors, avant de partir vers cet inconnu qui m'attend, je souhaite te léguer ce qui a fait mon bonheur.

Dans cette enveloppe, tu trouveras :

- Les clefs de la galerie de peinture à Québec. Tout est en ordre, Maître Lecourt t'expliquera.

- Les clefs de mon chalet à Puy-Saint-Eusèbe, mais celles-là, tu les as déjà.

Sache que toute ma fortune personnelle a été réinvestie dans l'achat et la restauration de la galerie de Québec.

Je pourrai vivre mon rêve à travers toi, maintenant.

Tu vas me manquer, ma petite Léna...

*Mais, si Dieu me le permet, je te regarderai de là-haut...
J'espère seulement que le paradis ressemblera à tes tableaux.
Tes paysages étaient si magnifiques...*

*Je ne te dis pas à bientôt...
Profite au maximum de cette vie qui passe malheureusement trop vite.
Ne te fige jamais, ouvre ton esprit et ton cœur à d'autres horizons...
Saisis l'amour quand il viendra à toi et savoure chaque seconde de ces petits
moments merveilleux que l'on ne retrouve nulle part ailleurs...
Peins... Encore et encore... Et pense parfois à ce vieux monsieur qui t'aimait
comme sa propre fille.*

Ton ami, Joseph Delcroix.

Cette lettre me déchire le cœur. À aucun moment, je n'aurais pensé que Monsieur Delcroix m'aimait au point de me considérer comme sa propre fille. Ce petit homme va beaucoup me manquer. J'ai vécu de si belles choses avec lui et je lui dois tellement.

C'est grâce à lui que j'expose dans les plus grandes galeries d'Europe et que mon nom Léna Berthaud apparaît dans les livres d'art.

Nous avons passé tant de temps ensemble...

Nous avons même cohabité quelques mois dans son Mas à Lourmarin, lorsque j'ai dû préparer ma première grande exposition. Comme je n'avais pas assez de place dans l'appartement que je partageais avec Paul, il m'avait laissé à disposition une partie de son atelier. Parfois, quand il s'ennuyait, il mettait son chevalet près du mien et nous peignons côte à côte. Il n'était pas très doué, je l'avoue, à son grand malheur, d'ailleurs. Son style était limité aux corbeilles de fruits, qu'il essayait désespérément de reproduire.

Un jour, il s'était mis en tête de faire mon visage ! Sans s'en apercevoir, il avait fait de moi un portrait à la Modigliani. Un visage tout en longueur avec des yeux asymétriques.

Cette toile est aujourd'hui chez moi, elle est accrochée dans la montée de mon escalier.

Je ne t'oublierai jamais, Joseph...

Mes larmes coulent sans que je ne puisse les contrôler. Je reste muette et silencieuse dans ce cabinet de notaire devenu froid.

Maître Lecourt me fixe avec ses yeux globuleux, il attend sûrement de moi un mot ou un geste que je ne lui donnerai pas.

Martin vient d'hériter du Mas de Lourmarin et de sa société "Delcroix et compagnie", mais lui ne pleure pas. Satisfait, il jubile...
Comment peut-on sourire dans une telle circonstance ?

J'ai envie de vomir. Il faut que je sorte.
Je me suis toujours dit que l'argent ne faisait pas le bonheur.
L'argent ne remplacera pas Joseph et je n'aimerai jamais l'argent autant que j'aime Ozan...

L'angoisse grandissante, je me lève de mon fauteuil pour m'enfuir.
Cependant, par respect pour la mémoire de Joseph, je serre la main du notaire. Puis je sors du bureau, sous les yeux du costumé aux dents longues qui me regarde, étonné.

D'une marche rapide, je rejoins la sortie, quand...

— Mademoiselle Berthaud !! Attendez !!

Martin Villadieu m'interpelle, en courant derrière moi.
Sans me retourner, je continue mon chemin. L'homme me dépasse à grandes enjambées et se place face à moi en m'empêchant d'avancer.

— Que voulez-vous ? dis-je, agacée.

— Vous revoir.

— Pour ? Pour m'exploiter et remplir vos baraques de friqués avec mes toiles tendances, c'est ça ?

— Non... Je voulais juste vous inviter au restaurant. J'avais pensé que nous aurions pu parler de notre défunt ami. Il avait beaucoup d'estime pour vous et je souhaitais mieux vous connaître.

— Et ça vous servirait à quoi de mieux me connaître ? Franchement... Je ne pense pas que nous ayons des points en commun. Je pense même que nous sommes à l'opposé tous les deux, alors laissez-moi passer !

Martin Villadieu bombe le torse et me dit froidement :

— On ne s'est pas bien compris, mademoiselle Berthaud. Étant le nouveau dirigeant de la société "Delcroix et compagnie", vous êtes à présent liée à moi. Je dois m'occuper de votre carrière, comme le stipulent les termes de votre contrat. Vous êtes en roue libre depuis trop longtemps et Joseph s'inquiétait pour vous... Trop d'ailleurs. Je pense que mélanger les sentiments et les affaires n'est pas très productif.

Vous avez perdu du temps à pleurer sur vous-même et vous en avez oublié vos engagements. Alors, croyez-moi, je vais faire en sorte de vous remettre sur le droit chemin. Combien de tableaux avez-vous peints pour l'exposition de Lisbonne ?

Je rage ! Mais pour qui se prend-il, ce merdeux ? Pour mon proxénète ?

— ALLEZ-VOUS-FAIRE-FOUTRE ! Je gère ma carrière comme bon me semble ! certifié-je, en le poussant sur le côté.

Dans une colère noire, je cours vers la sortie, en claquant violemment la porte de l'étude.

Je marche tel un robot dans les rues de Paname.

Incivils, les gens me bousculent sans s'excuser et le bruit des voitures m'irrite au plus profond de mon âme...

En ce début d'après-midi, la pluie s'est mise à tomber en glissant sur mes cheveux. J'ai pourtant une capuche accrochée à ma parka, mais je ne l'utilise pas. Je veux que cette averse me lave de ma tristesse, de l'arrogance de Martin Villadieu et de l'absence de l'homme que j'aime.

Les heures passent et je déambule sans savoir où aller.

Cependant, je finis par m'asseoir au comptoir de ce bistrot, boulevard des Batignolles.

Un quartier que je ne fréquente pas, préférant les endroits bobo-chics de la capitale.

Devant ma tasse fumante, je me sens seule.

L'odeur délicate de cet expresso me ramène au café brésilien que m'avait offert Ozan. Malheureusement, cette jolie pensée creuse un peu plus ce vide en moi.

— Ça va, ma petite dame ? demande le cafetier assis derrière le zinc.

— Oui, réponds-je, en levant timidement mes yeux.

Le vieux monsieur me dévisage avec tendresse et semble inquiet. Il fronçe les sourcils.

— Oui... Ça va. J'ai juste des questions sans réponse et je trouve la vie si injuste.

L'homme acquiesce en concluant :

— Si la vie est parfois injuste, c'est qu'elle a ses raisons, vous ne pensez pas ?

— Vous croyez ?

— Oh que oui ! Les épreuves nous permettent d'évoluer. Sans elles, nous serions tous des gens mollassons et sans intérêt.

Son analyse plutôt succincte me fait tout de même réfléchir.

— Et pour ce qui est des questions... moi, je refuse d'en avoir ! confesse-t-il avec ironie. J'aime que les choses soient claires et je déteste qu'elles tournicotent dans ma cervelle. Alors je fonce dans le tas et j'obtiens toujours une réponse, même si celle-ci ne me convient guère.

Bien sûr...

Le cafetier remet ses lunettes et reprend la lecture de son journal. Comme si de rien n'était.

Je suis toujours surprise par ces rencontres et ces conversations informelles qui viennent troubler mes perceptions.

Juste quelques mots... Et me voilà dans une autre direction.

— Vous vous appelez comment ?

— Robert. Pourquoi ?

— Merci, Robert, vous m'avez ouvert les yeux, avoué-je en lui serrant amicalement la main et en lui déposant un billet de 20 euros sur le comptoir.

Le cafetier me fixe avec ses yeux ronds, tandis que je quitte le bistrot complètement reboostée.

— Attendez ! Votre monnaie ! crie-t-il en se relevant de son tabouret.

— Non merci, gardez tout !

Cette vie, qui me semblait si partielle, vient de me faire un cadeau. Elle a mis sur mon chemin Robert, empreint d'une certaine sagesse.

En seulement deux phrases, j'ai compris.

J'ai compris que la vie doit être vécue chaque jour.

Ne pas remettre à demain ce qui peut être fait aujourd'hui.

Ne veux pas avoir de regrets.

Vivre intensément, en profitant des gens que l'on aime avant qu'ils ne disparaissent ou que je ne disparaisse.

Le temps est compté...

Et je dois savoir pour Ozan, même si cela doit me faire du mal.

Ce soir, j'avais rendez-vous avec Déborah, mais je viens d'annuler. Pour une fois, elle ne m'en veut pas, elle comprend mon besoin de solitude.

Je rentre à la maison afin de trouver une solution pour joindre Ozan.

Arrivée dans le loft, j'ai un fort malaise. Je me rends compte que cet appartement n'est plus le mien. Dans cet endroit, tout m'étouffe, tout m'écrase et tout me rappelle Paul avec ses mensonges.

Dans cette vie d'avant, dont il me reste des bribes, je ne perçois que l'obscurité et la tristesse.

Heureusement, pour tenir bon, il me reste les souvenirs de mon séjour à la montagne.

Avec les feux de cheminée, le goût des brioches, le vent soufflant à travers les volets, la neige croustillante, les chansons de Ray Lamontagne et surtout toi, Ozan...

Ton sourire me manque, ta voix me manque, tes baisers me manquent...

Déterminée, je branche mon ordi et me connecte sur Google.

— Si tu ne viens pas à moi, Ozan... C'est moi qui irai à toi.

Mais avant, je récupère mon petit carnet en cuir noir où j'inscris parfois des choses qui me viennent à l'esprit. Des choses que je ne veux pas oublier... Enfin une sorte de carnet intime.

Sur le moteur de recherche, je tape le nom que je suppose être celui de la famille, celui qui était inscrit sur le tableau dans sa chambre.

Mais aucun élément trouvé.

Après avoir tenté les mots clé : fromager, éleveur de chèvres et toutes autres tournures, je commence à perdre patience.

Finalement, je pense à Catarina.

— Que je suis stupide, elle doit avoir son numéro téléphone !

Le sourire aux lèvres, je pianote une nouvelle recherche, enfin j'essaye... Car je ne me souviens plus de son nom de famille. Pétard, je rage.

J'écris juste leurs deux prénoms, suivi du nom de la commune, on ne sait jamais. Je croise les doigts.

Après quelques secondes de suspense, apparaît enfin leur numéro.

Georges et Catarina Chazali

Le hameau

05200 Puy-Saint-Eusèbe

Tel : 04.92.43.

Sans plus attendre, je saisis mon téléphone portable, entre leur numéro de fixe dans mes contacts et les appelle.

La sonnerie qui retentit plusieurs fois échoue sur le répondeur.

Ils sont sûrement encore à Grenoble.

Dépourvue, je laisse un message.

— Bonjour Catarina et Georges... C'est Léna... J'espère que vous vous portez bien tous les deux... Euh... Je suis rentrée à Paris. Je.... Je voulais vous annoncer que monsieur Delcroix est décédé. Je sais que vous le connaissiez un peu... Je suis navrée de vous l'annoncer

ainsi...

Vous me manquez tous les deux... Je vous laisse mon numéro de téléphone, si vous pouvez me rappeler, s'il vous plaît au 06.59.84..... merci, je vous embrasse.

Je reste brève, je n'ai jamais été forte pour laisser des messages, surtout dans ces circonstances.

Impuissante, je tourne en rond dans le salon, quand soudainement une idée me traverse la tête.

Précipitamment, je récupère mon petit carnet où j'ai griffonné certains trucs. Et justement, je me souviens avoir écrit un encart sur la famille d'Ozan. En feuilletant les pages, je retrouve ces quelques mots.

- Aïnhua ? Ville où vivait Ozan ? Est-ce le paysage environnant, peint par son père ?

- Etcheverry S. = Nom de famille ?

- Demander à Ozan quel est le prénom de son père.

Et si j'essayais de contacter son père ? Il y a des chances qu'il habite encore là-bas, à Aïnhua. Le nom du village inscrit derrière le polaroid.

Je ferais n'importe quoi ce soir pour retrouver mon Ozan. Je suis décidée, c'est la seule chose qui me reste.

Je note le nom d'Aïnhua, sur le clavier de l'ordinateur.
Mais je ne sais pas à quoi correspond le S d'Etcheverry S.
Serge, Simon, Samuel...
On verra bien.

Deux noms pouvant correspondre apparaissent enfin sur l'écran

Mr et Mme Etcheverry Sergio
Quartier Karrika
64250 Aïnhua
Téléphone: 05.59.65... ..

Mr Etcheverry Salverio
21 route Mendiondo aldia
64250 Aïnhua
Téléphone : 05.59.98.....

Furtivement, je regarde l'heure sur mon portable, il est 18h12. Je pense que c'est une heure correcte pour appeler les gens, sans pour autant les déranger.

Je compose le premier numéro trouvé sur les pages jaunes. Trois

sonneries et la voix d'une femme répond :

— Allô ?

— Bonsoir madame... Je m'excuse de vous déranger, mais je souhaiterais joindre Ozan Etcheverry. Connaissez-vous cette personne ?

— Qui ça, Ozan ? répond-elle sèchement.

— Oui, madame.

Un court instant, l'espoir me revient.

— Non... Connais pas !

CRAC !

Elle me raccroche au nez. Eh bien... Je comprends mieux d'où vient le caractère d'Ozan. Les gens de cette vallée ne doivent pas être faciles à vivre. J'essaye le deuxième numéro. La sonnerie résonne dans le téléphone. Le temps me paraît long et personne ne décroche. Au moment où je m'apprête à laisser tomber...

— Allô ?

La voix caverneuse de cet homme me surprend et me paralyse un peu.

— Allô ? répète-t-il durement.

— Oui. Euh... Bonsoir monsieur... Je m'excuse de vous déranger si tardivement, mais je cherche à joindre Ozan Etcheverry ?

— ...

Un silence s'installe.

— Allô ? Allô ? réitéré-je.

— Pourquoi cherchez-vous Ozan ? finit-il par dire.

Bingo, il le connaît ! À ce moment précis, j'entame une danse de la joie en bougeant mon popotin.

Bon, il faut que je me calme... Je ne veux pas faire de vagues, car je ne connais pas le passé de mon inconnu. Sois maligne.

— Euh... Nous étions dans la même classe en primaire et je cherchais à retrouver mes camarades pour organiser une sorte... de... de retrouvailles, vous êtes son papa ?

— Oui, j'étais son père et toi, tu es la fille de qui ?

Merde et merde. Mon dieu que vais-je lui dire ? Tiens, il me tutoie comme son fils. Tel père, tel fils !

Mais pourquoi me dit-il qu'il était son père ? Bon rebondis vite !

— Euh, je ne pense pas que vous vous souveniez de moi, mes parents ne sont pas restés longtemps à Aïnhoa.

— ...

De nouveau le silence.

— Vous avez ses coordonnées, s'il vous plaît ? supplié-je.

— Je ne sais pas où il est... désolé, avoue-t-il avec tristesse.

— Je ne comprends pas !

— Ozan est parti, il y a bientôt dix ans et je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis qu'il s'est enfui.

Je reste muette...

— Qu'il s'est enfui ?

— Oui... Ce petit con s'est embarqué dans une sale histoire.

— Quelle histoire ?

— Si tu étais restée dans le coin, tu le saurais.

Bon, je te laisse... Je n'ai plus envie de parler de lui. Et toi, oublie-le, ordonne-t-il en raccrochant. Stoppanet net la conversation.

Il n'y a plus de doute, il y a bien des similitudes entre ces deux hommes.

Mes incertitudes concernant Ozan, viennent d'être mises à jour par son père. Son regard triste, sa mélancolie, ses absences, ses silences en disaient trop long. On n'est pas tourmenté et inaccessible sans raison.

Ma curiosité est grande et je dois obtenir les réponses à mes questions, pour cela j'effectue une dernière recherche sur le net.

Comme Ozan est parti, il y a dix ans, donc...

Google : faits divers Aïnhua. On ne sait jamais...

J'essaye de comprendre le mystère qui entoure l'homme que j'aime. Il a une réputation de bagarreur, peut-être s'est-il retrouvé dans une situation qui a mal tourné, mais de là à s'enfuir et ne plus donner signe de vie à ses parents pendant dix longues années me rend perplexe.

Après plusieurs lectures de pages qui dérivent sur différents faits plus ou moins tragiques, comme des cambriolages, accidents de la route, suicides... Un article sortant du lot retient rapidement mon attention.

24 avril 1997.

La ville d'Aïnhua est aujourd'hui en deuil après le terrible attentat qui a eu lieu, hier soir, à la frontière franco-espagnole. Le policier espagnol Juan Rodriguez, 37 ans, a été retrouvé mort dans son véhicule de fonction à la suite de l'embuscade dont il a été victime. Sept hommes de nationalité française connus des services de gendarmerie ont été interpellés ce matin à l'aube et mis en garde à vue. Selon les enquêteurs, ils appartiendraient au mouvement indépendantiste "Gloire et liberta", dont les valeurs restant controversées pourraient être à l'origine de ce terrible crime. Aux dernières nouvelles, deux autres hommes impliqués dans cet homicide seraient toujours en cavale.

Je suis attentive à chaque phrase, à chaque mot... Tout a une

importance. Je continue mes recherches sur ce fait divers.

3 mai 1997.

Après le sinistre attentat qui a endeuillé le petit village d'Aïnhua, il y a 9 jours, il semblerait que l'un des deux hommes recherchés ait été arrêté alors qu'il tentait de franchir un barrage routier. Selon les témoins, une poursuite aurait eu lieu entre la brigade et l'homme, mais le véhicule de celui-ci aurait percuté une rambarde qui l'aurait entraîné au fond d'un ravin. L'homme âgé seulement d'une vingtaine d'années a été hélicoptéré par le P-G-H-M et hospitalisé au CHU de Toulouse, ses jours ne seraient plus en danger. Dès sa sortie, il sera placé en garde à vue et entendu par la gendarmerie. Aux dernières nouvelles, l'autre individu recherché par la brigade criminelle serait un jeune homme originaire du village d'Aïnhua. Un homme brun aux yeux verts selon les descriptifs des enquêteurs.

Mon dieu ! Ce n'est pas possible. Ozan ne pourrait pas faire une telle chose... Non, je refuse de penser au pire.

Je reprends le polaroid que j'avais glissé dans mon sac avant de partir et l'examine plus intensément. Je veux trouver une explication. Comme la photo est petite, je vais chercher une loupe rangée dans l'un de mes tiroirs du salon. Avec le grossissement que me procure celle-ci, certains détails que je n'avais pas remarqués me sautent soudainement aux yeux. Je m'aperçois que certains hommes

se trouvant derrière lui portent en bandoulière sur leurs épaules un objet noir. Et ce que je découvre me terrifie. Ces objets ne sont autres que des mitraillettes... Je suis consternée. Est-ce qu'Ozan aurait fait partie de ce mouvement libérateur du pays basque ? En tout cas, cela me semble une hypothèse... Ou une réalité.

J'éteins mon ordinateur, exténuée par ce que je viens de lire et m'assois péniblement sur le canapé.

Mon regard se tourne vers la fenêtre d'où j'entrevois le mur gris et sale de l'immeuble d'en face. Il y a un jeune couple accoudé au rebord de leur fenêtre. Le jeune homme enlace amoureusement sa compagne, tout en fumant sa cigarette.

Ils sont beaux tous les deux, heureux... Alors que moi je pleure, comme une petite fille perdue.

Je ne sais pas si Ozan pense encore à moi, je ne sais pas qui il était avant et je ne sais pas qui il est devenu aujourd'hui.
Je ne sais plus...

Chapitre 5 : Martin Villadieu

Un numéro sur un bout de papier

3h20 du matin et je n'ai toujours pas fermé l'œil. Installée sur le canapé, blottie sous ma couverture polaire, je pense à Ozan.

Comment pourrait-il être un criminel ? Non, c'est impossible. Cet homme est sensible, proche de la nature et la vie est bien trop importante pour lui, pour qu'il en sacrifie une...

Je pense aussi à Joseph, à son héritage et à son rêve qu'il m'a confié. Je n'ai pas le droit d'y renoncer, il serait tellement déçu.

Mais suis-je à la hauteur de ses espérances ? Suis-je prête à tout quitter pour le Canada ?

Je pense à Martin Villadieu. Comment ce personnage est-il arrivé dans la vie de mon ami. Comment a-t-il pu hériter de Lourmarin ? Je ne comprends pas.

Finalement, le sommeil finit par me surprendre et m'entraîne dans un songe mouvementé.

Ozan me tient par la main et nous marchons tous les deux sur un chemin, lorsqu'une tornade surgit devant nous en nous aspirant

violemment. Effrayée, je m'agrippe fortement à lui, mais sa main me lâche et je tombe en hurlant son prénom...La chute est longue, interminable et Ozan s'éloigne... Arrivée sur terre, je percute et rebondis sur un sol moelleux, recouvert de pétales de pivoines roses. Quand un rire sournois attire mon attention, en tournant la tête, je découvre, allongé près de moi, Martin Villadieu.

En nage, je me réveille en sursaut. J'en ai vraiment marre de ces rêves tordus.

Dehors, le soleil brille et m'éblouit à travers les carreaux, il ne doit pas être loin de midi. Tant bien que mal, je me lève en boitant à nouveau. Ma douleur au genou est revenue, sûrement à cause de ce maudit canapé. En passant près de mon ordi, je récupère mon smartphone, mais celui-ci n'a plus de batterie. Alors je le branche sur la prise pour le recharger. Je n'ai pas le temps d'atteindre le réfrigérateur que mon téléphone se met à vibrer.

Un SMS vient d'arriver. Est-ce Ozan ?

SMS : Mademoiselle Berthaud, je souhaitais m'excuser de mon côté quelque peu cavalier. Nous nous sommes mal compris hier matin et j'aimerais que nous repartions sur de meilleures bases. Je suis admiratif de votre travail et collaborer avec vous serait un grand

plaisir. Je vous souhaite une agréable journée en attendant de vos nouvelles.
Martin Villadieu.

— Eh bien... Tu risques d'attendre longtemps, mon gars. Va au diable !

Avec ma tasse de thé, je m'installe au comptoir de ma cuisine, nous sommes dimanche aujourd'hui. Ozan doit être au marché de Chorges et j'ai très envie de reprendre la route pour le retrouver, là-haut... Dans les montagnes.

Après mon petit-déjeuner, je m'habille en jogging pilou et attache mes cheveux avec un vieil élastique, puis je retourne au salon pour enfermer ma vie dans les cartons que j'ai piqué au supermarché. Mais je suis interrompue par mon téléphone. Une chance pour moi, il est posé près de moi.

— Oh mon dieu ! Le nom de Catarina s'affiche sur l'écran.

Le souffle court, je décroche, comme si ma vie dépendait de ce coup de fil.

— Allô ?

— Léna, c'est toi, ma chérie ?

— Oui, bonjour Catarina.

— Ma Léna... On vient juste de rentrer de Grenoble. On a entendu ton message sur le répondeur, nous sommes désolés et triste pour monsieur Delcroix. Quel malheur !

— Oui, c'est un grand malheur...

— Comment vas-tu, ma chérie ?

— Je fais avec... Enfin, j'essaye... dis-je, peinée.

— Reviens ici, reviens chez nous.

— Je ne sais pas, Catarina... Catarina ?

Il me faut des nouvelles d'Ozan, sinon mon cœur va exploser.

— Oui ?

— Avez-vous des nouvelles d'Ozan ? demandé-je, la voix tremblante.

— Ozan ? Eh bien, on est rentrés, il y a tout juste deux heures. On ne l'a pas encore vu, mais il doit passer ce soir nous ramener les clefs de

notre bergerie. Tu sais, il s'est occupé de notre troupeau pendant notre absence. Il te manque ? dit-elle, un peu taquine.

Je ne réponds pas à sa question, quelque peu embarrassante.

— Avez-vous son numéro de téléphone, s'il vous plaît ?

— Oui bien sûr, mais c'est juste un numéro de portable.

Enfin... Enfin un numéro où je vais pouvoir le joindre. Je me sens soulagée.

— C'est super.

— Tu veux que je te le donne ?

— Oui, s'il vous plaît, Catarina.

— Attends, je vais chercher mon calepin téléphonique.

Plus loin, je l'entends farfouiller dans un bric-à-brac, puis revenir au combiné.

— Tu as de quoi noter ?

— Oui...

Après avoir parlé de monsieur Delcroix et de mon héritage du chalet, nous nous promettons de nous retéléphoner dans la semaine. Cela me fait du bien de discuter avec elle.

Catarina me manque beaucoup, même si elle n'a rien à voir avec Ozan, elle me rapproche inconsciemment de lui...

Grâce à elle, j'ai maintenant dans la paume de ma main un petit bout de papier où est inscrit son numéro.

Mes doigts tremblent de joie ou de peur... Je ne sais pas.

14h20, Ozan doit être rentré chez lui.

Fébrilement, je compose son numéro. En fermant les yeux, j'écoute la sonnerie qui retentit comme une mélodie. Un fil de notes qui me relie dans l'invisible avec mon inconnu aux yeux verts.

Mais personne ne décroche et le répondeur se déclenche :

Vous êtes bien sur le répondeur d'Ozan Carvalho, je ne suis pas disponible pour le moment, mais laissez-moi un message et je vous rappellerai. Merci.

Je reste sans voix. Prise de panique, je raccroche immédiatement le téléphone.

Ozan Carvalho ? Je ne comprends pas... Je pensais qu'il s'appelait Etcheverry.

Le temps de reprendre mes esprits, je recompose le numéro. Mais Ozan ne décroche toujours pas.

Vous êtes bien sur le répondeur d'Ozan Carvalho, je ne suis pas disponible pour le moment, mais laissez-moi un message et je vous rappellerai. Merci.

Entendre le son de sa voix me donne des frissons.

— Ozan ? C'est Léna... Euh... J'espère que tu vas bien... J'aimerais beaucoup te parler. Peux-tu me rappeler, s'il te plaît ? Je... enfin tu... tu me manques beaucoup. Je t'embrasse.

Je me sens complètement stupide. J'espère qu'il va me recontacter dans la journée.

Je me demande si le nom de Carvalho est celui de sa mère, peut-être que ses parents ne se sont jamais mariés.

Une chose est sûre, je suis impatiente de voir son nom s'afficher sur mon écran tactile.

Bien que je n'aie pu lui parler ouvertement, je suis heureuse...

Le Blue Cocktail

Cette joie soudaine me donne l'envie de me pomponner. Certes, nous sommes au milieu de l'après-midi, mais qu'est-ce que cela peut faire ? J'ai envie de me faire plaisir et je suis certaine que monsieur Delcroix sera heureux de me voir ainsi.

À l'étage, je choisis dans ma penderie une jupe noire assez courte, un haut avec des manches chauve-souris très colorée, un collant opaque violet et mes bottes en cuir.

Un vrai perroquet ! Mais j'aime tant ces couleurs pétillantes, cela donne du pepsi à la vie et j'en ai besoin aujourd'hui.

Ce soir, c'est décidé, je sors.

Voir du monde me fera le plus grand bien. Si je dois attendre dans cet appartement qu'Ozan me rappelle, je vais devenir dingue, il vaut mieux que je mette les voiles.

Après 45 minutes de bichonnage, j'attache mes cheveux en un chignon flou et me maquille un peu plus que d'habitude, puis j'envoie un texto à Deb.

SMS : Ma chère Deb ! Allons-nous squatter le Blue Cocktail ?

La réponse est immédiate et sans surprise.

SMS : Oh que oui ! TROP CONTENTE ! 19 heure au bar?

SMS: Ok! À plus tard, copine !

SMS : ;-)

Et voilà ! Pour se changer les idées positivement, il n'y a rien de mieux qu'une soirée avec mon amie d'enfance. Même pas peur de ses futures questions concernant mon périple montagnard. Je me sens prête psychologiquement à subir ses assauts...

Le reste de la journée se passe, les yeux rivés sur mon roman et sur mon portable. Je ne veux pas louper l'appel d'Ozan.

Pour l'instant, je suis déçue, car je n'ai pas de nouvelles de lui.

Cependant, je reste persuadée que ce n'est pas voulu. Ozan est un homme sauvage, loin des contraintes de la technologie moderne. Vivant au rythme des saisons et du lever du soleil.

Blue Cocktail, 19h10

Assise sur un haut tabouret en bambou, j'attends Deb qui est un peu en retard.

Ce soir, il y a pas mal de monde dans ce bar branché du quartier latin.

Comme le froid sévit depuis un certain temps sur la capitale, les gens se réchauffent le corps et l'esprit dans ce lieu bienveillant

que nous offre Paris. Je suis moi-même fan de ce décor exotique, verdoyant et fleuri qui me rappelle un peu mes tableaux.

Puis, derrière la vitrine du bar, une femme s'agite en hurlant mon prénom. Les clients interpellés au comptoir se retournent tous vers elle... Puis vers moi.

Je n'aime pas me faire remarquer, surtout que les trois hommes accoudés au zinc me lèvent leurs verres en mon honneur.

Merci, Déborah, maintenant, j'ai honte en virant rouge écarlate.

— Ma copine !! crie-t-elle en franchissant la porte du Blue Cocktail.

Celle-ci, hystérique, se précipite sur moi en m'embrassant fortement sur les joues.

— OUH !! Toi, tu m'as manqué !! avoue-t-elle, joyeusement.

— Bonjour Deb.

Sensuellement, elle enlève son manteau sous le regard discret des hommes.

Sa robe courte et moulante laisse deviner son corps parfait. Cette vision déclenche le sifflement approbateur de mon voisin de comptoir.

Sans complexe, celle-ci le remercie d'un clin d'œil en posant ses fesses sur le tabouret près du mien.

Je suis à la fois admirative et déconcertée par son charisme excentrique. Personnellement, je ne pourrais pas m'exhiber ainsi. Seule, Déborah Garnier peut le faire avec une classe folle !

— Waouh ! Tu as meilleure mine que la dernière fois que je t'ai vue ! Est-ce grâce à l'air des montagnes ou au Montagnard aux chèvres ?

Ça y est, nous y voilà... Deux phrases de politesse et le sujet croustillant de la soirée est déjà sur l'étalage.

— Eh bien, je dirais un peu des deux...

— Je suis si heureuse, tu mérites de rencontrer une belle personne comme toi... dit-elle en me pinçant le bout du nez.

Mais la mélancolie traverse mon esprit l'espace d'un instant. Je pense à monsieur Delcroix, lui aussi pensait que j'étais une belle personne...

Deb s'en aperçoit et me prend la main.

— Je suis désolée pour ton agent... Je sais que tu l'aimais beaucoup.

— Oui, énormément...

Mon amie me regarde avec un sourire timide.

— Bon ... Tu sais quoi ? On va boire en l'honneur de ce petit bonhomme. Qu'est-ce que tu en dis ? Et puis on enchaînera en l'honneur de nos retrouvailles et surtout en l'honneur de l'éleveur de chèvres qui t'a fait oublier le pauvre débile ! Donc, si je calcule bien... Au moins trois cocktails !!

Deb a cette intelligence de retourner toujours favorablement les situations.

— BARMAN ? crie-t-elle par-dessus mon épaule.

Le garçon, habillé d'une chemise noire et d'un petit gilet bleu turquoise, vient vers nous.

— Bonsoir, mesdames. Je vous écoute ?

— Alors pour moi, ce sera un "Sun on the Beach" et pour ma copine un "Spritz", s'il vous plaît, jeune homme.

— Ok ! C'est parti.

Le barman s'en retourne et récupère deux jolis verres.

— Il est pas mal, ce petit. Regarde son postérieur... Bombé à souhait ! J'en ferais bien mon quatre-heures !

J'esquisse un sourire et lève les yeux au ciel.
Question hommes, elle est insatiable.

En jonglant avec les bouteilles d'alcool et de jus de fruits, le jeune homme nous prépare nos boissons en pratiquant le Flair Bartending.

Déborah est sous le charme du show... ou du barman...

Après une dernière pirouette, il nous donne nos verres joliment décorés avec des feuilles d'ananas et des rondelles d'orange. Deb le remercie en battant ses yeux de biche.

— Alors, raconte-moi... Je veux savoir ! supplie-t-elle.

Tout en sirotant nos cocktails, je lui raconte en détail mon arrivée tumultueuse dans les Hautes-Alpes. Ma rencontre un peu étrange avec Ozan, la soirée du 31 décembre qui aurait pu mal finir, mon sauveur, la passion qui en a suivi, la beauté et la tranquillité des montagnes, la simplicité de la vie que pourrait m'offrir Ozan, le décès de Joseph et de son héritage, ainsi que la lourde décision qu'il me reste à prendre concernant le Canada.

Mais je me cache bien de lui parler du mystère qui entoure l'homme que j'aime.

— Tu vas faire quoi ? Tu vas partir au Canada avec ton fermier ? dit-elle en terminant d'une traite son verre.

— Je ne sais pas encore...

— Ok. C'est certain que tu ne peux pas tout quitter sur un coup de tête. Tu dois te poser les bonnes questions, Léna. En revanche, si tu pars vivre au pays "des bûcherons canadien bien gaulés", sache que je me ferais un grand plaisir de venir te voir ! propose-t-elle en me tapant sur la cuisse.

Toujours aussi brut de décoffrage, cette Déborah...

— Bon, je vais au petit coin. Le Sun on the Beach a déjà glissé en bas !
Commande-nous autre chose à picoler ! Ce soir, c'est la fête !!

Deborah descend de son tabouret et se dirige vers les toilettes du bar.

En passant devant deux hommes attablés, ceux-ci fascinés par sa démarche sensuelle se retournent sur son passage.

Il faut avouer que c'est une très jolie fille. Son 1,75 mètre, son corps svelte et bien proportionné ne laissent personne indifférent.

Pourtant sa poitrine est assez menue, ce qui a été son complexe pendant de longues années. Mais aujourd'hui, avec l'aide des soutiens-gorges Push-up, elle s'affiche fièrement avec de magnifiques décolletés.

Pour moi, le hic, ce sont ses cheveux noir ébène.

Je trouvais que son brun clair naturel lui allait à ravir. Sûrement une question de mode.

Je demande au barman s'il peut aussi nous servir une assiette de tapas, l'alcool commence à me chauffer les neurones, mais j'attendrai le retour de Deb pour la suite de la commande.

Afin de régler nos premières consommations, j'attrape mon sac et y farfouille pour récupérer mon portefeuille, lorsque j'aperçois mon portable éclairé. Un SMS est en attente de lecture.

Rapidement, je le saisis avec la peur au ventre d'avoir loupé Ozan. Il est possible qu'avec le fond musical du bar, je n'aie pas entendu la sonnerie de mon téléphone, même si le son était à son maximum.

J'ouvre l'application en découvrant le texto.

SMS : Bonsoir Léna. J'ai beaucoup de mal à écrire ce SMS. Je sais qu'il va nous apporter beaucoup de peine. Tu me manques aussi ... Mais ma vie est compliquée, plus que tu ne peux l'imaginer. Je ne suis pas la personne qu'il te faut, tu seras déçu par moi, inévitablement. Il vaut mieux que tu m'oublies, même si moi, je ne t'oublierai jamais. Ozan.

Quoi ? Mais... je ne comprends pas ! Il est en train de rompre par SMS ?
Comment peut-il me dire cela après ce que nous avons vécu ?

Effarée, je sors du bar sans mon blouson et me retrouve dans la rue devant la vitrine du Blue Cocktail. Je compose son numéro, en même temps que tout mon être se décompose.

Mais la sonnerie n'aboutit pas.

Je refais le numéro en tombant une fois de plus sur la messagerie.
Sous le coup de l'émotion, je n'arrive pas à lui laisser de message.

— Léna ? Ça va ? dit mon amie, en me rejoignant dans la rue.

— Oui... Ne t'inquiète pas. C'était Stéphane, je n'avais pas de réseau dans le bar, mens-je habilement.

— Ok... Tu m'as fait peur. Tu avais une drôle de tête.

Pour la rassurer, j'attrape son bras et lui rappelle :

— Dis donc, nous n'avions pas des trucs à fêter toutes les deux ?

— Oh que si, je m'en souviens très bien ! Et je vois même une grosse assiette de tapas qui nous attend !

Réconfortée, je rentre avec elle dans le bar, afin de profiter de cette soirée entre filles.

Décidées, nous reprenons nos places au comptoir, celles qui nous avions laissées.

Je feins d'être joyeuse, mais le cœur n'y est plus.

Je suis toujours sous le choc du SMS, mais je ne veux pas que mon amie se doute de quoi que ce soit. La connaissant, elle risquerait de prendre mon téléphone, afin d'appeler Ozan pour lui dire ces quatre vérités. Ce dont je n'ai pas envie.

Malgré la tourmente qui me ronge, je trouve son texto contradictoire. Il me dit que je lui manque, qu'il ne m'oubliera pas et pourtant, il me quitte... Ce n'est pas logique. Je sens qu'il n'est pas sincère avec moi.

— Je vous sers autre chose ? demande gentiment le barman.

— Eh bien... Je suis plutôt tentée par un Mojito !

— Euh... Moi, je vais rester sur le Spritz.

— Ok les filles ! dit le Barman, énergique.

Deb me raconte son quotidien, son boulot, ses collègues de travail qu'elle critique sans remords, ses rencontres masculines d'un soir sur le site "Racole-moi" et moi, je l'écoute en esquissant parfois un

sourire, une mimique, un haussement d'épaule ou un "Non, pas possible ?". Sans pour autant me concentrer sur son récit. Des phrases m'échappent lorsque mes pensées s'échappent elles-mêmes vers celui que j'aime.

Le barman nommé Hugo nous a servi généreusement 4 cocktails depuis le début de notre conversation. J'ai posé mon coude sur le comptoir et mon menton dans le creux de la main.

Deb est un vrai moulin à paroles, mais je suis heureuse d'être avec elle ce soir.

Sa bonne humeur déconnecte mon moral de la réalité, afin qu'il ne sombre pas dans les abîmes.

Ozan me manque.

Depuis quelques minutes, ma vue a tendance à se brouiller, je crois que l'alcool me rend myope.

— Mais qu'est-ce qu'il veut celui-là, ma photo peut-être ? affirme mon amie énervée, en regardant par-dessus mon épaule.

— Hein ? dis-je en me retournant sur la droite.

— Mademoiselle Berthaud, quelle coïncidence !

Et merde... Martin Villadieu. Qu'est-ce qu'il fout là, celui-là ?

— Vous me suifez, c'est ça ? Et ben non... Je ne bosse pas sur ces fichus tableaux que vous attendez monsieur Billadiou !!! Lui dis-je instantanément.

Voilà, la Léna que je n'aime pas.

Celle qui est complètement pompette, celle qui n'arrive plus à articuler un simple mot sans lui changer les consonnes et qui devient exceptionnellement arrogante.

Déborah ne comprenant rien à notre controverse nous regarde de ses grands yeux écarquillés.

— Pour vous rassurer, chère mademoiselle Berthaud, je n'ai pas dans ma vocation d'être un détective privé. Voyez-vous, j'ai été invité par des amis. Cela dit, nous avons les mêmes goûts concernant les endroits branchés de Paname. C'est un bon point pour vous.

— N'importe quiiiiii... Vous êtes un naze...Non un triple nazzeeee. Je ne vous z'aime pas. OUSTE ! Du balai... BARRE-TOI ... Tu pues, dis-je en le menaçant de mon index.

— Houlà, on se calme ! dit Déborah, en s'interposant entre nous.

Puis, le sourire aux lèvres, elle tend la main à l'intrus.

— Je me présente. Déborah Garnier. Amie d'enfance de notre chère Léna.

— Bonjour, Martin Villadieu, dit-il en lui serrant la main.

— Bon, nous allons faire en sorte que cette soirée ne se termine pas en lynchage. Monsieur Villadieu, voulez-vous vous joindre à nous ?

— Mais nonnnnn.... Je le véteste... bafouillé-je à moitié écroulée sur le comptoir.

Deb s'approche de Martin et lui glisse un mot dans l'oreille, celui-ci l'écoute en esquissant un sourire. Je suis persuadée qu'elle est en train de lui dire que je suis complètement bourrée et qu'il ne doit pas s'offusquer de mes paroles incorrectes.

— Ce serait avec plaisir, mais mes amis m'attendent.

En effet, d'un mouvement de tête, il nous montre quatre hommes en costards cravates s'impatiant au fond de la salle.

— Bon... alors, je n'insiste pas, dit-elle, quelque peu déçue.

— Ouais... Casse-toi !

Ça, c'est encore moi qui ramène ma fraise.

— Mademoiselle Garnier, j'étais enchanté de faire votre connaissance.

La traite lui sourit en retour en papillonnant des yeux. Pff...

— À bientôt, mademoiselle Berthaud, lance-t-il avec sa moue de tanche.

— DÉGAGE !!! est ma seule réponse.

Martin Villadieu me fait un petit clin d'œil qui en dit long, ce qui a le don de me désespérer profondément.

22h30. La musique dans le bar vient de monter de quelques décibels, transformant la salle en piste dansante. J'ai complètement omis que les dimanches soir, c'était soirée sud-américaine. Beaucoup d'habitues se mettent à danser, en tournoyant autour de quelques tables abandonnées. L'ambiance est festive et me donne l'envie de sautiller. J'adore me déhancher sur ce genre de tempo, mais ça, vous le savez déjà.

— Viens Deb... On va tanser.

— C'est qui ce mec, ce Martin Villadieu ?

— Viens... VIENS AVEC MOIII... ON va ddaanserr

— Euh...Tu es certaine, Léna ? dit-elle en pouffant.

— Bah ouais !! REGARDE... J'vais te montrrrer... c'est bacille

En attrapant sa main, j'essaye de l'entraîner avec moi sur la piste.

— Non. Vas-y, toi, je ne veux pas louper ça, poursuit-elle en plaisantant.

— Lasseuzeee. Tu vas boir..

Après m'être extirpée de mon tabouret avec quelques difficultés, je rejoins les danseurs.

Je ne sais pas pourquoi, dès que j'ai un coup dans le nez, il faut que je me dandine. C'est systématique.

Me voilà, les bras en l'air, gesticulant comme une brindille poussée par le vent. Rien de très concluant.

La chorégraphie laisse à désirer, mais a le mérite de faire rire ma copine.

D'un hochement de tête, je lui demande de me rejoindre, mais trop tard, elle vient d'entamer une grande discussion avec le barman, qui, lui... la dévore des yeux.

Ça y est, elle l'a pris au piège dans ses filets sensuels et érotiques, telle une prédatrice affamée. Il finira dans son lit ce soir. Il ne le sait pas encore, mais

elle... elle le sait.

Soudainement, la lumière décline en changeant radicalement l'atmosphère des lieux. Celle-ci plutôt électrique devient progressivement feutrée et intimiste. Puis, la musique devient à son tour plus douce, laissant place à un slow d'Enrique Iglesias. Les couples se forment naturellement sur la piste, me laissant seule au milieu de leur danse langoureuse. Blottie les uns contre les autres, ils tournent autour de moi avec leur bonheur qui m'éclabousse. C'en est indécent.

Je décide de me retirer de cette arène de félicité, quand une main chaude me retient par le poignet. En me retournant, je devine sous les spots bleutés Martin Villadieu m'observant avec malice.

— Dansez avec moi, ordonne-t-il, sûr de lui.

Sans que je ne puisse dire quoi que ce soit, je me retrouve collée à son veston, la joue posée sur son épaule. Celui-ci m'entoure de ses deux bras et minaude à mon oreille :

— Vous êtes étonnante, Mademoiselle Berthaud... Vous m'intriguez.

En gloussant bêtement, je lui réplique :

— Pourquoi est-ce que vous tancez avec moi. Vous êtes maso, c'est ça ?

— S'il faut être maso pour que je puisse attirer votre attention, je le ferai sans problème.

Tout en dansant, je le fixe intensément en plissant des yeux.

— Mais qu'est-ce que vous broulez à la fin ? dis-je avec mon vocabulaire de pochetronne.

— J'ai déjà ce que je veux.

— Ah oui ?

En me serrant contre lui fortement, il me murmure dans la nuque.

— Danser avec vous... là... maintenant... réveille tous mes sens. Je vous en remercie, Mademoiselle Berthaud.

— Vous dites n'importe quoi, dis-je en gondolant.

— Vous doutez de mes paroles ?

— Je suis saoulé... Je passe mon temps à vous insulter et je vous hais...

— Justement, c'est très excitant.

Martin Villadieu s'approche de mes lèvres et s'empare de ma bouche sans autorisation. bercée par la musique suave, son baiser chaud et torride me bascule dans l'interdit, quant au loin, je perçois les applaudissements et hurlements de ses copains bobos.

— VAS-Y MARTIN !

Cet homme a-t-il un faible pour moi ou s'amuse-t-il bêtement devant ses potes ? Suis-je devenue le pari stupide de leur soirée de mecs ? Et pourquoi suis-je en train de l'embrasser ? Le soir même où je reçois un SMS de rupture, je me retrouve à flirter avec un mec qui m'horripile. Mais ce baiser m'éloigne d'Ozan et moi, j'aime OZAN. Mais que suis-je en train de faire ?? OH !! Bouge-toi, Léna !!

D'un geste virulent, je repousse mon partenaire. Celui-ci me regarde, amusé.

— Foutez-moi la paix ! dis-je, énervée, en quittant la piste.

Martin, quant à lui, se retrouve seul au milieu des danseurs. Comme j'ai beaucoup d'élégance lorsque je suis bourrée, je me retourne en lui faisant un doigt d'honneur.

Alors que je m'approche de Deb, celle-ci ne me voit pas, étant toujours en mode roucoulade avec le jeune Hugo.

— Deb ? Je me casse...

Mon amie se retourne, étonnée.

— Tu rentres déjà ? Tu veux qu'on te raccompagne avec Hugo ? Il a fini son service, dit-elle en le regardant niaisement.

— Non merci... Vais rentrer seule.

— Dis donc, toi... Je t'ai vue avec ton brun ténébreux. Tu n'as pas perdu de temps. Je vois que mes conseils ont fait du chemin. Ce soir, l'élève a dépassé le professeur que je suis ! chuchote-t-elle en rigolant.

— Ha, ha, ha... Très grôle !

— Petite gourmande, va ! répond-elle, en tapotant mon postérieur.

— C'est pppas ce que tu crois.

— Mais au fait, c'est qui ce type ? Tu le connais d'où ?

— Il a hérité de Jofeseephe... Connais pas. Il me gonfflle.

— Je le trouve courtois... En tous les cas, il a l'air mordu de ta jolie frimousse ! Et au moins... lui ne se trimbale pas avec un troupeau de chèvres ! dit-elle en rigolant.

— Pffff.... Non, lui, il est jjjuuste avec un croupeau de débiles à cravates... J'y vais... dis-je en tanguant dangereusement.

— Tu m'inquiètes, Léna, ça va ?

— Oui... OUI ... dis-je en titubant et en me dirigeant vers la sortie. Mais, avant d'ouvrir la porte, j'hésite. Euh... C'est à droite ou à gauche pour rentrer chez moi ?

— Houlà... Toi t'es encore trop pompette pour que je te laisse rentrer seule !annonce Déborah en attrapant son manteau.

— Je vais la ramener, lance Martin, en récupérant mon sac à main et en déposant mon blouson sur mes épaules.

Furieuse, je lui lance un regard noir.

— Euh.... Vous en êtes sûr ? s'inquiète Déborah, incertaine, en découvrant ma grimace de dégoût.

— Oui... Je connais son adresse et ma voiture est garée à seulement quelques mètres d'ici.

Et moi tel un flan dégoulinant, je deviens spectatrice de ma propre destinée. Ce soir, j'ai trois ans et je suis à la sortie de la maternelle. D'ailleurs, je m'exclame bruyamment :

— Merccccciiii, papa et mamannnn... HIC !

Martin attrape ma main et m'entraîne vers l'extérieur.

— Je t'appelle demain, ma chérie ! s'écrie Deb en me saluant une dernière fois de la main.

Un tour en Ferrari

Quelques flocons virevoltent au-dessus de nos têtes. Cette rafale rafraîchissante est la bienvenue, elle remet mes neurones en place. Le roquet vêtu d'un Burberry trench-coat anthracite marche devant moi en me serrant les doigts. J'ai beaucoup de mal à le suivre, le trottoir est glissant et les talons de mes bottes se coincent entre les pavés.

— Oh !! Vous n'êtes pas obligé de me tirer comme un âne ! protesté-je, un peu essoufflée.

Martin se retourne en dessinant sur ses lèvres un sourire d'incube.

Cette situation m'incommode, car il a pris du pouvoir sur moi. Cependant, l'état d'ébriété dont je souffre ce soir ne me permet pas de me révolter. J'avale ma couleuvre, comme disent les gens de la montagne et j'accepte que ce type me raccompagne. Dès que je serai chez moi, je prendrai un cacheton (pour faire taire ce groupe de percussionnistes qui tambourinent sur ma cervelle) et je me blottirai sous ma couette, pour me cacher de cette honte grandissante...

À mi-chemin, le businessman sort une clef de sa poche et déverrouille à distance sa voiture de sport noir métallisé. Celle-ci lui répond en bipant et en s'allumant de tous ses feux.

Arrivé devant sa Ferrari F430 Spider, Martin s'empresse de m'ouvrir la portière avant, afin que je me glisse, déconfite, sur le fauteuil.

Tandis qu'il s'installe devant le volant et démarre ce que je suppose être "son nouveau jouet", je reste surprise par l'odeur du plastique et du cuir embaumant l'habitacle. Cette forte émanation de bagnole neuve accentue mon mal de crâne déjà bien carabiné.

Peut-être ai-je gardé un médoc dans le fond de mon sac ? D'un geste trop rapide, j'attrape celui-ci bêtement du mauvais côté, renversant tout son contenu sur la moquette moelleuse du coupé sport.

— MERDE ! crié-je, impolie.

Martin jette un œil sur moi et se met à rire.

Tant bien que mal, j'essaye de ramasser mes effets personnels, mais le balancement des suspensions me donne vite la nausée. Alors, pour éviter le pire, je me dépêche de tout remettre dans mon sac, en espérant ne rien oublier sous le siège.

Impassiblement, nous roulons dans un Paris enneigé, lorsque je me décide à l'interroger. Je veux éclaircir la situation et surtout qu'il ne se fasse pas d'illusions sur ma personne. L'alcool s'étant un peu évaporé, j'espère enfin pouvoir tenir une conversation audible.

— Pourquoi m'avez-vous embrassée ? demandé-je à brûle-pourpoint.

Martin, saisi, lève son nez du volant et me regarde en biais.

— Parce que je vous trouve irrésistible. Est-ce une réponse acceptable ? avoue-t-il, comme un aristocrate anglais.

Cette fois, je n'ai plus de doute. Martin Villadieu a bien des vues sur moi.

— Je ne suis pas libre... J'aime un homme merveilleux, réponds-je sèchement.

— Ah oui ? Eh bien... Où est-il cet HOMME MERVEILLEUX ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Si vous étiez mienne, je peux d'ores et déjà vous dire que vous n'auriez pas bu ainsi.

Quoi ? Alors là, c'en est trop ! J'éclate de rire sans retenue et lui dis :

— Vous allez me faire la morale, en plus ? Alors que vous prenez du plaisir à la simple lecture d'un testament, c'est à vomir. Alors arrêtez de me prendre pour une gamine, vous êtes un sale arriviste aux dents longues. Je ne sais pas pour quelle raison vous avez hérité de Joseph, mais ce qui est sûr, c'est que le pauvre doit se retourner dans sa tombe maintenant.

Martin, excédé par ma réponse, freine violemment sa voiture qui me projette en avant. Heureusement, la ceinture me bloque dans l'élan et m'empêche de me cogner sur le tableau de bord.

— VOUS ÊTES UN MALADE !!

— C'est quoi votre problème, mademoiselle Berthaud ? Vous avez hérité de la moitié de sa fortune. Vous pouvez en laisser un peu aux autres, non ?

— La différence, c'est que je ne savais pas que j'allais hériter, je l'ai appris le jour de ses funérailles... Alors que vous, VOUS !! Vous avez manipulé mon ami pour le dépouiller. Vous êtes un escroc !

— Vous pensez que je suis un escroc ? demande-t-il ironiquement.

— OUI, vous l'êtes ! Sinon expliquez-moi pourquoi Joseph ne m'a jamais parlé de vous ?

Derrière nous, les voitures bloquées et agacées par notre arrêt brutal se mettent à klaxonner.

Martin s'excuse d'un geste de la main et redémarre son bolide pour se garer un peu plus loin.

Après un long silence...

— Je ne suis pas un détrousseur de vieil homme, se défend-il, en me fixant de son regard ténébreux. Je vous connais bien plus que vous ne me connaissez, mademoiselle Berthaud...

— Expliquez-vous ?

Martin semble embarrassé, mais après une longue respiration, il raconte :

— Joseph a rencontré Ava, ma mère, en 1966 à Paris. Elle était pharmacienne et lui collectionneur d'art, débarqué fraîchement d'Israël. Amoureux, ils se sont mariés rapidement, en respectant les traditions juives. Puis, malgré ces quatorze années d'union, ma mère l'a quitté un beau jour, pour suivre Marc Villadieu, un associé de "Delcroix et compagnie".

Martin pose les mains sur son volant et m'avoue :

— Ava était une femme fragile et influençable. Elle s'était entichée de mon père, parce qu'il était charismatique et beau parleur, mais surtout parce qu'il lui avait promis de lui faire un enfant.

— Un enfant ? demandé-je, en sortant de mon silence.

— Oui... Malheureusement, Joseph souffrait d'azoospermie, un dysfonctionnement qui l'a rendu stérile. De ce fait, il n'a jamais pu offrir la maternité à ma mère.

— Que s'est-il passé après ?

— Il a beaucoup souffert du départ d'Ava, surtout que quelques semaines après leur rupture, elle est tombée enceinte. Joseph était complètement dans le déni, il a toujours pensé que j'étais le fruit de sa chair. Ma mère a bien essayé de le faire revenir à la raison, mais il s'est toujours menti à lui-même en vivant dans son utopie d'être papa.

— Mais... votre vrai père, il en pensait quoi ?

— Mon père ? dit-il en éclatant de rire. Mon père était un sale égoïste... Il a toujours fait passer son bonheur avant celui des autres. Je suppose que cette relation triangulaire lui convenait. Laisser le petit Martin chez Jojo presque tous les week-ends et les vacances scolaires lui permettait de se barrer avec ma mère sans avoir la

culpabilité d'abandonner sa progéniture... Enfin si, un jour, il a culpabilisé. Toute mon enfance a été bercée entre deux pères. Le vrai, autoritaire, businessman, peu affectueux, mais me donnant une bonne éducation... Et l'autre, doux rêveur, tendre, m'offrant une ouverture d'esprit dirigée vers la culture et l'art.

Martin m'émeut et je découvre, par ses dires, une autre facette de mon ami Joseph.

— Puis à mon adolescence, la relation s'est ternie. À cette époque, j'étais en perpétuel conflit avec mon géniteur qui, lui, en parfait despote, rajoutait de l'huile sur le feu. J'ai souvent fugué pour me rendre à Lourmarin. Là-bas, j'y retrouvais mon père adoptif qui était compréhensif et aimant. Avec lui, j'étais bien, je lui ouvrais mon cœur et lui me consolait.

— Votre mère n'a pas essayé d'arranger les choses ?

— Elle était sous l'emprise de cet homme doué pour l'autoritarisme. Il brillait tellement à ses yeux, qu'elle en est devenue aveugle. Cependant, après une énième esquivé, ils sont venus me récupérer un beau matin. Je me souviens de la colère noire de mon père, des yeux de ma mère qui pleurait dans la voiture et du visage triste de Joseph, me regardant partir. Les semaines qui ont suivi, nous avons déménagé pour New-York, là où mon père venait d'installer les nouveaux locaux de sa société. À partir de ce moment, je n'ai plus

revu monsieur Delcroix.

— C'est bien triste.

Martin me regarde et m'avoue.

— Si j'ai souri à la lecture du testament, ce n'est pas parce que je venais d'hériter du Mas et de la société. Joseph m'avait écrit une lettre touchante où il énumérait les instants que nous avons partagés, dont certain que j'avais oubliés. Le mas a été un endroit de retrouvailles, de joies et de souvenirs si merveilleux.

Il a l'air si mélancolique. Je me suis peut-être trompée sur sa personne, peut-être n'aurais-je pas dû me fier à mes premières impressions.

— Je suis bien entendu heureux d'avoir les clefs de Lourmarin, mais l'héritage qu'il m'a légué et auquel je tiens le plus est celui de m'avoir transmis la capacité de comprendre et d'apprécier la peinture dans toute sa diversité.

— Mais quand avez-vous repris contact avec Joseph ? Il ne m'a jamais parlé de vous.

Martin baisse les yeux un instant et me dit :

— J'ai repris contact avec lui, après la mort de mes deux parents à Pasadena dans un accident de voiture, il y a 22 ans. J'étais à Paris à

l'époque du drame, car je venais d'intégrer la prestigieuse école du Louvre. Je me suis senti tellement seul après leurs funérailles, que je suis allé retrouver Joseph au Mas.

Il a été d'une grande gentillesse et a repris son rôle de père. Nous avons vécu quelques années ensemble, entre Paris et le Vaucluse, jusqu'à... ce que tu arrives dans notre vie.

— Pardon ?

— Joseph était complètement chaviré par ta rencontre, il me parlait sans cesse de ton talent, de ta finesse d'esprit et de ta bonté. À cette époque, il passait beaucoup de temps en ta compagnie et cette relation privilégiée m'a frustré au point de me rendre jaloux de ta personne. Alors qu'en fait, je ne te connaissais pas. Quand tu es venue habiter au mas en 2009 pour préparer ta première exposition, je suis remonté à Paris. Je ne voulais rien savoir de toi. Joseph en a souffert, je sais, mais il connaissait mon tempérament excessif et exclusif. Puis, j'ai laissé tomber l'école du Louvre, mes objectifs n'étaient plus les mêmes. J'en avais assez de me faire manipuler par mes émotions, alors je suis reparti à New-York où j'ai repris des études dans la finance. Après avoir obtenu mes diplômes universitaires, j'ai pu allier mes deux connaissances, l'art et le business. Grâce à cela, je suis aujourd'hui un homme riche, très riche...

Martin pose sa main sur la mienne, mais je m'en détache gentiment en lui disant :

— Martin... Je suis en couple.

Celui-ci, courroucé, me scrute un moment avec ses yeux noirs. Cependant, il reprend sa place au volant et déclare rudement :

— Il a beaucoup de chance, ce type.

Par la vitre fumée de la Ferrari, je regarde les rues défilier dans le silence. Je suis triste pour le petit garçon qui subsiste encore dans le cœur de Martin. La vie est une épreuve qui transforme les hommes en bien ou en mal. Martin a souffert et pour se protéger, il a édifié autour de lui un mur de pierres.

Mais, ceux qui ont fauté ont-ils droit à la rédemption ?

Je sais que j'ai de la chance de connaître Ozan et je vais me battre pour lui. Je m'en fous de son passé, si passé difficile il y a... Il est aujourd'hui un homme. C'est avec lui que je veux être, c'est contre lui que je veux me blottir, c'est avec lui que je veux vivre...

Après avoir remercié Martin de m'avoir raccompagnée chez moi, je me cale sous ma couette pour réfléchir.

Mon cerveau fuse, passant par différentes étapes de réflexions, du doute au pardon, de la joie à la colère.

J'ai même failli appeler l'éleveur de chèvres pour lui dire ce que je pensais de lui à 2 heures du matin, mais mes sentiments à son égard ont été plus forts que ma fureur nocturne.

Allongée sur mon lit, je me sens seule et j'éclate en sanglots.

Recroquevillée comme un fœtus, je m'endors...

A la croisée des chemins

Essoufflée et fatiguée, je cours dans un labyrinthe sans fin. Dans un dernier virage, je me retrouve à un carrefour, d'où se prolongent trois routes.

Sur le plus beau et lumineux des chemins, se trouve Martin Villadieu. Son visage est détendu et je le trouve très sexy. Éclairé par un rayon de soleil, il me tend la main et m'invite à le rejoindre.

Dans l'autre allée, il y a ce caribou impatient, portant des bois de grande taille et martelant ses sabots sur un tapis de feuilles d'érable.

Puis sur la dernière voie, la plus boueuse et mystérieuse, se dessine en contrejour mon Ozan. Malgré le brouillard et l'obscurité qui l'entourent, je devine son visage... Mon cœur palpite.

Ce rêve est un vrai Rubik's Cube. Je suis à un tournant de ma vie et mon inconscient m'en souffle les ficelles.

Mais pour être heureuse, suis-je obligée de choisir l'un de ces chemins ?

Le réveil est dur. J'ai l'impression d'avoir une tête gonflée à l'hélium et une langue imbibée de 3 trois grammes d'alcool. Preuves

indéniables et accablantes d'une soirée trop arrosée.

Sous mon duvet, je reste calée bien au chaud, en attendant que mes membres ne se coordonnent, car pour l'instant, c'est l'anarchie dans mon corps.

À peine le temps d'étirer deux orteils que mon portable se met à vibrer sur mon tapis. De tout mon long, je m'étire et l'attrape en réintégrant ma couette. J'ai reçu plusieurs messages. L'un de Deb et l'autre de Martin... Mais pas de texto d'Ozan.

SMS : Coucou Léna. Bien rentrée ? Bien dormi ? Bien dessoûlée ? T'as couché avec Martin ? Ah, au fait, je ne me souvenais pas que tu étais si drôle pompette ! Appelle-moi dès que tu seras réveillée ! Bisous, ma belle.
Je lui réponds pour la rassurer.

SMS : Hello Deb ! Oui, ne t'inquiète pas, tout va bien. Ma tête est vaseuse, mais c'est bien fait pour moi. Et pour info, je ne couche pas avec le premier venu qui me ramène chez moi, j'ai de la décence ! Cependant toi... Qui a partagé ton lit cette nuit ?

SMS : LOL... Exact ! Concrétisation d'une belle rencontre. Un peu trop jeune pour envisager de le revoir, mais question SEXE... Hugo... C'est l'apothéose ! Un bouillant sans limite !

SMS : Tu me désespères. Tu es irrécupérable et je ne veux rien savoir !
MDR.

SMS : Ne fais pas ta mijaurée, c'est pour ça que tu traînes avec moi ! Bisous copine, je suis en route pour le taff !

SMS : Travaille bien ! À bientôt ! Bisous.

Ma Deb.... Une vraie personnalité.

L'autre SMS est de Martin.

SMS : Mademoiselle Berthaud, je voulais vous dire que votre charme est un véritable aimant. Il est si puissant que garder le contrôle de soi est une grande épreuve. Vous m'envoûtez. Belle journée à vous.

Aïe. Il faut que je sois vigilante, je crois qu'il a vraiment le béguin pour moi. Première chose à éviter. Boire, s'il est dans les parages.
Boire tout court... Oui, c'est mieux.

La fin de la matinée se passe au fond de mon lit. Perdue dans mes pensées, mon bilan devient désastreux. En seulement quelques jours, je suis devenue alcoolique, paresseuse et irresponsable.

Il faut que cela change, je n'ai plus le choix. Je dois retrouver dans mes entrailles toute cette volonté et cette énergie qui me portaient tant. Je dois reprendre mon travail, mais pas dans cet appartement. Je n'ai qu'un seul moyen et qu'un seul endroit pour retrouver la paix intérieure. Le chalet de mon ami Joseph. Mais je dois surtout parler de vive voix avec Ozan. Il me doit une explication, il me doit la vérité. Alors c'est décidé, je repars là-bas.

Sur Internet, je commande mon billet de train : Paris-Gap. Un billet simple, je ne veux pas penser à la date du retour.

Si le TGV n'a pas de retard, je devrais arriver demain vers 15h30.

Ensuite, je téléphone à une agence de location de voitures se trouvant près de la gare SNCF. J'y bloque une petite citadine équipée pour la neige, car je ne veux pas revivre l'épisode catastrophique de mon arrivée dans les Hautes-Alpes. Puis, je me prépare deux valises de fringues tout en appelant Deb et Roland. Je les avertis de mon nouveau départ pour les Alpes.

Je n'aime pas les voyages en train. Coincée entre la vitre et mon voisin quelque peu obèse, le voyage me semble long. Il essaye à plusieurs reprises de discuter avec moi, mais je n'en ai pas envie.

Ce n'est pas très sympa de ma part, mais je n'ai pas l'âme charitable aujourd'hui. J'espère qu'il va m'oublier un peu. Pour cela, je fais semblant de dormir en écoutant dans mes oreillettes les chansons de Ray Lamontagne. Ça y est. Mon voisin volubile vient de trouver une petite vieille, assise de l'autre côté de la rangée.

Ouf, je viens d'être acquittée de mes devoirs de citoyenne (peu aimable). Pétard, ils se sont bien trouvés tous les deux, bavards comme deux pies.

Le dandinement du train me berce, sous les notes de "Be here now". Malgré la musique, j'entends le contrôleur annoncer mon arrivée dans les Hautes-Alpes. En réouvrant les yeux, j'aperçois les montagnes se dessiner dans le paysage... Mon cœur se met à chantonner. La vie est ici, c'est certain.

Je traîne à pied mes deux valises à roulettes, heureusement pour moi, il n'y a plus de neige à Gap. L'air que je respire est si différent de celui de Paris, même en ville, il me paraît plus vivifiant.

L'agence de location de voitures n'est pas loin de la gare. Génial, c'est une veine pour moi.

Au volant de ma petite voiture blanche, je sillonne avec joie la route qui me mène à Puy-Saint-Eusèbe.

Plus je m'en rapproche, plus je me sens bien.

Le soleil ne m'éblouit plus, il vient de se cacher derrière la montagne, laissant l'obscurité s'étendre doucement sur les communes. Sur mon passage, les maisons s'allument, comme des petites étoiles.

Après avoir dépassé le panneau indiquant le village, une bouffée de chaleur m'envahit. Je ne suis qu'à quelques mètres de celui que j'aime... J'ai peur. J'espère qu'il sera chez lui.

J'espère qu'il sera heureux de me revoir.

J'espère qu'il me dira que le SMS d'avant-hier soir était une erreur.

J'espère qu'il m'embrassera.

J'espère qu'il m'invitera à rester chez lui.

J'espère...

Ce soir, le verbe espérer est pour moi plus fort qu'une prière.

Au loin, la maison d'Ozan est éclairée. Doucement, je gare ma voiture près de la bergerie, mais Eneko mécontent de cette intrusion, s'approche en grognant. Prudemment, j'ouvre la portière et l'appelle pour le rassurer.

– Eneko ! Viens, mon chien...

Mon opium bio

Le chien reconnaît enfin ma voix et se dirige vers ma voiture en battant la queue frénétiquement, mais avant... Il récupère un énorme bout de bois qu'il fait traîner jusqu'à moi. C'est bon, le danger du grignotage de mollet est écarté. Eneko a bien analysé la situation, il s'est même souvenu que j'avais un lancer de bâton spectaculaire.

À trois reprises, je lui décoche le bout de bois, tout en m'approchant de la maison. Le chien, intrépide, soulève à chaque dérapage des nuages de poussière.

Tandis que je franchis les dernières marches de la terrasse, mon cœur me fait faux bond.

Il tambourine à contretemps.

Tremblante et hésitante, je discerne malgré tout quelques notes de musique parvenant du salon. Je comprends mieux pourquoi Ozan n'a pas été alerté par les grognements d'Eneko. La musique a masqué le bruit de ma voiture et le jappement de son chien.

Discrètement, je regarde par la fenêtre, mais je ne vois personne. Je décide donc de frapper à la porte en prenant une grande inspiration.

TOC, TOC, TOC.

Un bruit de clef se fait entendre. La porte s'ouvre, laissant s'échapper le souffle chaud du poêle à granulés, puis ses mythiques yeux verts

apparaissent dans l'entrebâillement.

— Léna ?

— Je ne te dérange pas ?

L'élève, ému, pousse le battant en grand et s'approche de moi. Ses yeux brillent et l'une de ses mains effleure ma joue, comme pour vérifier si je suis bien réelle.

Il est comme moi, complètement perdu.

— Léna, je suis si heureux de te voir, dit-il en me prenant par la taille.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demandé-je, excédée, en m'écartant de son étreinte.

— J'ai eu peur... Je n'ai jamais voulu te faire du mal... pardonne-moi. Tu m'as tellement manqué, j'ai cru devenir fou sans toi, avoue-t-il en caressant mon visage du bout de ses doigts.

Mon corps hypnotisé se détend par la douceur de sa voix et par la teneur de ses mots.

Alors que je le contemple comme un dieu, ses pupilles malicieuses

me dévorent la bouche. Sans outrepasser les limites, fautif et mortifié, il s'en interdit l'accès.

Cependant, pour lui conférer mon pardon, je m'étire sur la pointe des pieds et dépose mes lèvres sur les siennes.

Ce baiser délicieux se transforme en rafale, emportant avec lui ma peine et mes doutes. Nos deux bouches se cherchent, se retrouvent et s'enflamment.

Ozan, un peu trop ardent, me prend dans les bras et m'emporte avec lui dans la maison, puis d'un seul coup de pied, referme violemment la porte d'entrée.

Chatouille, le pauvre matou sursaute et manque de s'étouffer avec ses bajoues remplies de croquettes.

Bloquée avec virilité contre la paroi du mur, je laisse ses mains audacieuses me parcourir la peau. Celles-ci agiles et grivoises déclenchent en moi un flux électromagnétique.

— Ozan. Attends !

— J'ai envie de toi, Léna... dit-il en ôtant mon blouson.

Tandis qu'il m'embrasse avec fougue, je m'éloigne de ses lèvres et préviens :

— Nous devons parler Ozan... C'est important.

Comme un petit garçon, son regard attristé se baisse.

Paradoxalement, joue derrière nous la chanson sur laquelle nous avons flirté la première fois.

Peinée par son minois contrarié et pour désamorcer la situation, j'attrape sa main et l'oblige à me regarder.

— Ozan... Veux-tu danser avant avec moi ?

Celui-ci, déstabilisé par ce retournement, esquisse un sourire charmeur.

Trop tard, je chavire. Je sais que je devrais lui parler de son SMS, de son passé sulfureux, pour enfin connaître la vérité. Cela dit, nos retrouvailles sont si sensuelles que je n'ai qu'un désir, succomber à ce plaisir charnel.

Oublier le temps d'une soirée toutes ces choses qui nous torturent et nous polluent l'existence. Vivre cet instant présent... intensément.

Réfugiée contre son torse, je danse langoureusement avec mon cavalier. Mon visage est posé contre l'arrondi de son épaule, Ozan m'embrasse les cheveux.

Je suis addict de lui et son odeur est devenue ma drogue douce, mon opium bio.

Je ne pense plus à rien, tout ce qui m'a fait souffrir ou pleurer n'existe plus.
Dans notre petite bulle de bonheur, je m'enivre de sa personne.
Puis, une caresse me frôle la cheville. Ce n'est rien d'autre que Chatouille qui se frotte à moi avec sa frimousse de chat.

— Je ne savais pas que mon chat aimait danser ? avoue-t-il, amusé.

— Je crois que les chats sont très sensibles aux ondes positives...

— Tout est magique, quand tu es près de nous... Tu m'as cruellement manqué, Léna.

— Alors pourquoi m'as-tu envoyé ce SMS de rupture ? demandé-je sans détours en m'arrêtant de danser.

— Parce que j'ai eu peur.

— Peur de quoi ? interrogé-je... Même si je m'en doute un peu.

— Peur des sentiments que j'éprouve, peur de ne pas être assez bien, peur que tu te lasses de moi, peur que j...

Je lui coupe net la parole et enrichis :

— Peur que je découvre que ton vrai nom est Ozan Etcheverry et non Carvalho ?

Troublé, il s'écarte de moi en reculant de trois pas. Il est sous le choc des mots que je viens de lui prononcer.

— Je sais presque tout, enfin ce que j'ai pu comprendre. Mais je n'ai pas la vraie histoire et je suis venue pour que tu me la racontes, exigé-je en prenant son visage entre mes mains. Je veux tout savoir, Ozan ...

En réponse, il baisse son regard...

— Ozan, s'il te plaît, j'ai besoin de savoir.

Après une longue hésitation, celui-ci m'attrape la main et me demande de le suivre jusqu'au canapé où nous nous asseyons l'un en face de l'autre. Après un court silence, il finit par me dire :

— Que veux-tu savoir ?

— Je voudrais savoir pourquoi tu as quitté le pays basque et pourquoi ton père n'a plus de nouvelles de toi ?

— Tu as parlé à mon père ? demande-t-il, visiblement perturbé.

— Oui... Je n'avais pas ton numéro de téléphone et Catarina qui aurait pu me renseigner n'était pas joignable. Je voulais absolument te parler, car j'étais tellement triste... Tu me manquais et j'aurais fait n'importe quoi pour entendre le son de ta voix. Mais je ne savais pas que ton nom de famille était Carvalho, je pensais que tu t'appelais Etcheverry, comme la signature du tableau accroché dans ta chambre. Donc j'ai fait une recherche sur Internet avec ce nom dans les Hautes-Alpes, mais je n'ai rien trouvé. Alors par désespoir, j'ai tenté sur la ville d'Aïnhoa.

— Comment connais-tu Aïnhoa ?

— Euh... Le premier soir où tu m'as accueillie chez toi, je suis allée prendre un livre dans ta bibliothèque, un livre sur ta région. Alors que je le feuilletais, une photo est tombée. C'était un Polaroid où était inscrit derrière "Aïnhoa 1995".

L'élèveur m'écoute, mais son visage reste inexpressif.

— Je me suis souvenue de la lettre S sur le tableau "Etcheverry S." et comme tu m'avais confié que ton père avait peint ce tableau, j'ai trouvé sur les pages blanches un homme dont le nom était Etcheverry Salverio.

Désespéré, Ozan place sa tête entre ses mains, je crois qu'il pleure.

Touchée par son comportement, je m'approche de lui et passe ma main le long de son dos avec mansuétude.

— Ton papa va bien...

— Il m'a juste parlé d'une affaire te concernant qui aurait mal tournée, mais je n'en sais pas plus. Et puis j'ai trouvé ces archives de journaux sur Internet, elles parlaient de l'attentat d'Aïnhua, du décès d'un policier espagnol et de la fuite de deux hommes...

Brusquement, Ozan se lève, se dirige vers la fenêtre du salon et plaque son front contre la vitre.

— Es-tu lié à cette histoire ?

Prostré, il est incapable de parler. Cependant, son mutisme en dit déjà trop.

— Je ne suis pas là pour te juger, Ozan...

— Tu me jugeras quand même...

— Non. Je ne le ferai pas. Tu es une bonne personne. Quoi que tu aies à me dire sur ton passé, cela ne changera pas l'appréciation que j'ai de toi.

Après quelques secondes de silence, sa voix cassée et chancelante me raconte enfin...

Chapitre 6 : Flashback

La vérité

— Je suis né le 27 novembre 1977 dans le village d'Ainhoa. Mon père s'appelle bien Salverio Etcheverry et ma mère Maïa. Ils étaient tous les deux dirigeants d'une petite exploitation agricole. J'ai toujours vécu auprès des animaux, mes parents m'ont appris à m'occuper des bêtes et nous avons passé de bons moments dans cette ferme, confesse-t-il en se tournant vers moi.

— Et puis ma mère s'est lassée de cette vie. Elle est partie un beau matin, me laissant seul avec mon père. Nous avons appris bien plus tard qu'elle s'était barrée avec un vendeur de prêt-à-porter du marché. Mon père anéanti par cette rumeur a sombré dans la dépression. Il n'avait plus goût à rien et passait ses journées au lit. Alors, pour l'aider de mon mieux, j'ai pris la décision de quitter le collège et je me suis occupé de la ferme. C'était très dur. Les mois et les années ont passé et ma mère n'est jamais revenue. L'ambiance à la maison était devenue morose et Salverio, revêche... C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à faire le mur. Je partais traîner en ville, avec l'espoir d'y laisser mes tensions et de revenir avec un bol d'air frais, mais à la place, j'ai fait la connaissance de ces gars un peu rebelles.

Ils m'avaient accepté dans leur bande et je me sentais bien avec eux. Ils avaient des idéaux et m'ont donné l'envie de me battre pour la liberté de notre pays. À défaut de pouvoir me battre pour ma propre liberté. Mon père était trop rigide et le quotidien draconien de la ferme m'étouffait, dit-il en se tournant vers la fenêtre pour regarder le crépuscule. Nous étions jeunes et nous voulions défendre les valeurs de nos ancêtres pour retrouver notre identité basque. Alors, nous avons créé un mouvement dont le nom était "Gloire et liberta". Avec à son bord une dizaine de fidèles assidus, tous issus du même patelin. Les réunions se déroulaient dans une grange abandonnée des grands-parents de Rémi, mon ami. Là-bas, nous élaborions des plans, tels que de taguer des murs, casser des vitrines ou de bousiller des bagnoles...

Puis un certain Clovis a rejoint le groupe. Ses idées étaient plus virulentes et extrémistes que les nôtres. Il était révolté, parce que son père venait d'être incarcéré à la prison des évêques. Lui-même faisant partie de l'Euskadi Ta Askatasuna, ETA. En quelques semaines, il est devenu le leader de notre ligue, mais je ne l'aimais pas... Sous ses ordres, les patriotes ont commencé à fabriquer des bombes artisanales, qu'ils ont dispersées, par-ci par-là, faisant des dégâts matériels. Rien de méchant, mais déclenchant une psychose dans la vallée. Jusqu'au jour où il a voulu frapper plus fort...

— L'attentat du 24 avril 1997 ?

— Oui...

Vingt-deux ans en arrière...

- Waa sax? waxanu imid! Waad maqashaa? (Ça va mec ? nous venons d'arriver ! tu m'entends ?)

Secoué de toute part par Cawo, je me réveille brutalement. Après avoir ouvert un œil, la réalité me saute à la gorge, comme une chienne enragée.

Pourtant, l'espace d'un rêve, d'une trêve, j'ai retrouvé la sérénité de mes montagnes pyrénéennes.

Ces songes me font du bien, ils m'aident à survivre dans cet enfer.

Il fait chaud et cette forte odeur de transpiration me donne la nausée.

Elle est différente de celle que je connais, ce n'est pas une sudation d'effort ou de moiteur, celle-là, elle vient de la peur qui nous tenaille.

Collé à mes compagnons de route affaiblis, nous attendons dans un silence de mort.

La remorque vacille depuis quelques minutes et le sourire qui s'ébauche sur les lèvres de mes complices me rassure.

Nous sommes arrivés.

Cela fait dix jours que j'ai quitté le pays basque.
Depuis, je vis comme un clandestin avec la peur au ventre.

Je suis parti par lâcheté et culpabilité, sans réfléchir à mes actes et aux conséquences à venir. J'ai du sang sur les mains, les autres ne le voient pas et pourtant, il est bien là.

Je suis parti après notre dernière réunion de partisans.
Clovis avait été trop loin en persuadant nos fidèles que seul un attentat de grande envergure pouvait appuyer notre cause, nous faire entendre au-delà de nos montagnes.

Son discours m'avait fait froid dans le dos et je n'avais pas aimé ses manipulations sans états d'âme. J'étais pour la liberté de notre pays, mais pas en commettant l'irréparable...

Nos fondements étaient nobles, portés par nos ancêtres et je voulais qu'ils en restent ainsi.

J'ai toujours détesté ces dictateurs, nous poussant vers les bas-fonds de la bêtise humaine.

Révolté, le ton est monté entre nous et nous en sommes venus aux mains.

Puis je l'ai défoncé, comme jamais je n'ai défoncé personne.

J'avais un trop-plein de haine enfermée dans ma carcasse de jeune homme, il a été mon défouloir. Il a payé pour son manque d'humanité, pour le départ de ma mère, pour la souffrance de mon

père et pour mon adolescence jetée aux oubliettes.

Ma colère était sûrement démesurée, mais j'étais loin d'imaginer qu'elle n'était qu'un grain de sable dans ma destinée.

Finalement, nous avons été séparés par les fidèles. Lui cloué et se tordant sur le sol, je l'ai insulté une dernière fois en lui crachant au visage, mais avant de quitter la grange, j'ai arraché toutes ces photos de moi compromettantes.

Elles étaient accrochées sur l'une des poutres de la remise. Je ne voulais plus être associé à ce mouvement de fascistes.

Désabusé, je suis rentré chez moi.

À mon retour, je me souviens que la maison était calme, les bergers basques dormaient sur leur paille et mon père ronflait dans sa chambre.

Cependant, dans la nuit, j'ai entendu cogner sur mes volets. C'était Rémi.

Il était sous le choc, essoufflé et tremblant. En bégayant, il m'a annoncé que l'attentat avait eu lieu et qu'un policier espagnol était malheureusement mort.

Qu'il fallait fuir, car les gendarmes étaient en alerte et qu'ils ne tarderaient pas à faire le lien entre le meurtre et notre milice.

Sur le coup, j'ai refusé de le suivre. Je ne me sentais pas coupable...

Puis je me suis ravisé. Que je le veuille ou non, j'étais impliqué dans cette affaire. Le criminel, c'était moi. J'aurais pu sauver cette vie, si j'avais prévenu les autorités, mais... je ne l'ai pas fait.

Comme un automate, j'ai pris mon sac à dos, ou j'ai entreposé quelques affaires.

Avant de quitter la ferme, j'aurais aimé dire adieu à mon père, mais j'ai été lâche, une fois de plus, ce soir-là... J'ai préféré lui écrire un mot en lui expliquant ce qui s'était passé ainsi que mes regrets... J'aurais aimé aussi lui dire que je l'aimais et que j'espérais qu'il puisse me pardonner un jour, mais ma main ne l'a pas transcrit.

Dans le salon, j'ai décroché le tableau qu'il avait peint et j'ai pris aussi ma guitare folk. On fait des choses parfois étranges dans des situations d'urgence. Ces deux objets sont les seules choses qui me restent de ma vie d'avant, mais aussi ce polaroid...

— Waxaad dooneysaa biyo ? (Tu veux de l'eau ?) chuchote Cawo, en me proposant une petite bouteille d'eau.

J'accepte. J'ai la gorge sèche et le roulis du camion m'indispose.

Quand, soudainement, celui-ci s'immobilise.

Nos respirations s'arrêtent toutes au même moment.

Seuls nos yeux persistent en laissant s'échapper nos angoisses. Puis la voix d'un homme nous terrifie.

— Open your trailer. (Ouvrez votre remorque)

Ce grand claquement nous annonce l'ouverture de la porte du camion.

Cet éblouissement fulminant accompagné de ce vent frais et humide nous avertit du danger à venir.

Rapidement, nous nous courbons pour mieux nous tapir, la tête enfoncée dans nos genoux.

Trois hommes parlent à l'arrière du camion. Deux ont un fort accent anglais, alors que le troisième baragouine quelques mots aux consonances slaves.

Écrasés contre la tôle métallique du camion et les rebords acérés des palettes, nos destins mêlés se figent.

Nous sommes six hommes et pourtant à cet instant précis, nous n'en faisons qu'un...

Après avoir quitté la ferme familiale avec Rémi, nous avons entamé une longue marche en remontant vers le nord.

Mais, comme nous étions recherchés et qu'il était devenu compliqué de se déplacer à deux, nous nous sommes séparés.

Rémi a rejoint Bordeaux, alors que moi, j'ai continué ma route en direction de Calais.

Arrivé sur place, je me suis infiltré dans "la jungle" en me dissimulant parmi les réfugiés.

Là-bas, j'ai fait la connaissance de cinq clandestins. Trois Érythréens et deux Somaliens. Malgré nos différences et nos cultures, nous avons tous en commun "l'exil pour l'Angleterre".

Eux, fuyant leurs pays en guerre, moi... fuyant la peur et la culpabilité.

Pendant de nombreuses nuits, nous avons essayé de monter dans un poids lourd, mais sans succès.

La sécurité étant à son maximum sur le parking des embarcadères, avec leurs policiers, leurs chiens et leurs détecteurs de chaleur.

Finalement, nous avons réussi à grimper dans un camion polonais. Il était arrêté dans une station-service à une dizaine de kilomètres de Calais. Nous nous sommes cachés dans le fond, entre les nombreux cartons et palettes.

Puis, nous avons traversé la Manche pendant 1h30, dans une chaleur et une promiscuité insoutenables. Pour ne pas nous faire remarquer par le conducteur, nous avons installé un mode de communication, basé sur des gestes simples comme un sourire, une grimace ou un clin d'œil. Cette croisière à l'allure clandestine était notre félicité, notre passeport pour la liberté.

Deux faisceaux lumineux s'entrecroisent et nous rasant le dessus du crâne. Cawo, mon ami, me fixe de son regard bienveillant. Son prénom en somalien veut dire "chance", il est notre mascotte, notre trèfle à quatre feuilles. Grâce à sa bonne humeur, notre périple est devenu un grand jeu. De nature optimiste, il fait confiance à sa bonne étoile et de nature généreuse, il nous l'offre en retour.

—Where do you go exactly ? (Ou, allez-vous exactement ?)

— New-heaven.

— Ok, it's good, you can go there. (Ok, c'est bon, vous pouvez y aller)

La magie somalienne a fonctionné...

Les portes du camion se referment, puis notre véhicule reprend sa route.

La joie s'installe sur nos visages. Nous venons de passer le plus dur.

Alors que nous devons descendre à Douvres, nous changeons nos plans. Il n'est pas très judicieux de quitter le poids lourd à cet endroit.

Impatients, nous attendons que le chauffeur atteigne le dépôt du transporteur à Newhaven.

Arrivé à destination, chacun prend des chemins différents en se mêlant à la foule.

Mais, avant de partir, Cawo me serre la main, puis me prend dans ses bras. Ses côtes décharnées me frôlent le torse et je comprends que notre amitié s'arrête là.

— Ilaahay ku kalsoonahay. Isagu keligiis ayuu ina hagaajin karaa. Daawo saaxiibkay.

(Aie confiance en Dieu. Lui seul peut nous guider. Adieu mon ami)

Il me tape une dernière fois dans le dos, puis s'éclipse dans une rue.

Je cernerai bien plus tard que Cawo avait fui son pays à cause de sa

religion.

Être chrétien en Somalie est marginal, mais surtout suicidaire.

Je n'ai jamais revu mes compagnons de voyage...

Londres, automne 1997

Cela fait six mois que j'arpente les ruelles de Londres.

J'ai posé mes valises, enfin surtout ma guitare, à Covent Garden, un quartier célèbre pour ces artistes de rues.

De 16 à 21 heures, je joue de la gratte devant la vitrine du magasin M.A.C Cosmetics.

Mon anglais s'est amélioré, il faut dire que je n'ai pas trop le choix.

J'évite de parler français, même si parfois mon accent me trahit.

Depuis 24 semaines, j'ai trouvé mes marques dans ce pays qui n'est pas le mien et ça, je le dois à Serge, un SDF auvergnat.

Lorsque je suis arrivé sur la capitale britannique, paumé et sans un sou, j'errais, affamé entre Camden Town et Soho. Déprimé, je traînais derrière moi mon désarroi et ma solitude.

Pour quelques pièces, j'ai même appris à faire la manche, mais j'ai surtout perdu mon honneur, affalé sur ces deux cartons à l'entrée du métro Holborn.

Serge est apparu dans ma vie un soir de pluie. De sa voix caverneuse et de son français lointain, il m'a demandé de le suivre jusqu'à sa planque où il m'a offert un vrai repas et une couche bien au sec.

Depuis ce jour, ce vieux monsieur ressemblant au père Noël m'a pris sous son aile.

Serge est venu à mon secours en m'intégrant dans son monde et en m'apprenant les rudiments pour subsister dans la rue. Il appelle cela l'entraide entre citoyens français.

Je connais peu de choses sur lui, mais peu m'importe, il n'en sait pas plus sur moi.

Sa philosophie est de ne pas penser au passé, mais surtout ne jamais accepter sa condition de SDF, quoi qu'il en soit.

Il m'a confié qu'il ne fallait pas s'isoler, qu'il fallait prendre soin de sa santé et de son apparence, sinon, si je renonçais à tout cela, je crèverais dans l'ignorance générale.

Se dire que l'on est quelqu'un de bien, se battre et prendre soin de soi sont les clefs de la survie.

Avec lui, j'apprends.

J'apprends à rester un homme digne.

Comme un disciple avec son maître, je l'observe et m'imprègne de son expérience.

Serge vit au jour le jour avec ses petits rituels qui améliorent notre quotidien, comme : Aller chercher quelques miches de pain invendues à la boulangerie Gail's Bakery.

Pour agrémenter et varier nos sandwiches, s'octroyer quelques sachets de condiments (mayonnaise, ketchup et moutarde) au fastfood du coin. Solliciter Harry, l'épicier d'Henrietta Streets, afin qu'il nous donne ses fruits et légumes amochés.

Pour ce qui est de notre toilette, mon ami est intransigeant. Un homme doit être impeccable, même s'il n'a pas de logement décent. Tous les soirs, nous nous rendons à Jubilee Hall Gym, une petite salle de sport. Sur place, à partir de 23 heures, le veilleur de nuit nous ouvre les portes des sanitaires pour que nous puissions nous doucher et nous raser. Cependant, ce service n'est pas gratuit. Nous lui laissons toujours quelques livres sterling.

Depuis le week-end dernier, je fréquente Kaitlyn, la patronne du M.A.C Cosmetics.

Nous avons fait connaissance en début de ce mois d'octobre. Les températures devenues négatives m'empêchaient de jouer de la guitare. J'avais les doigts gelés et ils me faisaient terriblement souffrir. Alors, gentiment, elle m'a offert une tasse de thé et nous avons papoté à l'intérieur de son magasin, entre les présentoirs de rouges à lèvres et de fards à paupières.

Je ne sais pas pourquoi je suis avec elle, j'avais sûrement besoin de douceur et de rondeur féminine dans ce monde cruel qu'est à présent le mien.

Kaitlyn est une femme moderne, la quarantaine et sans attache. Elle aime l'aventure, les interdits et surtout le sexe.

Le soir même de notre rencontre, j'ai baisé avec elle dans la réserve de la boutique.

Baiser est le terme. Elle s'amuse avec moi comme avec un objet de plaisir.

Fricoter avec un jeune de vingt ans l'excite.

Un jeune de vingt ans SDF, encore plus.

Serge m'a dit de me méfier d'elle.

Même s'il comprend mes ardeurs de jeune homme, il pense que je fais une erreur. C'est une commerçante influente de ce quartier branché londonien, elle peut changer ma destinée en bien, comme elle peut me détruire...

Londres Noël 1999

La neige vient de recouvrir Covent Garden de son fin manteau blanc. La vie trépidante londonienne semble s'être apaisée sous la caresse de ses flocons. Assis sur le rebord de ma fenêtre, je chausse mes Heddington avec l'espoir qu'elles me fassent moins mal que la dernière fois. Ces chaussures de fabrication anglaise m'ont été offertes par Kaitlyn, en cadeau de rupture. En effet, il y a quelques mois, nous avons rompu d'un commun accord. Le jouet... son jouet que j'étais est devenu moins attrayant comparé à ce jeune punk croisé à Camden Town. J'avoue que je suis soulagé de cette décision. Le fait qu'elle ait jeté son dévolu sur un autre m'a permis de me libérer de son emprise. Même si nous prenions du bon temps comme des adultes consentants, je ne voulais plus être cet homme, ce mâle baisant sans émotion, pour satisfaire son appétit charnel.

Serge a vu juste, Kaitlyn est une femme redoutable et capricieuse. Il m'aurait été difficile de m'éclipser sans son consentement.

Mais cette cougar insatiable m'a offert avant de partir le plus beau des présents, un autre nom, pour une autre vie.

Bien qu'elle n'ait jamais eu le fin mot de mon histoire, son sixième sens féminin m'a accordé une seconde chance en me procurant de faux-papiers.

Je ne sais comment elle les a obtenus, la seule chose que je sais... C'est qu'aujourd'hui, je m'appelle Ozan... Ozan Carvalho.

Grâce à cette nouvelle identité, j'ai pu trouver un job de barman dans une boîte branchée dans le cœur londonien, ainsi qu'un duplex donnant sur le Drury Lane Gardens.

Ma paie et mes pourboires sont plutôt confortables et nous permettent de vivre décentement.

Je dis NOUS car si je suis sorti de la rue, je n'y suis pas sorti seul.

Tandis que je jongle la nuit avec mes shakers sur un comptoir métallique, mon colocataire sexagénaire s'évertue pendant la journée à la cuisine. Ce fin gourmet auvergnat, frustré par ses années d'errance et de privations gustatives, retrouve enfin le plaisir des papilles.

Tous les jours, aux alentours de 13h-30, je suis réveillé par une odeur alléchante qui émoustille mes narines. Rentrant tard, à cause de mes horaires décalés, je suis bien heureux d'être accueilli par ses assiettes fumantes et gastronomiques.

J'ai beaucoup de chance d'avoir un cordon-bleu à la maison, même si je suis parfois le cobaye culinaire de mon ami Serge.

Tous les deux, nous réapprenons à vivre normalement, comme des gens lambda.

Cependant, nos cicatrices sont toujours présentes, même si elles sont dissimulées sous des habits neufs.

Vingt-trois ans dans la rue pour Serge, deux ans pour moi, ça ne s'oublie pas...

— Serge, je vais rentrer tard cette nuit. La boîte a été privatisée par un riche industriel.

— Pas de soucis, guy ! Je me doute bien que tu ne vas pas rentrer tôt pour un réveillon de Noël.

— Ça m'ennuie de te savoir seul...

— Ne t'inquiète pas, je vais peaufiner mon projet de Food Truck et ensuite, je me rendrai à la gare d'Euston, il y a un repas organisé pour les sans-abris. Je veux y être pour y apporter ma contribution.

— C'est honorable de ta part.

— Non, l'honneur n'a pas sa place dans ce geste. Cette association m'a souvent aidé, lorsque les temps étaient durs.

Sans eux, je ne serais pas là pour te parler ce soir. Je veux préparer de bons plats pour ces personnes qui n'ont pas eu la même chance que nous. Ce n'est sûrement pas grand-chose, mais comme dit le proverbe "Little brooks make great rivers" (Les petits ruisseaux font les grandes rivières).

En réponse, je lui souris avec tendresse. Il a raison, ce sont des petites initiatives qui peuvent un jour nous mener à de grandes choses.

Chaque nuit, je fais mon show devant le regard ébahi des jet-setteuses londoniennes. Je suis un peu le chouchou des barmans de la boîte. Mon côté frenchy plaît énormément à la gent féminine et mon patron a fait de moi son fer de lance, sa valeur sûre.

Sans tabou, en ce soir de Noël, je déambule derrière le zinc avec mes bouteilles à la main et ma chemise défaite. Leurs prunelles écarquillées et la bouche entrouverte devant moi, je leur verse quelques gouttes de champagne sur leurs lèvres siliconées. Ensorcelées, elles me glissent au passage quelques billets de £20 et £50.

Certaines se permettent de me toucher les pectoraux ou les fesses, je trouve ces gestes déplacés, mais j'ai besoin de cet argent.

La musique bat son plein et l'alcool coule à flots. Le chiffre d'affaires gonfle au rythme des encaissements.

Plus les clients se lâchent et s'amuse, plus mon cœur se serre et se tarit.

Au fond de mon être, je me sens sale et si loin de ce que je suis réellement.

Ce soir, mes montagnes me manquent... et mon pays aussi.

Du jour au lendemain, je quitte le club privé où je travaillais comme barman. Je ne suis pas fait pour être la coqueluche de ces dames, même si j'avoue que, grâce à elles, mes économies ont proliféré.

Plus d'un homme aurait profité de cet engouement frénétique, en partageant son lit avec l'une de ses généreuses bienfaitrices.

Moi, non. Je suis peut-être trop romantique ou trop stupide, seul l'avenir me le confirmera.

Parfois, il m'arrive de songer à la vie de couple, au bien-être éprouvé lorsqu'on partage sa vie avec une femme.

À l'aube de mes 30 ans, je ressens ce besoin de stabilité et de tranquillité, même si ce rêve est antonyme à ma réalité.

Rien ne sert de se voiler la face, je n'ai plus le droit au bonheur et je dois surtout ne pas oublier que je suis un meurtrier, un hors-la-loi.

Il est hors de question que je fasse souffrir mon épouse ou mes futurs enfants par mes erreurs du passé.

En revanche, Serge s'est donné cette chance en rencontrant Margaret, une bénévole du centre social.

Dès le premier regard, ils ont su qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Lui, en lui redonnant le sourire qu'elle avait perdu et elle, en lui donnant l'amour qu'il n'avait jamais connu.

Puis il a pris son envol en s'installant avec sa compagne.

Tous les deux se sont associés professionnellement en créant un Food truck pour les plus démunis.

Le midi, avec leur camion flambant neuf, ils sustentent les employés pressés de Westfield London. Le soir, ils parcourent les quartiers de Finsbury Park, pour distribuer quelques sandwichs aux immigrants affamés.

Très humblement, j'ai participé à leur installation. Une contribution pour soutenir leur beau projet.

Mon pote va me manquer, même si je suis heureux pour lui. Il a trouvé la paix et ses démons se sont assagis au contact de Margaret.

Après avoir démissionné et rendu mon appartement, je me suis installé dans le Devon. Cette contrée, située au sud-ouest de Londres, m'avait fait de l'œil avec ses champs bordés de murailles en pierre sèche et ses cottages au toit de chaume.

Je me sens mieux dans cette lande souriante où les troupeaux de moutons se baladent librement.

Près du National Park, j'ai trouvé une place dans une coopérative agricole.

Là-bas, je peux renouer avec mes racines rurales.

C'est un plaisir de retourner la terre avec ma pioche, même si mes ampoules au creux de ma main me font terriblement souffrir.

Chaque coup donné dans le sol est accompagné d'une pensée pour mon père.

J'éprouve un vif sentiment pour cet homme rustre, au visage basané dont je n'ai plus de nouvelles depuis des années.

Qu'est-il devenu ? M'a-t-il pardonné ?

Mon esprit repart en France, mon cœur au pays basque.

La boucle est bouclée, il faut que je rentre...

Roscoff, mai 2006

Cinq heures de balancements sur les flots... Et je foule enfin le sol français. Mes pas encore hésitants foulent ce qui fut autrefois ma terre. Bien que la Bretagne ne soit pas ma patrie, la joie que je ressens est incommensurable. Neuf ans d'exil et de planque, neuf ans dans la peau d'un autre en attendant ce grand jour.

Ce matin très tôt, j'ai pris le ferry au départ de Plymouth.

La mer était agitée et d'un bleu profond. Quelques mouettes m'ont accompagné au plus loin de l'embarcadère, puis elles sont devenues de minuscules points blancs sur l'horizon.

D'un signe de la main, je les ai saluées puis en murmurant tout bas, j'ai remercié l'Angleterre de m'avoir protégé.

Adieu... Je retourne chez moi.

15 janvier 2020, Puy-Saint-Eusèbe

— J'ai soif !

Il me prend par la main et me guide jusqu'à la cuisine.

Sur place, il ouvre l'un des placards au-dessus de l'évier et en sort une bouteille de Limoncello.

— Tu en veux ?

— C'est quoi ?

— Un digestif italien à base de citron. Frais, c'est fantastique.

— Ok, je veux bien y goûter.

D'une main, Ozan m'en sert un verre auquel il ajoute de gros glaçons et de l'autre, il m'effleure délicatement la joue.

Ému, mon cœur se met à sprinter aussi vite qu'Usain Bolt.

Nos pousse-café entre les doigts, nous retournons nous installer sur le sofa.

Du coin de l'œil, j'observe mon clandestin en train de boire quelques gorgées de ce remède italien. Se sentant épié, il relève les yeux.

— Tu ne bois pas ?

— Si si... mais je voudrais connaître la suite de ton histoire. Qu'as-tu fait à ton arrivée en France ?

— Eh bien, je n'étais pas à l'aise dans le Finistère et les montagnes me manquaient. Mais je savais pertinemment que retourner dans les Pyrénées m'était impossible. Alors j'ai cherché du boulot dans les Alpes en fouinant sur le Net et en prospectant dans les revues spécialisées. D'ailleurs, c'est dans le magazine "Chasse et pêche" que j'ai trouvé cette annonce pour les Hautes-Alpes, celle d'un couple qui recherchait un berger pour surveiller son troupeau.

— Le couple, c'était Georges et Catarina ?

— Oui, c'était bien eux. Georges s'était blessé avec un engin transpalette en voulant charger du foin. À cause de cet accident, il était devenu invalide et ne pouvait plus assurer l'entretien de ses bêtes. Je suis arrivé un peu à la rescousse. Ils ont été adorables avec moi et nous avons très vite sympathisé.

— Je ne suis pas étonnée.

— Après la saison d'été, ils m'ont fait une proposition. Si je voulais rester au village, il pouvait me céder leur ancienne bergerie.

Elle était très abîmée, mais en la retapant, je pouvais en faire mon habitation et mon lieu de travail. Je n'ai pas hésité une seconde, le prix était symbolique et les travaux ne m'ont jamais fait peur. Du coup, avec l'argent que j'avais mis de côté à Londres, j'ai investi dans cette bâtisse et je me suis offert quelques chèvres pour débiter mon cheptel.

— C'est toi qui as tout refait ? dis-je, hébétée.

— Oui, avec beaucoup d'huile de coude !

— Ta maison est magnifique, je suis scotchée.

— Merci. Tu sais, Léna ... j'ai tellement eu peur quand j'ai découvert ta dédicace sur le tableau, avoue-t-il en changeant de conversation.

Surprise, je fronce les sourcils.

— Je m'étais habitué à mon nouveau nom, Carvalho. Etcheverry était mort depuis longtemps sous le déshonneur.

— PARDON ? Tu as honte de ton nom pour une chose que tu n'as pas faite ? Comment peux-tu associer ce drame à ta famille ? Renier ses origines, c'est... c'est comme... devenir aveugle ou sourd, dis-je,

agacée. Écoute-moi, s'il te plaît. Je peux comprendre ce que tu ressens, ressentir les épreuves que tu as traversées, mais tu es dans l'erreur. Crois-moi, tu peux être fier de toi. Tu es un homme courageux et tu défends tes valeurs, celles qui te viennent de ton éducation et de tes racines. Tu es basque et tu le resteras toujours quoi qu'il arrive. C'est une force dont tu as hérité de tes ancêtres. Ne les oublie pas.

Ozan me regarde, bouleversé.

— C'est Etcheverry que je vois et personne d'autre. Ce n'est pas ce monsieur Carvalho qui m'a séduite... Même si son accent anglais est assez charmant, conclus-je en plaisantant.

Éperdu, il s'approche de moi en me prenant la main.

— Tu es la plus belle chose qui me soit arrivée, Léna. Ma vie s'était arrêtée après le décès de ce pauvre homme. Pendant longtemps je me suis senti coupable... Pendant vingt ans, je me suis interdit d'être heureux, d'éprouver le moindre sentiment ou d'être un homme tout simplement. Mais aujourd'hui, c'est différent, tu es là... Pendant neuf ans, j'ai été un Français dans la peau d'un Anglais et pendant les onze autres, un ermite planqué dans sa bergerie... Déraciné de ma terre et éloigné de ma famille pour une faute que je n'avais pas commise, dévoile-t-il en serrant les doigts.

— Si aujourd'hui je revis, c'est grâce à toi. Dès les premières minutes où je t'ai vue, plus rien n'a été pareil. Tu as tout chamboulé, jusqu'à faire renaître et chavirer mon cœur. Je ne pensais plus pouvoir ressentir ça. Si tu savais comme je m'en veux de t'avoir envoyé ce SMS... Je ne voulais pas que tu sois déçue.

— Je ne peux pas être déçue, dis-je, convaincue. Tu es la plus belle personne que j'ai rencontrée. Toutes mes pensées sont pour toi à chaque instant de ma journée. Je n'ai pas peur de ton passé, Ozan et je suis sûre que notre avenir sera meilleur si nous le vivons à deux. Tu es devenu mon soleil et j'ai tellement besoin de toi...

Attendri par ces derniers mots, il s'approche et m'embrasse délicatement. Son baiser est différent, il a le goût de la liberté. Tout me semble léger, comme une plume emportée par ce souffle nouveau.

Les traits apaisés, Ozan se relève du canapé et me dit :

— Attends-moi ici, je reviens...

Puis il disparaît dans le couloir menant à sa chambre. Après un court instant, il en revient, une guitare à la main.

— Tu vas jouer de la guitare ?

— Oui ... si tu en as envie, bien-sûr ?

— La question ne se pose pas.

— Ok, alors je vais t'interpréter une chanson qui compte beaucoup pour moi. C'est un chant traditionnel basque, "Hegoak".

Concentré, il prend appui sur le barreau d'une chaise et commence à jouer de son instrument. Puis sa voix se mêle harmonieusement aux notes. Une voix puissante empreinte de nostalgie.

Hegoak ebaki banizkio

Neuria izango zen

Ez zuen alde egingo

Hegoak ebaki banizkio

Neuria izango zen

Ez zuen êlde egingo

Bainan horrela

Ez zen gehiaqo xoria izanqo

Bainan horrela

Ez zen gehiaqo xoria izanqo

Eta nik, xoria nuen maite ...

Cette chanson est magnifique. Dès les dernières notes envolées, j'applaudis avec enthousiasme et le félicite.

— Ozan, c'était merveilleux, merci à toi.

Encore troublé, celui-ci replace la guitare contre le muret.

— De quoi parle cette chanson ?

— Elle parle de liberté. À la base, c'était un poème qui s'appelait "Txoria txori" de Joxean Artze, mais il a fini par devenir la chanson des partisans basques. Cela raconte l'histoire d'un oiseau, le symbole de la liberté. La traduction exacte est : si je te coupais les ailes, tu serais à moi. Si je te coupais les ailes, tu resterais près de moi, mais moi c'est l'oiseau que j'aime...

— C'est très joli... La liberté, c'est comme le bonheur, tout le monde devrait y avoir droit. Ozan ?

— Oui ?

— Es-tu heureux avec moi ?

Pour réponse, celui-ci se rapproche de moi et me tend la main.

— Viens, ordonne-t-il.

Disciplinée, je le suis jusqu'à sa chambre où une lumière tamisée nous attend déjà. Dans le recoin, la petite cheminée laisse s'échapper

une agréable chaleur. Après avoir refermé la porte, Ozan, tel un prédateur, s'avance vers moi, les yeux brillants. De la paume de la main, il caresse légèrement le contour de mon visage puis avec les doigts le pourtour de ma bouche.

Je frissonne.

Naturellement, je ferme les paupières et me laisse porter par ces sensations libertines.

Dès lors, ses lèvres brûlantes se posent sur les miennes et m'initient au plus ardent des baisers. Un tourbillon d'émotions me submerge, il s'écarte un peu et me dévisage.

— Pour répondre à ta question... Oui, je suis heureux. Il dépose un baiser sur mon front. Très heureux ! Il ajoute cette fois-ci un baiser sur la joue. Très très heureux ! Il embrasse ma nuque.

— Alors, je suis heureuse de te voir heureux, monsieur Bisou ! déclaré-je, amusée.

— Mais tu ne sais pas tout... Mon bonheur est encore plus grand, quand je te fais ça...

Sensuellement, il détache un à un les boutons de mon chemisier, puis laisse glisser ses doigts sous le tissu. Ce geste tendre déclenche en moi un soubresaut de désir. Mais sa main audacieuse n'a pas fini son voyage, puisqu'elle poursuit sa route

jusqu'à la fermeture éclair de mon pantalon. Celui-ci ainsi que ma culotte ne résistent pas longtemps à cet assaut intrépide.

Nos corps se rencontrent, se frôlent et nous consomment un peu plus. Ozan m'embrasse alors que je m'accroche à son cou comme une midinette.

Ma chair ne désire qu'une chose, se mélanger à la sienne avec véhémence.

Cependant, quelque chose me chiffonne.

Je suis nue comme un ver, alors que lui est toujours vêtu. Je m'écarte et le regarde avec malice.

— Dis donc, il n'y a pas quelque chose qui te choque ?

Les joues rouges, il me questionne du regard.

— Nous ne sommes pas à armes égales, je suis à poil et sans défense alors que toi tu as gardé toutes tes affaires ! Ce n'est pas très loyal, monsieur Etcheverry.

— Ah oui, en effet... Mais tu aimes quand je te déshabille, n'est-ce pas ? ajoute-t-il, taquin, en m'embrassant dans le cou.

— Oui, mais je préférerais sentir ta peau contre la mienne.

— Soit... Si cela peut te faire plaisir...

Simultanément, celui-ci s'exécute. En un quart de seconde, le voilà dénudé et complètement à ma merci.

— Alors, c'est mieux ainsi ?

Pour réponse, je pose les deux mains sur ses fesses musclées et l'attire à moi.

— Tu es beaucoup trop sexy maintenant... Je vais avoir du mal à me contrôler.

— Ne contrôle surtout rien, claironne-t-il avec espièglerie.

— Ah oui, tu crois que je n'en suis pas capable ?

— Je ne demande qu'à voir ! enchérit-il de plus belle.

D'un geste vigoureux, je le pousse sur le lit. Ozan, surpris, ne s'arrête pas pour autant de plaisanter. Telle une furie, je me jette sur lui, le chevauche, puis lui maintiens les deux poignets au-dessus de la tête.

Chose difficile, car je ne suis qu'une frêle crevette, comparée à ce gaillard musclé. D'ailleurs, cette situation le fait beaucoup rire.

Je sais très bien que d'un seul mouvement du bassin il peut m'éjecter au sol, mais peut m'importe, je m'amuse.

— Ah ah ! Tu ne fais plus ton mariole, mécréant ! m'écrié-je, victorieuse.

— Moi un mécréant ? As-tu bien notion que si je souffle sur toi, tu t'envoles ? menace-t-il avec un certain mépris.

— Écoute-moi bien, petit... Sache que tu es bloqué sous une championne de Krav-Maga. Alors CHUT, moustique à barbe !

— Laisse-moi rire encore deux minutes et je vais te montrer qui est l'HOMME, ici ! annonce-t-il, coincé sous mon poids plume... à poil. Nullement effrayée par ses prérogatives, je continue ma lutte, sans me soucier de ma poitrine qui effleure son visage.

— Alors microbe, qui est la plus forte ? Ah ah ah ! dis-je, avec une voix de pirate.

Ozan analyse... Trop pour être honnête.

Je devine dans son regard que sa vengeance ne va pas tarder à surgir.

Après un dernier rictus, de sa bouche, il attrape l'un de mes tétons qui flottait au-dessus de son visage.

— Hey ! Ce n'est pas du jeu, ça.

Trop tard, Ozan aspire et suce avec vigueur une fine partie de mon intimité. Ce geste est sensuel et le plaisir se multiplie à la vitesse de la lumière, ce qui ne laisse pas indifférent mon prisonnier d'un soir.

Alors que sa langue ingénue s'amuse de mon téton, son sexe durcit, gigote contre ma toison. Par faiblesse, je libère les poignets de mon captif qui en profite pour me saisir par les hanches.

Je pousse un cri d'étonnement.

Ozan me soulève et s'introduit lentement en moi.

Le téton toujours en bouche, mon détenu s'immisce dans les profondeurs de ma grotte.

Son ardeur est à la hauteur de mon désir, intense et passionnel.

Farouche, il abandonne ma poitrine pour m'embrasser avec fougue.

Le plaisir s'accroît au rythme de nos langues entrelacées. Puis maître de la situation, il me bascule de l'autre côté du lit et me fait l'amour comme si c'était la première fois.

Blottis l'un contre l'autre, nos peaux perlées de volupté, nous profitons de cet instant de plénitude. Il niche son visage contre ma chevelure et moi j'écoute sa respiration...

Bercée par son souffle, je m'éloigne des montagnes et me laisse porter par le vague à l'âme de mon enfance. Nostalgique, je pense à ma maman... J'aurais tellement aimé lui présenter Ozan.

Se voulant rassurant, celui-ci effleure ma joue de la sienne et murmure :

— Maïté haut, Léna... (Je t'aime, Léna)

Mes yeux se ferment. Je n'ai pas besoin de traduction.

Ses paroles vibrent comme les douces poésies d'Alfred de Musset.

Je ne suis plus Léna, mais Amélie Poulain dans la scène du train fantôme.

Je suis comme elle, troublée par mon Nino Quincampoix me chuchotant des mots doux à l'oreille.

Il m'aime.

Il vient de me l'avouer avec son patois, sa véritable identité.

— Je vous aime aussi, monsieur Etcheverry...

Ému, il passe les doigts dans ma chevelure échevelée et approche son visage du mien.

— Ne n'abandonne plus jamais... je ne le supporterai pas.

J'acquiesce. Plus jamais je ne te laisserai.

Lové entre mes bras, Ozan s'endort.

Dans la pénombre de la chambre, je découvre mon tableau accroché en face du lit.

À présent, je connais la vérité sur ce personnage énigmatique que j'ai peint. Un homme aux yeux magnifiques, épris de liberté mais devenu malgré lui un fugitif.

Etcheverry n'existe plus, mais pour moi, il subsiste encore...

Chapitre 7 : Martin Villadieu

La vie à deux

Mon retour à Paris fut bref, en une semaine j'avais tout réglé. Le 7 avril, j'ai déménagé et je suis partie pour une autre vie...

Mes vieux souvenirs sont enfermés dans une malle en osier ; mes meubles décorent au mieux l'appartement de mon frère.

Ma vraie vie a commencé ce jour-là parce que j'ai eu le courage de me dépouiller de tout.

Là où je suis maintenant, je n'ai plus besoin de rien car j'ai déjà l'essentiel. Je suis libre et légère et je laisse derrière moi Paris, mon passé, mes incertitudes et Paul...

Les jours et les semaines se sont écoulées depuis nos retrouvailles avec mon Basque Haut-Alpin. La neige a disparu des champs laissant place aux herbes folles. Les fleurs ont fait aussi leur apparition, ajoutant à ce paysage printanier quelques teintes colorées. Sans oublier le chant des oiseaux qui accompagne mélodieusement ce changement de saison.

J'ai emménagé avec Ozan à mon retour de Paris, laissant la maison de Joseph se transformer en atelier d'artiste.

J'y passe la journée pour y peindre les nouveaux tableaux de ma collection. Châtaigne reste souvent en ma compagnie, couché sur le parquet entre mes pieds et mon chevalet. Catarina me rejoint sur le coup des 15 heures, nous prenons le café ensemble et en fin d'après-midi, je retrouve mon éleveur au grand cœur.

L'amour entre nous est plus fort, ce qui nous rend radieux. Ozan m'a présentée à ses quelques amis, m'incluant ainsi dans son univers de fromager et moi je l'ai introduit dans le mien, celui de la peinture.

Je suis ravie car mes dernières toiles sont prometteuses. Elles ont des nuances originales, comme celles qui irradiant ma vie aujourd'hui. Vives et éclatantes. Je suis un peu en retard sur mon exposition à venir, mais je ne m'inquiète pas. L'envie de peindre m'est revenue, c'est le principal.

La seule ombre à ce tableau idyllique est Martin Villadieu.

Il me harcèle tous les jours au téléphone, ce qui a tendance à m'agacer. Alors j'ai trouvé une parade pour éviter cette tension inutile. Je ne réponds plus.

Il stresse à l'idée que je ne sois pas prête pour Lisbonne. De plus, ses messages sont toujours équivoques. Je ne sais sur quel pied danser avec lui. Un jour il est adorable et le lendemain un businessman sans remords.

Mon contrat chez "Delcroix et compagnie" prend fin à la fin de l'été et je ne le renouvellerai pas. N'ayant pas d'affinités avec le fils d'adoption de Joseph, je préfère mettre un terme à notre collaboration. Demain je l'appellerai pour le lui annoncer.

Nous sommes début mai.... Les tulipes et les jonquilles ont pointé leur nez le long de la terrasse en bois. Chatouille sort souvent pour profiter du soleil. Il s'allonge sur le dos, le bidon à découvert en attendant qu'une main câline ne le lui gratouille. Eneko, de son côté, amoncelle des tas de bâtons au fond de la bergerie. À ce train-là, la réserve de bois sera faite pour l'hiver. Quant à Espelette, elle fait toujours son insoumise. Promenant libre entre l'enclos des chèvres et le jardin clôturé qui lui est réservé. Cependant, cela fait un moment que je n'ai pas revu Karamelou. Ozan m'a dit de ne pas me faire de mouron, c'est le temps des roucoulaudes pour les renards.

Notre quotidien est bien rôdé, toutefois ce n'est pas la routine.

D'un accord conclu, nous avons décidé de partager les tâches ménagères.
Ozan s'occupe de préparer les repas et moi je me débarrasse des poussières.
Ce soir au dîner, ce sera tartiflette au fromage de chèvre.
Mon amoureux a préparé le plat avant de partir à Gap, il a dû s'absenter
quelques heures pour acheter des semences.

L'horloge du village sonne ses derniers carillons, quand j'entends un véhicule
rouler sur le chemin de la maison. La nuit arrive à grands pas, mais je
distingue derrière la fenêtre, le 4x4 de mon homme.
Habillé d'un jean bleu foncé et d'un blouson Perfecto, il me sourit en étant
chargé de paquets volumineux. À son arrivée dans le salon, je souhaite le
soulager en récupérant l'un des sacs, mais il hoche la tête.

Serait-ce une surprise ?

— Assieds-toi, mon cœur.

Ce que je fais, pendant qu'il enlève son blouson et le jette sur le sofa.

— Ferme les yeux, dit-il plus fermement.

— Eh bien, quel est donc ce mystère ? demandé-je, interloquée, les yeux clos.

Soudainement, le froissement d'un sac en plastique me fait sursauter. Puis, s'enchaînent le bruit d'un verre cognant sur la table et d'autres tonalités suspectes.

— Tu peux ouvrir les yeux maintenant.

En ouvrant les paupières, je découvre sur la table une bouteille de champagne, un gâteau au chocolat et une petite boîte en velours rouge.

— Ce n'est pas encore mon anniversaire ?

— Non, mais c'est le nôtre.

— Notre anniversaire de rencontre ?

— Exactement. Quatre mois. Bon, je suis un peu à la bourre, mais c'est l'intention qui compte !

Je suis étonnée qu'un homme comme lui se souvienne de ce genre de détail. Cependant, cela ne me surprend pas, il est si romantique.

Sans attendre, je lui dépose un baiser.

— Merci beaucoup. En plus j'adore les gâteaux au chocolat.

Une main dans ses cheveux en bataille, il me dit :

— Il y a aussi ce cadeau pour toi. Il me montre la boîte en velours rouge

— Merci. Il ne fallait pas. De plus je suis embarrassée, je n'ai rien à t'offrir en retour.

Ozan s'approche et m'avoue en me caressant le visage :

— Je n'ai besoin de rien. Tu es... à toi seule... le plus beau présent dont je puisse rêver.

Insistant, il me désigne son cadeau et d'un mouvement de tête, m'invite à l'ouvrir.

Après avoir saisi l'écrin, je découvre à l'intérieur un pendentif en argent, décoré de pierres bleues et violettes. Ce sont des aigues-marines et des améthystes.

Il est splendide.

Mon romanesque éleveur m'aide à l'attacher autour du cou.

— Merci beaucoup, il est juste magnifique.

— Attends, tu n'as pas tout vu...

Délicatement, il ouvre le pendentif qui se sépare en deux. À ma grande surprise, ce bijou dispose d'un emplacement secret.

— J'ai pensé que nous pourrions y mettre une photo de nous deux, qu'en penses-tu ?

— Super idée !

Ozan me tourne les talons et se dirige vers le meuble en bois où se trouve la chaîne HI-FI.

De l'un des tiroirs, il sort un appareil photo numérique. Après avoir vérifié l'état de la batterie, il revient vers moi.

— Nous faisons un selfie, comme les jeunes ?

— YO ! Vas-y mon gars, fais péter le flash ! chanté-je, en rappant.

Tout en rigolant, il pose sa joue contre la mienne. Dans la mire, nous prenons position.

— Cheese ! dit-il en appuyant sur le bouton de l'appareil photo.

Le flash nous éblouit un tant soit peu, mais ne nous empêche pas de contempler le résultat sur l'écran.

Et là, sidérée, je découvre qu'il a fait le pitre derrière l'objectif, en me tirant la langue.

— C'est quoi ce truc ? On dirait la langue d'un jeune veau, vociféré-je en éclatant de rire.

Vexé, celui-ci me tape sur les fesses.

— Tu vas voir ce que la langue du jeune veau va te faire ! Tu te moqueras moins, jeune fille.

— Hummmm...

Stimulé par mon attitude, il se permet de reclaquer mon postérieur.

— Aïe ! protesté-je.

— Allez, arrête de faire l'idiot, s'il te plaît. On en refait une.

— Pardon ? C'est toi qui as commencé, nananère ! réponds-je avec la voix d'une gamine.

Le sourire aux lèvres, il replace l'objectif face à nous et réenclenche l'appareil.

Cette fois-ci, je me venge en faisant le zouave. Je louche et montre mes dents comme un lapin.

En découvrant la photo, nous éclatons de rire. Mon visage est tellement déformé par cette grimace improvisée que je ressemble à un vieux lama, vivant au fin fond du Pérou.

Finalement, la septième prise sera la meilleure. Un portrait où il m'embrasse sur la joue, alors que moi du coin de l'œil, je l'admire... amoureuxment.

Après avoir réduit le format de la photo sur son ordinateur, Ozan l'imprime et la découpe en l'arrondissant pour qu'elle puisse s'intégrer dans le pendentif. Avec ses doigts délicats, il la place dans le médaillon.

Cependant, il est si concentré qu'un bout de sa langue dépasse de ses lèvres.

— Tiens, Encore elle, remarqué-je en lui désignant l'objet de ma plaisanterie.

— Toi, tu me cherches... répond-il avec sarcasme en m'agrippant par l'encolure de mon sweat, puis il me murmure à l'oreille :

— Je te trouve extrêmement insolente, ce soir. Méfie-toi, Léna, tu pourrais le regretter. Ne tente pas le démon démoniaque qui vit en moi.

De ma main droite, je lui caresse l'entrejambe et lui pose la question :

— Est-ce lui, ce démon DÉMONIAQUE ?

— D'après toi ?

— OH ! Il bouge...Oups, je crois que je l'ai réveillé ! révélé-je avec candeur.

— Tu vas passer à la casserole, petite Léna. Tu vas te faire croquer entièrement... dit-il en m'embrassant un peu partout.

— Je sens que je vais adorer ça.

Ozan, me prend dans les bras et nous restons collés l'un à l'autre quelques secondes, jusqu'à...

— J'ai vraiment faim...

— À ce point ? demandé-je fièrement.

— Oui très faim. Je ne sais pas qui a préparé cette tartiflette avec cet extraordinaire fromage de chèvre, mais je sens que je vais me gggaaaavvveerrrr !

Froissée par mon échec de séduction, j'écarque les yeux comme deux grosses lunes.

— Ne t'inquiète pas...Toi, tu seras mon dessert.

Bien que le rideau de la chambre soit tiré, le soleil s'amuse derrière lui. Par moments, l'un de ses rayons me chatouille comme pour m'avertir que la journée est déjà bien entamée.

Ozan s'est levé tôt ce matin pour s'occuper de son cheptel, puis il est revenu se blottir contre moi et nous avons refait l'amour.

Nous avons tellement besoin de l'un et de l'autre qu'il nous arrive parfois de le faire deux fois par jour. Lui est d'une nature vigoureuse et moi plutôt complaisante. Bien sûr, je plaisante.

En fait, nous sommes simplement amoureux...

J'essaye de me lever sans faire de bruit, mais le vieux parquet de la chambre en a décidé autrement. Dès le pied posé au sol, un craquement vient rompre le silence et réveille mon amant.

— Léna ? demande-t-il encore tout endormi, la marque du coussin dessinée sur sa joue.

— Oui ?

— Tu t'en vas ?

— Il est presque 10 heures... Je dois retourner à mes tableaux, tu sais.

— Nooonnn...Reste avec moi, mon cœur, implore-t--il en me tendant la main.

Je lui prends sagement les doigts et lui dépose un baiser furtif.

— Je reviens ce soir, repose-toi.

— Tu vas me manqu....ZZZ... zzzz... ZZZ

Je souris car Ozan n'a pas le temps de finir sa phrase, Morphée me l'a kidnappé.

Après une douche express, je m'habille d'une salopette en jeans, d'un tee-shirt blanc et de mes Converse rouges.

Dehors le ciel est dégagé, certainement à cause du vent qui souffle fort. Je me suis rendu compte, en vivant ici, que le soleil me donnait une pêche incroyable. Comment ai-je pu vivre sans lui toutes ses années à Paris ?

En passant devant la cuisine, je repère une pomme verte. Tout en croquant dans celle-ci, je sors de la maison et m'engouffre dans ma voiture. Il est tard, je n'ai pas le temps de déjeuner.

Avant de prendre la route, je décide de noter quelques mots sur ma nouvelle vie avec Ozan. Il y a bien longtemps que je n'ai pas ouvert mon carnet noir, mon journal intime.

La pomme entre les dents, je farfouille dans mon sac à main, mais le bazar y est tellement important que même une chatte n'y retrouverait pas ses petits. Après avoir soulevé, écarté et poussé mon bric-à-brac féminin, rien n'y fait, mon carnet a disparu.

Je suis embêtée, car je n'ai aucune idée de l'endroit où j'ai pu le laisser. J'ai beau essayer de me souvenir, c'est le trou noir.

Cela dit, avec mon déménagement et mes allers/retours entre Paris et la montagne, il est fort probable qu'il se soit égaré dans l'un de mes nombreux cartons.

Résignée, j'abandonne ma recherche et prends la direction du hameau, où m'attend sagement mon tableau.

Arrivée devant la maisonnette, Catarina, guillerette, vient à moi.

— Bonjour ma chérie ! Tu vas bien ?

— Bonjour Catarina ! Oui, ça va et vous ?

— Oui, enfin comme une vieille dame de 74 ans.

— Vous ne faites pas votre âge, je vous l'ai déjà dit, Catarina ! Vous êtes jolie comme un cœur.

— Tu es gentille, ma fille... dit-elle en m'embrassant sur la joue.

— Comment va Ozan ?

— Très bien !

— Je suis heureuse que vous soyez ensemble. Ozan méritait de rencontrer une jeune fille comme toi. Et toi, tu comprendras bien vite qu'il t'était réservé !

— Je le sais... Je lui fais un clin d'œil.

Catarina esquisse un sourire en me prenant la main.

— Vous allez où ainsi, demandé-je, avec votre cabas accroché au bras ?

— Au marché d'Embrun, on est mercredi. Je descends avec Mauricette et son fils. D'ailleurs, ils m'attendent au croisement.

— Super ! Eh bien, bonnes emplettes. Nous prenons le café ensemble cet après-midi ?

— Oh que oui ! J'apporterai des "Merveilles" à la fleur d'oranger. Bisous, ma chérie. À tout à l'heure !

Ma voisine s'éloigne en clopinant. Elle a pris sa canne aujourd'hui, sûrement à cause de ses douleurs aux jambes qui la font souffrir.

— Vous voulez que je vous dépose en voiture ?

— Non non, c'est juste là ! Merci, dit-elle en retour en me saluant de la main.

Le salon est baigné d'une lumière chaleureuse et l'odeur de la cheminée traîne encore dans la pièce. Le vent s'engouffre par rafales dans l'insert et fait virevolter les fines particules de cendres froides. Le silence qui règne en maître dans la maison m'autorise à rêvasser sur le projet de mon prochain tableau. Seul, le ronron mécanique du réfrigérateur brise un peu cette magie matinale.

Assise sur mon tabouret, je pose adroitement ma signature Léna Berthaud. Je suis satisfaite de ce tableau sur lequel j'ai peint de larges fleurs dans les couleurs magenta avec en arrière-plan des feuilles de bananiers. Pour embellir la scène, j'y ai ajouté un colibri en plein vol, butinant goulûment.

Tandis que je m'apprête à changer de toile, j'entends soudainement la sonnerie de mon téléphone. Heureusement pour moi, il n'est pas très loin, juste dans la poche avant de ma salopette. En le retirant de son étui, le nom de Martin Villadieu s'affiche.

— Flûte, il ne peut pas me lâcher, celui-là.

Mais je décroche tout de même l'appareil.

— Oui, Martin... dis-je d'un air blasé.

— Bonjour Léna. Pourquoi n'avez-vous pas répondu à mes appels ? adjure-t-il, énervé.

— Eh bien... Si je dois répondre à tous vos coups de fil et perdre mon temps à vous expliquer les raisons de mon retard, je ne pourrai pas me concentrer sur ma peinture et par conséquent ce n'est pas six tableaux qui vous manqueraient aujourd'hui, mais dix !

— **Ne haussez pas le ton avec moi, Léna ! Vous avez signé un engagement pour cette exposition. Vous ne pouvez pas nous mettre en difficulté, face aux responsables de cet échange culturel.**

— Ça, ce n'est pas dit... et de plus, je suis assez grande pour savoir ce qu'il me reste à faire.

— Vous êtes tellement capricieuse et égoïste que j'ai la nette impression que vous avez oublié d'où vous venez. Si Joseph ne vous avait pas sortie de vos étalages de vide-greniers, vous seriez encore serveuse dans un resto de Paname !

Martin est toujours aussi piquant dans ses propos, mais je me sens forte aujourd'hui face à ses agressions et déterminée à lui répondre.

— Ah oui ? Mais à vous, je ne vous dois rien... Alors foutez-moi la paix ! Ah ! Puisque je vous ai en ligne, je vais en profiter pour vous annoncer que je ne réitérai pas le contrat "Delcroix & compagnie". Comme le stipulent les écrits, ils prendront fin définitivement le 31 août.

— Pardon ?

— Eh oui, monsieur je sais tout. Il va falloir vous chercher une autre "Perle rare".

C'est bien ainsi que vous les appelez, vos chères "Poules aux œufs d'or" sur lesquelles vous vous enrichissez sans scrupules !

— Je ne vous laisserai pas faire, Léna.

— C'est ce que vous croyez. Pour l'instant, laissez-moi peindre ! Vous aurez vos tableaux en temps et en heure. Ensuite TCHAO.

— Vous fichez votre carrière en l'air à cause de ce type. Vous en êtes consciente au moins ?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, c'est mon problème.

— Soit... Je vais régler ce problème puisqu'il y a un problème... et je suis loin d'avoir dit mon dernier mot, répond-il plus calmement en me raccrochant au nez.

Sa froideur soudaine me glace le sang.

Je pensais avoir pris le dessus, mais cette dernière phrase m'inquiète.

De toute façon, il ne peut en aucun cas m'obliger à rester dans sa galerie.

Je veux être autonome pour la suite de ma carrière. Je connais assez de monde dans ce milieu pour évoluer sereinement sans avoir cette sangsue à mes crochets.

— Bon, allez ... Plus que six tableaux, accompagnés d'une exposition sous le soleil du Portugal et bye-bye Martin !

Je dois garder ma positive-attitude pour ne pas me laisser influencer par ses phrases menaçantes.

La journée est créative, poussée par cette énergie printanière, mais surtout par cette envie de me débarrasser de ce personnage narcissique.

Mon quatrième tableau s'ébauche dans les dernières lueurs du soleil. Catarina est toujours à mes côtés. Assise dans le canapé, elle tricote silencieusement un patchwork.

Les petits carrés de différentes couleurs, confectionnés par ses mains agiles, viendront s'assembler pour créer un joli plaid à l'américaine. Je suis admirative de sa patience, car pour moi tricoter serait la pire activité que je puisse effectuer. Le croisement inlassable de ces deux baguettes en métal, tel un combat d'épée de paladins me porterait vite sur les nerfs !

Vers 18 heures, Catarina commence à ranger son nécessaire de tricot. Elle dispose soigneusement ses pelotes de laines et ses aiguilles dans son panier en osier.

— J'y vais, ma chérie, j'ai la soupe à préparer. Tu connais Georges ? Si on ne passe pas à table à 19 heures, il est complètement déboussolé.

— Pas de souci, de toute façon, je rentre aussi, dis-je en me levant de mon tabouret.

— J'aime beaucoup tes tableaux, tu sais ? dit-elle en passant devant l'un deux.

— Merci Catarina, je vous en ferai un, dès que j'aurai fini ceux-là.

— C'est vrai ? rayonne-t-elle, les yeux brillants.

— Bien-sûr.

Ma voisine, ébranlée par cette nouvelle, se jette dans mes bras en me serrant très fort.

— Tesoro mio, sei un angelo, lo sai ? Buona notte, bacia bene Ozan da parte mia. (Ma chérie, tu es un ange, tu le sais ? Bonne nuit, embrasse bien Ozan pour moi) Ah ? Tu lui diras aussi que je suis un peu fâchée contre lui. Ce matin il n'était pas à son emplacement sur le marché d'Embrun. Du coup, Mauricette est repartie bredouille, sans fromages de chèvre. Et celle-là, elle ne jure que par lui !

— Je lui dirai ! Bonne soirée à vous deux.

En trottinant avec sa canne, Catarina reprend le chemin de sa maison, alors que je me couvre de ma veste en jeans.

Néanmoins, une inquiétude surgit. Je suis quelque peu étonnée que Martin ne m'ait pas rappelée. Certes, il a pris une bonne gifle ce matin, mais sa hargne à vouloir tout contrôler ne peut pas avoir disparu ainsi. Je ne comprends pas.

Avant de quitter les lieux, je prends le temps de laver mes pinceaux et de bien refermer mes tubes de peinture. En montant dans ma voiture, je jette un coup d'œil sur mon portable. Il y a un sms d'Ozan. Ce n'est pas vraiment un message, mais juste un gros cœur en émoticône. Je m'empresse de lui répondre avec cette petite phrase :

♥ SMS : Je rentre. Tu m'as manqué...

Ozan répond aussitôt.

♥ SMS : Fais vite.

J'esquisse un sourire, il doit avoir de drôles d'idées en tête ! Je commence à le connaître, ce loustic. Avant de rentrer, je décide d'acheter du pain à la petite boulangerie de Puy-Sanières.

Elle est ouverte seulement deux fois par semaine, une aubaine pour moi, c'est un bon jour. Leur pain à l'épeautre est une merveille.

Sur la route, un renard traverse devant ma voiture. Je le reconnais, c'est Karamelou. Je klaxonne pour lui faire peur, je ne veux pas qu'il traîne trop sur les rebords des chemins. Il risquerait de connaître le destin tragique de sa mère.

Malgré tout, je suis heureuse de le voir, cela fait bien trois semaines que ce sacripant a fichu le camp.

Arrivée devant la bâtisse, je me gare dans l'allée principale.

Ozan est en train de discuter avec Gilles à l'entrée de la bergerie. Gilles est l'un de ses amis fromagers.

Je les salue de loin, je ne veux pas les interrompre dans leurs discussions enflammées.

Ils parlent de normes européennes et de réglementations françaises. Très peu pour moi.

Discrètement, je m'échappe et me glisse vers la maison.

Ozan me fait les gros yeux et moi je lui tire la langue en retour.

Heureusement, Gilles n'a rien vu.

À peine la porte franchie, je me précipite aux toilettes. Boire du café l'après-midi n'est pas bénéfique pour ma santé, ni pour ma vessie d'ailleurs.

Après avoir viré mes godasses et enfilé mon jogging en pilou-pilou (je ne déroge pas aux bonnes habitudes) je retourne en chaussettes à la cuisine pour y préparer le repas.

Enfin préparer une soupe de légumes. Catarina m'a donné envie avec ses potages maison. L'autre jour, elle m'a donné une recette à base de courgettes, de pommes de terre et de curry.

Tandis que je m'apprête à enlever la peau des patates, une main chaude vient me caresser le creux des reins. Je reconnais ce toucher, il n'y a qu'un homme capable de me faire vibrer ainsi.

— Si tu veux déguster le plus merveilleux des potages, je te conseille de ne pas trop distraire la cuisinière que je suis...

Ainsi je pourrai t'ouvrir les papilles à d'autres sensations ! argumenté-je, le dos encore tourné.

— Distraire la cuisinière ? Hum-mmm, c'est une idée qui me plaît, répond-t-il en mode séduction.

L'économe à la main et les doigts pleins de terre, je me retourne pour lui faire face.

— Tu me trouves sexy comme ça ?

— Les femmes qui préparent à manger à leurs hommes sont les femmes les plus BELLES du monde, dit-il, sûr de lui.

— OH ... Tu sais parler aux femmes, toi.

— Tu as vu ça. Des années d'entraînement. Personne ne peut m'égaliser, avoue-t-il en me prenant par la taille et en collant sa poitrine contre la mienne. Alors on mange quoi ce soir, FEMME ?

— Eh bien... Toi tu vas manger un excellent potage avec des légumes bio et moi... je vais commencer par un petit apéro. Ça ne t'ennuie pas si je t'enlève ta combinaison avant que nous ne dînions ?

— Euh... Là maintenant ?

— Oui. Cela te pose un problème ?

Il hoche la tête pour me dire non, mais reste tout de même surpris.

Je ne lui laisse pas le temps de changer d'avis, je pose mon économe sur la table et je m'essuie les mains sur un torchon. Il me regarde, intéressé et n'en perd pas une miette.

J'attrape le petit crochet de la fermeture éclair de sa combinaison et le fait glisser lentement en me mordant la lèvre inférieure. Ozan arbore son sourire le plus ravageur, ce qui m'incite à continuer de plus belle. Parvenue au niveau de son sexe, je me baisse pour être à

son niveau et me caresse la joue sur son boxer qui gonfle à chaque effleurement.

Mes yeux levés vers lui, je lui demande :

— Je continue ou veux-tu ton potage maintenant ?

Moi, taquine ? Non...

Ozan, les pommettes rougies, m'attrape le menton de sa hauteur.

— Je ne sais pas encore. C'est une soupe à quoi ? dit-il en réplique de vengeance.

Il est gonflé ! (Bon ça on le savait déjà, vu la forme de son caleçon).

Agacée par sa réponse irrévérencieuse, je fronce les sourcils et descends son boxer d'un coup sec, pour faire sortir le monstre démoniaque de sa caverne. La bête sauvage se dresse devant moi.

D'une main sûre, je l'empoigne et le dirige vers ma bouche impatiente. Ma langue glisse impunément sur la longueur de sa verge, libérant ainsi quelques murmures d'approbations de la bouche de mon soumis. Excité, il pose les mains sur ma tête et accompagne le balancement qui nous unit tous les deux.

Mon amoureux gémit de plus en plus fort, la tension est palpable, inévitable, quand soudain...

TOC TOC TOC. Quelqu'un frappe à la porte.

Le sexe d'Ozan toujours en bouche, je lève les yeux vers lui, qui me regarde très embarrassé. Nous ne bougeons plus, comme si nous jouions à "1,2,3 soleil".

TOC TOC TOC.

Cette fois-ci, je lâche prise en m'esclaffant de rire. L'éleveur me tape gentiment le sommet du crâne.

— **J'ARRIVE !** Attends-moi ici... murmure-t-il.

Difficilement, il essaye de remonter son caleçon, mais la bête gorgée de plaisir ne veut pas retourner dans son habitacle de coton.

— Ah pétard.... Fait chier ! jure-t-il en se rafistolant.

Le voyant se débattre avec son monstre et sa salopette de travail peu docile, je me prends un fou rire incoercible.

— Rigole, toi ! dit-il en essayant de ne pas rire à son tour de la situation.

Après s'être rhabillé, il court vers la porte d'entrée, alors que moi, je me cache à genoux derrière le muret.

La porte s'ouvre en grinçant.

— Gilles ?

— Excuse-moi, collègue, mais en repartant je me suis rappelé comme un con que j'avais ta pince-monseigneur dans la fourgonnette. Du coup, j'ai fait demi-tour. Tiens, la voilà. Merci encore à toi de me l'avoir prêtée, ça m'a évité d'en acheter une.

— Je t'en prie, n'hésite pas à revenir si tu en as encore besoin, dit Ozan en lui tapant sur l'épaule.

— Merci, mon ami. Ah au fait, on avait pensé avec Corinne vous inviter tous les deux le week-end prochain. On a ressorti le barbecue et de belles côtes d'agneau nous attendent ! Ça vous dit ?

— Il faut que j'en parle à Léna, elle est un peu à bloc en ce moment avec son expo. Je te tiens au jus. Merci à vous deux.

— T'as mon numéro !

Gilles s'en retourne en saluant une dernière fois son copain.

Subrepticement, je sors la tête de derrière le muret et observe mon homme qui referme la porte et pose au sol la fameuse pince-monseigneur. De loin, il m'adresse un sourire et me dit :

— Nous l'avons échappé belle ! Imagine qu'il ait eu l'idée de faire le tour de la maison pour cogner à la fenêtre de la cuisine. Nous aurions été beaux tous les deux en flagrant délit de fellation !

Coquine, je le rassure.

— C'est ton ami. Ce n'est pas très grave, j'aurais pu partager.

— Tu es sérieuse ?

Perturbé, il me fixe, le visage fermé. Je crois que je suis allée un peu trop loin dans l'humour.

— Je plaisantais... Excuse-moi.

Aïe, parfois je suis nulle.

Ozan revient vers moi, me prend dans les bras et nous fait tourner dans une valse improvisée.

— Je sais bien que tu plaisantais. Je te vois mal faire deux fellations en même temps. Ta bouche est vraiment trop petite.

— AH AH AH ! Très drôle, Etcheverry.

Puis il me pose au sol en ayant un peu le tournis et me déclare :

— Je t'aime, toi...

Plongeant mon regard dans ses yeux couleur jade, je lui révèle à mon tour :

— Je t'aime aussi.

Le nez plaqué contre son épaule, je sens son odeur mélangée à celle de la paille. Ce n'est pas l'effluve d'un parfum haut de gamme, mais pour moi elle n'a pas de prix.

C'est un parfum unique. Je ne pourrais jamais m'en passer.

— Femme, ton homme crève la dalle. As-tu fini de lui préparer son dîner ?

Amusée, je m'écarte un peu de lui.

— Si l’homme dont tu parles n'avait pas émancipé cette pauvre femme que je suis... il serait assis sur cette chaise que tu vois là-bas. Que je m’empresse de lui désigner avec mon index.

— Et ?

— Et ? Eh bien, il serait en train de manger sa soupe et il parlerait moins, au lieu de déblatérer des bêtises plus grosses que lui ! dis-je avec l'accent marseillais.

Ozan éclate de rire en découvrant mes talents d'imitatrice.

— Tu sais ce qui me plaît aussi chez toi ?

— Non ?

— Eh bien ton humour et ta dérision... je t'aime aussi pour cela.

Dilemme

Deux semaines ont passé depuis le dernier appel de Martin. Aujourd'hui, je n'ai toujours pas de nouvelles de lui. La seule chose dont j'ai eu connaissance hier, par le biais de Valentina (responsable de la galerie de Florence) est que mes tableaux ont été expédiés à Lisbonne, sous la direction de Martin.

Il ne me reste que cinq semaines pour finir les trois tableaux qui me manquent.

Je travaille sans relâche dans mon atelier de fortune. J'ai dû faire venir de la peinture spéciale de Paris, car je ne trouvais pas mon bonheur à Gap. Cela m'a fait perdre encore 6 jours. Heureusement, les journées sont plus longues, ce qui me permet de bosser plus longtemps sur mes toiles.

Avec Ozan, on se voit très peu.

Il s'occupe de ses animaux, de sa production de fromage, mais aussi de la terre attenante à la bergerie. Sur un coup de tête, lors d'une foire agricole, je lui ai offert un petit tracteur d'occasion. Cela peut paraître fou comme achat, mais j'en avais la possibilité et je ne me suis pas posé de questions. Il en avait besoin et je suis heureuse de l'avoir fait.

Quand l'autre matin, je l'ai vu chevaucher fièrement son engin, j'avais l'impression de voir un petit garçon. Il labourait, le sourire aux lèvres, en pensant sûrement aux futurs plans de tomates,

poireaux, courgettes, potimarrons, oignons et pommes de terre qui sortiront de la terre. Une parcelle baignée sous le soleil des Alpes et qui viendra par la suite nous régaler le ventre.

Ce bout de terrain, c'est Georges qui lui a confié, parce qu'il se dit trop âgé pour jouer au jardinier. Entre eux, ils ont conclu un accord. Ozan labourera, fertilisera, cultivera, alors que Georges et sa femme se délecteront avec nous des produits de la récolte. Oui, à première vue, les tâches ne sont pas partagées équitablement, mais en bon Basque têtue, il n'a pas laissé le choix à mes voisins. Je l'aime pour ça aussi. Pour sa bienveillance.

Ce soir, il fait frais dehors. J'ai ressorti du placard mon gros pull-over. Je suis seule dans la maison car Ozan s'est absenté trois heures, il participe à une réunion d'agriculteurs bio sur la ville d'Embrun. Du coup, je flâne sur le canapé en bouquinant une revue.

Chatouille est avec moi, mais cette canaille me mordille les doigts de pieds. Complètement déchaîné, il joue comme un chaton de deux mois.

— Aïe ! Tu y es allé un peu fort, là !

C'était à prévoir.

Ils sont comme ça, les matous.

Ils commencent tranquillement, genre "je suis un chat trop mignon", puis finissent par te bouffer un membre.

En ce qui me concerne, je viens de perdre mon petit orteil.

— Pff, tu m'énerves, espèce de cannibale poilu.

Pour regarder l'heure, je prends mon téléphone resté dans la poche arrière de mon jeans, quand je m'aperçois que Martin a essayé de me joindre.

— Pourquoi je n'ai pas entendu la sonnerie ? Ah mince, en m'asseyant dessus, je l'ai mis sans le vouloir en mode avion. C'est vrai que j'ai pris un peu des fesses ces derniers temps.

La faute à qui ? À mon Basque trop bon cuisinier.

Bon, qu'a-t-il à me dire, celui-là ? Est-il toujours énervé ?

Pour en savoir plus, je compose le numéro de ma messagerie.

—Vous avez un nouveau message, reçu aujourd'hui à 20h35 :

Bonsoir Léna...

J'ai bien réfléchi à votre décision de quitter la galerie et j'ai bien entendu votre envie de gérer SEULE votre vie professionnelle, mais malgré tout, je pense que ce n'est pas très raisonnable. Vous êtes trop sensible et trop douce pour ce monde de requins. Je suis né pour

affronter ce milieu et je connais toutes les ficelles qui nous apporteront la notoriété et la puissance universelle. Avec moi à vos côtés, nous deviendrons indestructibles. Je vois grand pour nous, votre talent s'exportera au-delà des frontières européennes. Laisse-moi vous guider, Léna...

Vous serez mon "chef-d'œuvre" comme vous avez été une "esquisse" pour Joseph...

Un court silence fait place au dithyrambique discours de Martin, puis sa voix se durcit :

En fait, je ne vous laisse pas vraiment le choix... J'ai appris des choses très intéressantes sur un certain Ozan Etcheverry. J'avoue avoir aimé lire ce petit carnet en cuir noir que j'ai innocemment retrouvé sous le siège de ma voiture. Pour résumer la situation, si vous aimez autant cet homme que vous le dites, il serait préférable que vous lui annonciez rapidement votre rupture. Vous ne voudriez pas que la liberté qu'il a si durement acquise ces dernières années soit compromise par votre entêtement et votre stupidité ? Ma langue se délie si facilement par intérêt, ma chère Léna... que ce serait vraiment dommage qu'il se retrouve en prison à cause de cette amourette sans lendemain que vous lui promettez. Je vous laisse cinq jours pour y remédier... Au-delà de cette date, je contacterai les services spéciaux qui auront plaisir à écouter mon récit sur un certain terroriste basque réfugié dans les Alpes du sud. Voilà comment j'ai

réglé notre problème, Léna... Je vous avais prévenue. Comme vous avez un brin d'intelligence et que vous comprendrez vite où je veux en venir, j'ai pris deux billets d'avion pour Lisbonne où je viens de louer une maison en attendant l'exposition. Je vous invite donc à préparer vos bagages. Je vous enverrai un transporteur pour récupérer vos tableaux. L'avion décollera le 26 mai à 19h30 de l'aéroport Charles-de-Gaulle, je vous attendrai là-bas. Bonne soirée.

Mon téléphone glisse de mes mains, sans que je ne puisse le retenir. Le monde dans lequel je vivais heureuse vient de s'écrouler comme un château de cartes.

Il sait tout.

Je lui ai vendu Ozan sur un plateau d'argent. J'ai détruit mon univers par ma bêtise et mon irresponsabilité. Il détient mon carnet, celui dont je me servais pour transcrire mes émotions, mes envies et mes rêves. Il a entre les doigts toutes mes faiblesses et mes secrets. Il écrase de la paume de la main tout l'amour que j'ai pour Ozan.

Martin est un être abject, dépourvu de sensibilité. Il n'aspire qu'à une chose : protéger ses intérêts.

Il me veut à tout prix.

Il me veut comme artiste, il me veut comme porte-monnaie, mais il me veut surtout dans son lit.

Je suis effondrée... J'ai envie de hurler, comme une louve au sommet d'un rocher.

Mon cœur saigne.

Je suis sous l'emprise d'un chantage ignoble et je n'ai pas d'alternative pour nous défendre. Martin n'a aucune décence, il n'hésitera pas à tout dévoiler à la gendarmerie, si je ne me plie pas à ses exigences.

Mon pouls s'emballa, Ozan va bientôt revenir et je suis au fond du gouffre.

Tout cela est ma faute. Comment est-ce que j'ai pu être aussi bête ?

Je m'attendais à quoi ? Que ce cher Martin m'oublie sans un mot et qu'il me salue en me souhaitant une bonne continuation ?

Je suis devenue sa proie et sa chose.

Il me tient maintenant pour me traîner là où il en a envie.

Pour rien au monde, je ne veux te quitter Ozan...

Mais te savoir enfermé entre quatre murs d'une prison sordide me serait insoutenable.

Tu ne survivras pas à l'enfer carcéral, je le sais. Tu te laisseras mourir.

Que pourrais-tu devenir sans ces promenades à travers la forêt pour y ramasser ces herbes magiques aux pouvoirs guérissant, sans façonner ces fromages de chèvre dont tu raffoles tant, sans caresser ton renard au pelage roux ?

Je t'aime et je ne veux pas te priver de ton bonheur, même si je sais que je fais partie de cette liste non exhaustive.

Mais... si tu en viens à me détester, peut-être pourras-tu tourner la page de notre histoire en gardant ta liberté. Tu souffriras un temps, en pensant que je t'ai menti sur mes sentiments. Tu me haïras d'avoir sali ton amour et à tes yeux, je deviendrai exécration.

Dans cette condition, je te perdrai sans doute à tout jamais, mon cœur deviendra aussi dur qu'une pierre et je resterai dans les ténèbres, mais toi ? Toi tu seras libre et tu pourras toujours admirer le coucher du soleil sur le lac.

J'ai récupéré mes affaires un peu partout dans la maison que j'ai rangées maladroitement dans mes valises. Mes yeux ne cessent de pleurer en semant sur le sol mes larmes de tristesse. Chatouille me suit en se frottant timidement à mes jambes comme pour me consoler. Lui aussi, il sait tout.

Je n'ai plus beaucoup de temps, je dois faire vite. Ozan vient d'envoyer un SMS pour me dire qu'il rentrait. Je ne sais toujours pas ce que je vais lui dire...

Après avoir calé mes affaires dans le coffre de ma voiture, je m'assois sur les marches du perron.

J'attends péniblement son retour.

J'aurais pu être lâche, écrire une lettre de rupture et m'enfuir dans la nuit, mais je veux encore le voir une dernière fois.

Le vent froid qui souffle ce soir soulève infatigablement mes cheveux. Les mèches défaites de mon chignon se tiraillent dans tous les sens en me fouettant le visage.

J'ai entouré ma nuque de l'écharpe marron qu'affectionne Ozan, elle est si douce et imprégnée de sa fragrance. Je vais avoir besoin d'elle pour agir avec témérité.

Eneko m'a rejointe et s'est couché près de moi, les prunelles accablées, il a compris aussi.

Mes tripes sont à l'envers. Je tremble de tout mon corps, je ne gère plus rien. Mes pensées se carambolent comme des autos-tamponneuses. Je n'arrive plus à me raisonner.

Les rafales entre les arbres sont si fortes que certaines branches se cassent
abruptement.

Je suis angoissée.

Ma relation avec lui va se terminer ainsi... Sous des multiples mensonges,
manœuvrés par ce malade, ce Martin Villadieu.

Au loin, je devine deux feux jaunes, c'est son 4x4. Plus le bruit s'approche et
plus je me sens mourir. Les mots que je vais devoir lui dire sont si
omnipotents que j'en souffre déjà.

Ça y est, il est là... Derrière le pare-brise de son véhicule, il me sourit,
heureux de me retrouver alors que je m'apprête à le détruire...

Je l'observe dans la pénombre, il vient vers moi en sifflotant. Je suis toujours
assise sur ces marches auxquelles je m'accroche fermement.

— Que fais-tu dehors, mon cœur ? Tu vas prendre froid.

— Je t'attendais... dis-je, la voix tremblotante.

La petite LED sous le porche s'allume en même temps qu'Ozan s'avance.

— Ça ne va pas, Léna ? Tu es toute blanche.

Douloureusement, je me lève pour lui faire face, mais son regard me déstabilise. Alors je baisse les yeux.

— Je pars.

— Tu pars ? Mais tu pars où ? dit-il en me retirant quelques mèches de cheveux tombées sur le front.

D'un geste brusque, je retire sa main, Ozan me fixe, surpris par mon attitude.

— Je te quitte, dis-je sèchement.

Abasourdi, il s'éloigne de moi. Son joli sourire disparaît, laissant place à un visage mortifié.

— **Qu'est-ce qui te prend ? Ça veut dire quoi ? C'est une blague ?**

— **Ça veut dire BYE-BYE ! Ce n'est pas compliqué !**

Il me dévisage, le souffle coupé... le voir ainsi m'effondre.

Ozan... Ce que je m'appête à te dire va nous faire souffrir tous les deux, mais je veux ton bonheur, même si pour cela, je dois sacrifier le mien.

Tu vas me manquer... Je ne serai pas assez forte pour t'oublier, je m'en doute déjà. Mais notre histoire d'amour restera gravée à tout jamais, comme un tatouage sur ma peau. Tu as été mon ange gardien et je veux devenir le tien à partir de maintenant.

Je suis désolé, mon cœur... Je suis désolée.

Après une longue respiration, je m'oblige à mentir salement :

— Je m'ennuie trop avec toi et Paris me manque. Sans parler de cette vie dans ce trou perdu, c'est juste impossible.

— Je ne comprends pas, Léna ? Pourquoi tu me dis ça ? gémit-il, désespéré.

— Pourquoi je te dis cela ? Mais regarde-nous, regarde-toi ! Nous n'avons rien en commun. Je suis une femme de la ville, mais pas une bouseuse. Tu pensais vraiment que j'allais passer le reste ma vie avec des bottes en plastique recouvertes d'excréments de chèvre ? Non. On est bien d'accord ! Bon écoute... Je me suis bien amusée en ta compagnie, mais la plaisanterie est finie. Cherche-toi une fille du

pays, elle sera parfaite pour l'existence que tu as à lui offrir. Et puis ne vise pas trop haut la prochaine fois, c'est un conseil que je te donne. Les filles comme moi ne sont pas faites pour les gars comme toi. Et puis ne t'inquiète pas, je ne parlerai pas de ton passé, parce que JE.M'EN.CONTREFOUS ! dis-je avec impudence.

Je me suis souvent demandé ce que pouvait-être le courage...

À part le fait de sauver son prochain, pouvait-il exister sous une autre forme que celle de l'héroïsme ? Ce soir, j'ai trouvé en moi ce courage qui n'est pas le plus vaillant, certes, mais qui me donne le cran de protéger celui que j'aime.

Ozan ne dit plus un mot. Une douleur m'envahit progressivement. Jamais je n'aurais pensé lui dire des choses aussi horribles. J'ai envie de le serrer dans mes bras, de lui dire que tout cela est faux et que je l'aime toujours autant.

Parle-moi, Ozan... Dis-moi que tu m'aimes, dis-moi de rester. Force-moi à t'avouer la vérité, S'il te plaît, Ozan... Ne me laisse pas partir avec ce châtiment si lourd à porter.

Mais celui-ci passe devant moi sans me regarder. Arrivé devant la porte d'entrée, il se retourne et me dit cruellement :

— **Barre-toi et... ahantzi nik.** (Oublie-moi)

Ozan disparaît derrière la vieille porte en bois, en la claquant violemment. Je me retourne, meurtrie et vidée. Ma vue se trouble par le flot des larmes qui s'amoncellent et mes jambes chancellent sous le poids de ces deux mots "barre-toi".

Je me hais, mais je t'abhorre encore plus Martin.

La route qui m'emmène vers le sud défile sans fin. J'ai laissé les clefs du chalet dans la boîte aux lettres de Catarina avec un petit mot et des consignes à laisser au transporteur qui viendra chercher mes toiles.

J'ai pris la route très tôt ce matin sans savoir où aller.

La nuit était tourmentée et je n'ai pas réussi à m'endormir. Plusieurs fois, j'ai voulu reprendre le chemin de chez mon inconnu pour lui avouer la véracité des faits, mais la raison m'a retenue. Pour m'apaiser l'esprit, je me suis emmitouflée dans l'écharpe d'Ozan et je l'ai imaginé en train de récolter ses premières fraises de l'année... et non reclus dans une cellule de 10 m².

Quand le soleil est apparu derrière les coteaux, je me suis arrêtée sur une aire d'autoroute vers Aix-en-Provence. C'est en trouvant par hasard dans mon sac à main les clefs de la galerie de Québec que j'ai compris où était ma place. Je n'ai plus d'appartement à Paris et je ne souhaite pas retourner là-haut. Je veux fuir la France, je veux fuir Martin.

Je suis bouleversée par ma rupture avec Ozan. Je ne cesse de pleurer devant mon gobelet en plastique orangé que la machine expresso m'a donné. Les gens de passage me dévisagent avec compassion et certains avec indifférence.

Assise sur une banquette en cuir rouge, je recherche sur mon smartphone les vols en direction du Canada. Mon passeport est à jour, mais il m'est impossible de partir aujourd'hui car je dois faire une demande préalable de visa touristique. Heureusement, je trouve sur le site des affaires étrangères les réponses concernant ces fameuses modalités administratives.

Pour gagner du temps, je remplis le formulaire adapté en ligne en espérant avoir une réponse pour demain. En surfant, je trouve un vol pour Marseille-Québec partant dans trois jours avec "Air Transat". Je m'empresse de réserver une place à bord, car tous les vols de cette compagnie sont directs, cela m'évitera les escales interminables à Paris ou Bruxelles.

Comme je suis obligée de rester un peu à Marseille, je me bloque une chambre dans un hôtel 4 étoiles situé sur le vieux port. Sans le vouloir, tout s'est agencé parfaitement, comme si mon destin était tracé depuis bien longtemps.

Après avoir passé deux jours dans ma chambre de luxe à pleurer et à réfléchir sur ma vengeance à venir, j'ai pris le chemin de Marignane.

Il est 8h24 quand je restitue ma voiture de location à l'agence de l'aéroport. Les agents aux comptoirs ne sont pas vraiment réjouis. À la base, je devais rendre mon véhicule à Gap, mais je m'en tape, c'est la même enseigne, ils n'ont qu'à se débrouiller.

Je décolle dans 30 minutes. Je regarde par la baie vitrée les nombreux avions qui s'envolent dans le ciel méditerranéen.

Ils emportent certainement à leurs bords des hommes d'affaires, des couples en voyage, des globe-trotteurs ou des âmes perdues, comme moi.

Le voyage est long pour atteindre "La nouvelle France". La dernière fois que j'ai traversé l'océan par les airs, c'était avec Paul pour notre mémorable voyage en Argentine. Je me souviens que nous étions euphoriques et prêts pour l'aventure...

Aujourd'hui, ce long-courrier n'a pas la même saveur. Il a le goût de la fuite, de la veulerie et de l'aversion.

Neuf heures à planer au-dessus de l'Atlantique.

La plupart des voyageurs ont les yeux rivés sur leurs petits écrans de cinéma ; alors que les autres dorment, recouverts d'une polaire.

J'ai gardé mes oreillettes branchées sur la musique et je pense à l'homme que j'aime en écoutant Ray Lamontagne. Je me suis blottie dans son écharpe marron, le nez pelotonné contre les rangs de mails. En respirant son ensorceleuse odeur, je me demande comment il va. S'il est malheureux, désespéré comme moi ou s'il est toujours sous le coup de la colère.

Mon nœud dans l'estomac se sert. Il n'y a pas une seconde sans que je ne pense à lui. La photo dans mon pendentif est là pour me le rappeler...

Ozan est l'homme de ma vie...

Martin, je ne te laisserai pas nous détruire.

Fin de la première partie.

Remerciements

Voilà, le mot fin de ce premier tome, s'est figé à la page 238.

Pour l'anecdote, ce roman a été écrit en 2017, alors que je m'ennuyais profondément dans mon petit chalet de montagne.

Ozan est venu à moi, tout simplement comme un présent.

Il m'a libéré l'esprit, comme je l'ai libéré de son douloureux passé.

Cette histoire est un mélange de beaucoup de choses. Un brin de réalité avec un soupçon de fiction.

Les paysages, le village perché au-dessus des nuages, la neige croustillante, la peinture naïve, le lac, le chat, le renard, la guitare et le basque Haut-alpin sont vrais.

Tout le reste vient de mon imagination débordante.

Avant de m'atteler au tome 2, je souhaitais remercier, mes enfants, Lucie, Samuel, Simon, Caroline et Maïa.

Mon amoureux (le basque-haut-alpin) et sa fille Roxane.

Mes parents, Bernard et Ginette.

Mon frère Frédéric, sa femme Sylvia et leurs deux enfants.

Mes amis Chloé, Marianne, Stéphanie, Pascal, Annie, Jocelyne, Jean-Pierre, Anne-Elizabeth, Stéphane, Florette, Agathe, Claire, Sonia, Luc...

Mes collègues de travail.

Mon correcteur, Alain.

Ma correctrice, Mistyque

Ma graphiste, Graphiste LOR.

Aux lecteurs et lectrices de la plate-forme Fyctia (Qui sans vous, je ne serais pas là).

Merci à vous tous, je vous aime.

A bientôt pour de nouvelles aventures !

Sylvie De Laforêt